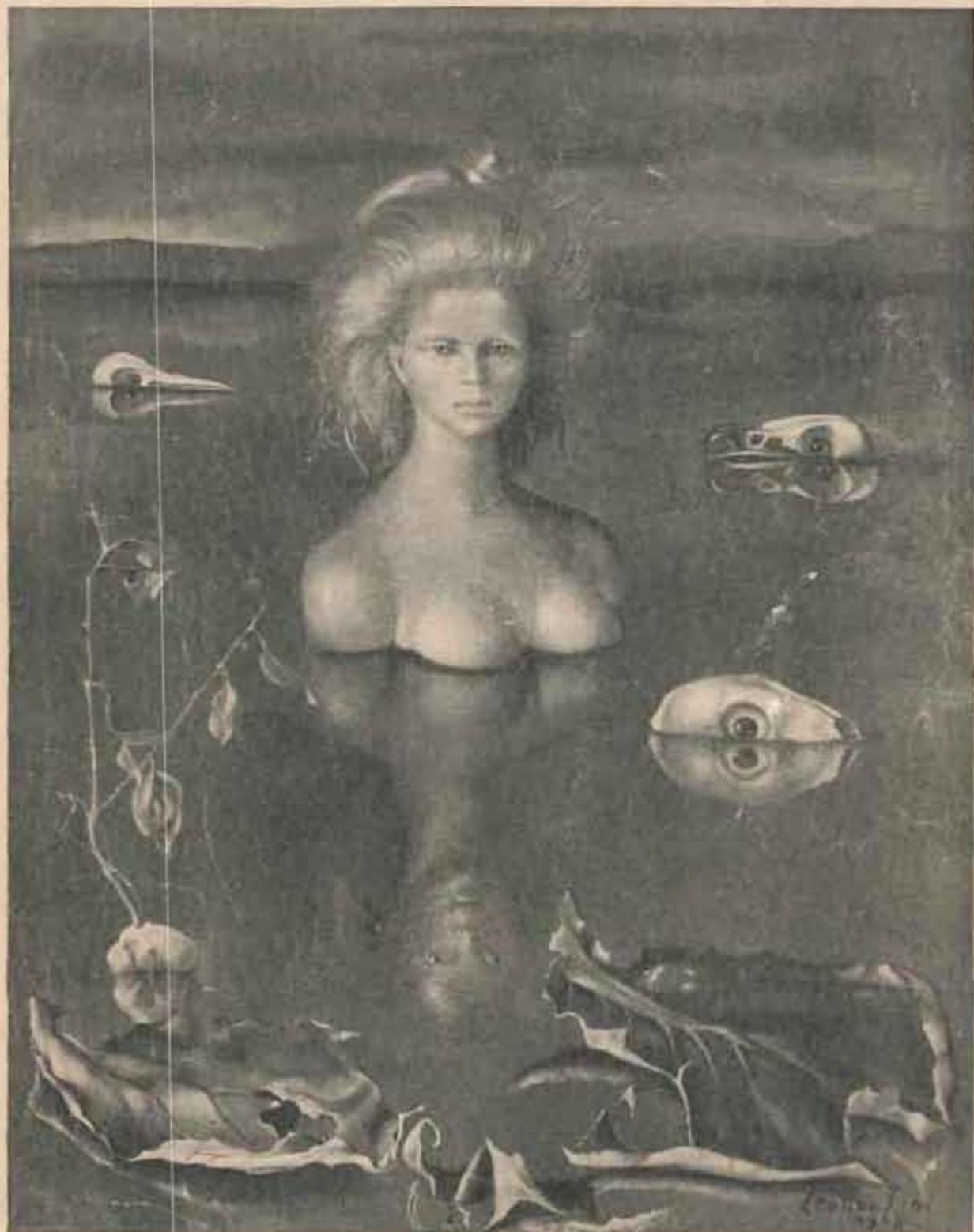


NUMERO SPECIAL

300 Francs

CRAPOUILLOT

DIRECTEUR : JEAN CALTIER-BOISSIÈRE



RÊVE SURREALISTE. PEINTURE DE LÉONOR FINI

LE MONDE ^D _S ^E _S RÊVES

CRAPOUILLOT

Bureaux : 3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e. Tél. ODE 87-91. Chèque Postal : Paris 417-56

a publié dans sa nouvelle série :

HISTOIRE DE LA GUERRE 1939-1945 par GALTIER-BOISSIÈRE et ALEXANDRE

TOME I - Les Causes Secrètes : 250 fr. — TOME II - La Campagne de France : 250 fr.
TOME III - De Gaulle et Pétain : 250 fr. — TOME IV - La Collaboration - Le Débarquement en Afrique du Nord : 300 fr.
TOME V - Le duel De Gaulle-Giraud — La Résistance — La Terreur communiste — Le bilan de la guerre 1939-1945 : 300 fr.

Chaque tome peut être acheté séparément.

L'ouvrage complet en 5 tomes : 1.350 fr. — France et Colonies (avec port recommandé) : 1.400 fr.

Étranger (port recommandé) : 1.500 fr.

ÉDITION DE LUXE (tout derniers exemplaires) France et Colonies : 2.900 fr. — Étranger : 3.100 fr.

LE « CRAPOUILLOT » publie :

N° 6 **LE MONDE DES REVES** : Le rêve et la divination à travers les âges — La théorie de Freud sur le rêve érotique — Les clefs des songes. — Grande enquête sur le rêve parmi les contemporains.

N° 7 **BOBARDS 39-45** : Le bourrage de crânes, présenté par GALTIER-BOISSIÈRE.

Nos 8 et 9 **DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS** par une Société de mauvaises langues.

N° 10 LES THÉORIES NOUVELLES SUR LA SEXUALITE

L'abonnement comporte 4 numéros spéciaux. Il peut partir à volonté du tome V de l'« HISTOIRE DE LA GUERRE », du numéro spécial « LE MONDE DES RÊVES », ou du numéro « BOBARDS 39-45 ».

PRIX DE L'ABONNEMENT (4 numéros spéciaux) : France : 1.200 fr. — Colonies (recommandé) : 1.400 fr.

Étranger (recommandé) : 1.500 fr.

ÉDITION ORIGINALE DE LUXE numérotée sur papier couché : France et Colonies : 2.300 fr. — Étranger : 2.500 fr.

NUMÉROS SPÉCIAUX ANCIENS DU « CRAPOUILLOT »

Menaces sur le Monde.....	300 »	L'Anarchie.....	300 »	Le Pétrole et la Guerre..	300 »
Expéditions coloniales.....	300 »	L'Académie Française....	300 »	Le Crime et les Perversions.	300 »
Histoire de la Guerre 14-18		La Légion d'Honneur.....	300 »	Le Jardin du Bibliophile	
I. Les causes secrètes..	300 »	Vraie et Fausse Noblesse..	300 »	1931, édition de luxe...	500 »
II. De Charleroi à Verdun	300 »	Le Panier de Crabes, sou-		Voleurs et mendiants.....	300 »
Les Bonnes Affaires.....	300 »	venirs de Galtier-Bois-		Numéros sur les Salons... 100 »	
Hitler est-ce la Guerre? ..	300 »	sière, édition de luxe num.	500 »		

OEUVRES DE JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

LIBRAIRIE DU « CRAPOUILLOT », 3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e (Port en sus)

MON JOURNAL PENDANT L'OCCUPATION..	140 »	ROMANS	
Edition originale de tête sur vélin de Lana.	850 »	TROIS HÉROS, roman de l'occupation.....	180 »
MON JOURNAL DEPUIS LA LIBÉRATION..	140 »	LA BONNE VIE, nouvelle édition ornée d'un frontispice en couleurs de DIGNIMONT....	125 »
Edition originale sur vélin.....	650 »	LA VIE DE GARÇON.....	280 »
MON JOURNAL DANS LA DROLE DE PAIX.	140 »	LA BELLE AMOUR, in-8 broché, orné d'une lithographie en couleurs et de 50 dessins de JEAN OBERLE.....	180 »
TRADITION DE LA TRAHISON CHEZ LES MARECHAUX, III. par Pierre DEVAUX ...	75 »		

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

TOUTES LES NOUVEAUTÉS — ÉDITIONS ILLUSTRÉES ET ORIGINALES —
RAYON DE LIVRES RARES ET RECHERCHÉS — RAYON D'OCCASIONS
ENVOI EN PROVINCE, AUX COLONIES ET A L'ÉTRANGER

LE PETIT CRAPOUILLOT

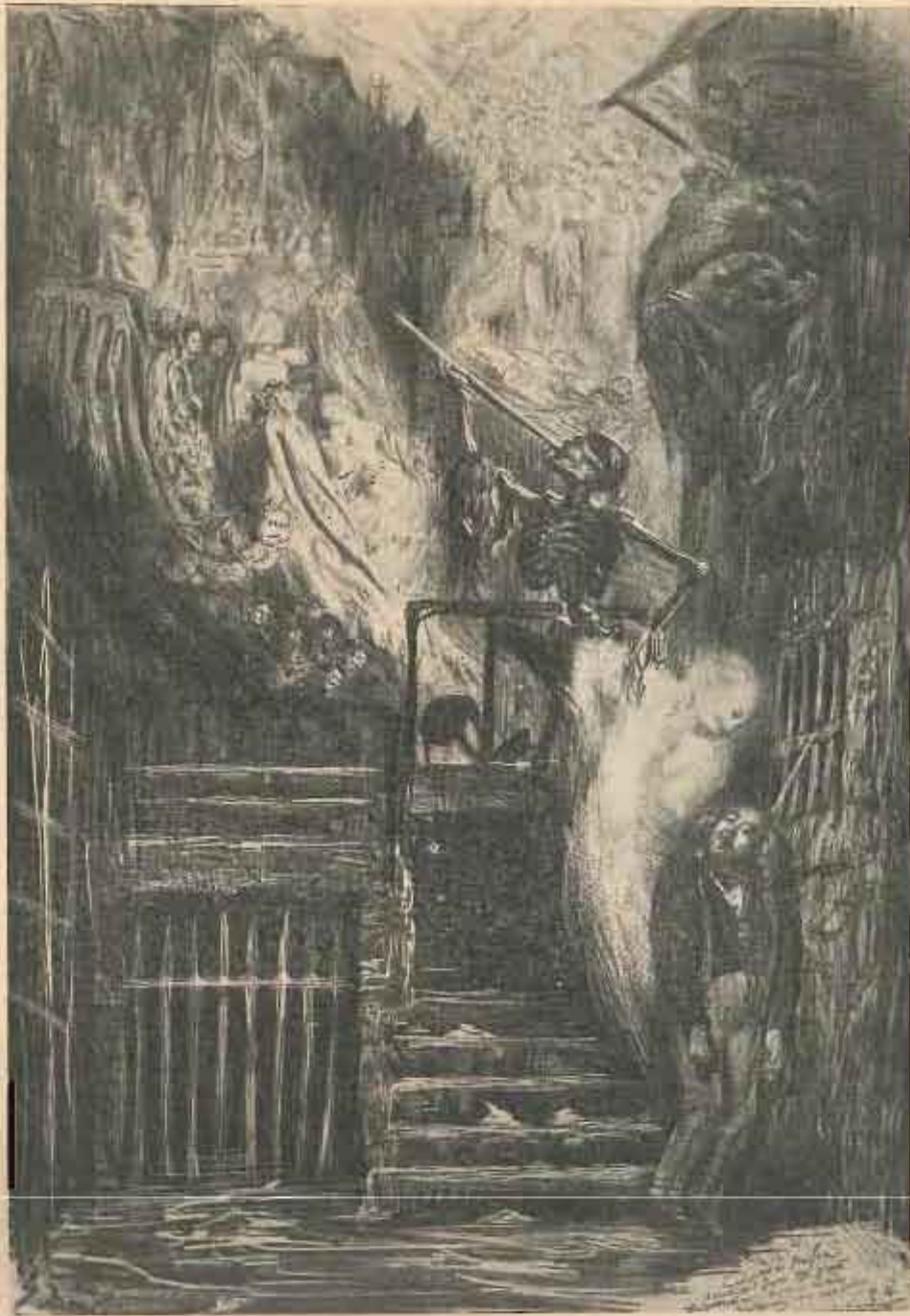
GUIDE MENSUEL DU LECTEUR ET DU BIBLIOPHILE

La critique des livres par GALTIER-BOISSIÈRE et CHARLES BLANCHARD, suivie d'un important catalogue.

Abonnement 1949 (12 numéros) : France et Col. : 350 fr. — Étranger : 300 fr.

Collection des 12 livraisons 1945 : France et Col. : 350 fr. — Étranger : 300 fr.

SPÉCIMEN ENVOYÉ GRACIEUSEMENT SUR DEMANDE



La Mort de Gérard de Nerval, par GUSTAVE DORÉ

LE MONDE DES RÊVES

Félicien CHALLAYE : *Le rêve à travers les âges* — *Deux rêves de GRANDVILLE* — *La clef des songes*, par Jean GALTIER-BOISSIÈRE — *Freud et le Rêve*, par Jean BERNIER — *Le Rêve dans la littérature*, par Charles BLANCHARD — *Le Rêve dans l'Art*, par Jean-Marc CAMPAGNE — *Rêves sous cellophane*, par Maurice BESSY — *Le Rêve est un Art*, par Jean SELZ — *A quoi rêvent nos contemporains*, une enquête de Paul GUTH — *Le Rêve et l'inconscient collectif*, par Ania TEILLARD — *Petite bibliothèque du Rêve*, par Pierre LABRACHERIE et Charles BLANCHARD.

JOSEPH,
EXPLIQUANT LES SONGES DE PHARAON.



LE RÊVE A TRAVERS LES AGES
PAR FÉLICIEN CHALLAYE

SOUVENT délicieux, parfois angoissant, presque toujours intéressant ou piquant, le rêve occupe une place importante en la vie de beaucoup d'entre nous. Dans le déroulement d'existences parfois monotones, il introduit un élément d'inattendu, de nouveauté, de fantaisie qui peut susciter réflexions et conversations.

Même ceux de nos contemporains qui ne possèdent point chez eux de *Clefs-des-Songes*, et qui n'ont aucune envie d'en consulter une, se demandent parfois ce que tel ou tel rêve peut bien signifier. Et beaucoup continuent à juger mystérieuses les visions peuplant le sommeil.

Pourtant, s'il est aujourd'hui un problème psychologique qui soit résolu d'une façon fort satisfaisante, c'est bien celui du rêve.

Suivons en pensée le chemin parcouru depuis les premiers âges de l'humanité.

DANS LES SOCIÉTÉS PRIMITIVES

ON peut prendre comme point de départ de cette recherche l'idée acceptée par de bons esprits que les premiers hommes ayant apparu sur la terre ont dû beaucoup ressembler aux indigènes des sociétés actuelles les plus primitives. En ces contemporains particulièrement arriérés nous retrouvons les hommes de la préhistoire. L'hypothèse s'appuie sur quelques faits saisissants. Par exemple, les peintures et sculptures préhistoriques découvertes au fond des cavernes s'expliquent fort bien par les croyances religieuses des primitifs d'aujourd'hui.

Pour ces primitifs, qu'est-ce que le rêve ?

Écoutons ce que nous en dit le maître Lucien Lévy-Bruhl, dans ses ouvrages *La Mentalité primitive* (1) et

L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs. (1)

Le primitif ne confond pas le rêve avec les perceptions de la veille. Il n'ignore pas que le rêve se produit seulement pendant le sommeil. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il considère le rêve comme une illusion. Pour lui, le monde visible et le monde invisible ne font qu'un. L'âme, pendant le sommeil, passe de l'un à l'autre sans constater entre eux de séparation. Elle quitte le corps, va parfois très loin, converse avec des morts ou avec des esprits, puis, à moins d'accidents, reprend sa place dans le corps.

Il se peut aussi que, pendant le sommeil, elle reçoive la visite des morts et d'autres esprits. La vision apparaissant dans le sommeil correspond à une réalité passée, présente ou future.

Un Indien soutient que le missionnaire Grubb lui a volé des potirons. Il salt et ne conteste pas que l'Européen se trouvait, à ce moment, fort loin du village. Mais puisqu'il a vu en rêve s'accomplir le vol, il est certain du fait. Il admet plus facilement la multiprésence du missionnaire qu'un doute jeté sur la valeur du rêve.

En Afrique équatoriale, un blanc s'étonne de voir un chef noir de sa connaissance assis devant sa case, vêtu à l'européenne. L'indigène lui fournit l'explication désirée : il a rêvé, la nuit précédente, qu'il voyageait au Portugal et en Angleterre. Ses sujets viennent le féliciter de son heureux retour.

En Nouvelle-Guinée, si un homme rêve qu'il a « commis une faute avec la femme de son ami » et s'il l'avoue, il est blâmé par tous et doit payer une amende. S'il rêve que sa femme est infidèle, c'est celle-ci qui doit payer une amende.

Le grand avantage du rêve, c'est qu'il met l'homme en rapport avec les morts et avec les autres puissances du

(1) Paris, Alcan 1922, p. 94-123 et p. 175-184.

(1) Paris, Alcan 1938, p. 95-122.

monde invisible. Le dormeur peut apprendre d'eux quels sont ses véritables ennemis. Livingstone note dans son *Journal*, à propos d'un petit potentat africain : « Si Casembe rêve d'un homme deux ou trois fois, il le fait tuer parce que c'est un homme qui menace sa vie par des maléfices. »

On peut aussi utiliser les révélations apportées par le rêve à exercer quelque action sur autrui. Au Kamtchatka, écrit en 1774 un explorateur allemand : « Si quelqu'un veut obtenir les faveurs d'une jeune fille, il lui suffit de raconter qu'il a rêvé qu'il les a eues ; elle considère alors comme un grand péché de les lui refuser ; car cela pourrait lui coûter la vie, à elle. »

Les songes ne sont pas seulement un procédé de divination, mettant l'homme en rapport avec les puissances invisibles ; ils permettent de les appeler à l'aide et, avec leur concours, d'obtenir que se réalisent les désirs humains. Ils constituent ainsi une expérience mystique privilégiée.

Aussi, quand le rêve ne se produit pas naturellement, le primitif cherche à le provoquer. Il y réussit, notamment en s'imposant des jeûnes prolongés.

Les Pères Jésuites en rapport avec les Indiens au XVII^e siècle nous décrivent comment ceux-ci arrivent, par de tels procédés, à obtenir le rêve désiré, « ce qui n'est pas bien difficile à un cerveau vide et tout épuisé par le jeûne, et qui ne pense, le jour, à rien autre chose ».

Un de ces Pères Jésuites, en l'année 1636, écrit à propos des Indiens :

« Le songe est l'oracle que tous ces peuples consultent et écoutent, le prophète qui leur prédit les choses futures, la Cassandre qui les avertit des malheurs qui les menacent, le médecin ordinaire dans leurs maladies. C'est le maître le plus absolu qu'ils aient... C'est, à vrai dire, le principal Dieu des Hurons ! »

Lévy-Bruhl découvre, dans l'esprit de certains modernes, une survivance de la mentalité primitive appliquée aux rêves :

« Aujourd'hui, dans l'attention que, dans beaucoup de sociétés, on prête encore aux songes — comme aux présages — survit un souvenir plus ou moins atténué de la valeur mystique plus profonde qu'on leur attribuait primitivement. »

LES GRANDS SONGES BIBLIQUES



LE SONGE DE JACOB

(d'après une Bible allemande 1645)

LES GRANDS SONGES BIBLIQUES



LE SONGE DE JOSEPH

(d'après une Bible allemande 1645)

CHEZ LES HÉBREUX, LES GRECS ET LES ROMAINS

NÉ sans doute dans les premières sociétés humaines — que rappellent les sociétés primitives d'aujourd'hui — la divination par les rêves (qu'on appelle l'oniromanie) se retrouve dans toutes les autres sociétés, même celles qui sont déjà fort évoluées. Chez les Hébreux notamment, le cas le plus célèbre est celui du fils de Jacob, Joseph, faisant fortune pour avoir expliqué un songe au Pharaon. D'autres rêves prophétiques, ceux d'Abimélech, de Salomon, de Daniel, etc... sont consignés dans les livres sacrés.

En Grèce, on admettait que les songes, du moins certains d'entre eux, étaient suscités par des dieux désireux de faire connaître leur volonté aux mortels ou de leur rendre service. Les rêves étaient considérés comme des communications surnaturelles, faites en un langage symbolique, mais qui devenaient intelligibles après avoir été interprétées suivant certaines règles.

Pour Homère, les personnages des rêves sont des figures aériennes prenant toute espèce de formes. Tantôt les dieux interviennent eux-mêmes, parfois sous un déguisement. Athénè parle à Nausicaa sous la figure d'une des compagnes de la princesse, et, au contraire, se laisse reconnaître par Télémaque. Quelquefois, les esprits des morts, avant d'être entrés aux Enfers, viennent communiquer au dormeur leurs désirs ou leurs conseils. Patrocle vient prier Achille de hâter ses funérailles. Les dieux peuvent utiliser des fantômes qui habitent en foule nombreuse au-delà de l'Océan, à la porte des Champs Elysées ; ou bien ils fabriquent de toutes pièces certains fantômes : pour rassurer Pénélope sur le sort de Télémaque, Athénè en forme un, ayant l'apparence d'Iphtimè, fille du magnanime Icaros.

Homère reconnaît qu'il y a des songes vrais, ceux qui passent par la porte de corne, et des songes menteurs, ceux qui passent par la porte d'ivoire. Mais il arrive que même les songes menteurs viennent des dieux, décidés à tromper les mortels dont ils ont résolu la perte.

Il faut se préparer à être visité par les songes vrais. Une bonne précaution, c'est de ne pas faire de repas trop plantureux. Pythagore, disciple des Egyptiens, attachait, paraît-il, une grande importance aux révélations des rêves.

LES GRANDS SONGES BIBLIQUES



LE SONGE DU PHARAON

Ce serait la raison pour laquelle il aurait interdit à ses fidèles de consommer des fèves : ce légume passait pour donner des rêves faux et pour défigurer les vrais ; Plutarque, pour le même motif, déconseillait les poulpes.

Il ne suffit pas de ne point empêcher la venue spontanée des songes bienfaisants. On peut aussi se préparer activement à cette venue, notamment par le jeûne et aussi par la prière ou par certains enchantements. Une branche de laurier placée auprès de la tête aide à obtenir des songes favorables.

Parfois des rites liturgiques permettent ce qu'on nomme

LES GRANDS SONGES BIBLIQUES



LE SONGE D'ÉLIE

d'un mot grec qui se traduit par *incubation*. Celle-ci, de préférence, se produit en certains temples, par exemple à Dodone, à Delphes.

Que faire cependant si l'on est victime d'un songe défavorable ? On peut dès le matin le conter au Soleil : celui-ci, ennemi de la Nuit, produit au cours de la journée un événement contraire à celui qu'annonçait le rêve. C'est le procédé qu'emploie l'Iphigénie d'Euripide dans le drame dont elle est l'héroïne.

Les Romains, en cette circonstance, prenaient Vesta pour confidente.

On pouvait aussi se laver dans l'eau, surtout dans l'eau de mer chaude ou froide, ou se rouler dans la boue...

Pendant que ces superstitions règnent sur presque toutes les âmes, il se trouve déjà, dans la Grèce rationaliste et parmi les Romains influencés par la pensée hellénique, de libres esprits qui repoussent l'idée de la divination par le



Frontispice du chapitre IV du

« DE NATURA RERUM » de Lucrèce :

« sed fugitare decet simulacra et pabula amoris abstertere sibi »

rêve et même qui commencent l'analyse de ce phénomène psychologique.

Dès le v^e siècle avant notre ère, le grand Hippocrate — sans heurter trop violemment l'opinion en contestant l'existence de songes surnaturels, dont il renvoie le commentaire aux interprètes sacrés — se préoccupe d'expliquer les songes naturels. Selon lui, l'âme, qui dans l'état de veille doit présider en même temps à toutes sortes d'activités corporelles, profite du sommeil pour visiter minutieusement sa demeure, et pour découvrir chaque trouble particulier de chaque organe. Il résume, sur ce point, de précieuses observations médicales. « Si l'on eût marché deux mille ans dans cette voie, écrit un moderne théoricien du rêve, nous serions aujourd'hui bien riches en faits dûment expérimentés. »

A Rome, Cicéron, attaque avec vigueur la divination, dans le traité qu'il écrivit sous ce titre : « Finissons-en avec cette divination par les songes, comme avec les autres... La superstition, répandue parmi les peuples, a fait peser son joug sur presque toutes les âmes et pris d'assaut l'imbécillité humaine... Le sommeil, au moins, semble être un refuge contre toutes les peines et tous les soucis et voilà qu'on en fait sortir la plupart des inquiétudes et des craintes... »

C'est surtout le grand disciple d'Epicure, Lucrèce, qui

s'attache à dégager les vrais caractères du rêve. Il y consacre plus de deux cents vers de son admirable poème *De la nature des choses* (1).

Il y voit un simple jeu d'images, de simulacres analogues à ceux de la veille et leur survivant dans le sommeil. « La nature enfante ces illusions parce que les membres et les sens, plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer à l'erreur la vérité... Les simulacres dociles épiènt nos penchants pour accourir à leur premier signal. » (Ici Lucrèce devance Freud.)

La nature « offre ces images à nos désirs, tandis que, dans les mêmes lieux, dans la région qui nous environne, d'autres âmes reçoivent des images entièrement opposées. »

Lucrèce montre comment les rêves des hommes varient avec leurs occupations et préoccupations habituelles. « Moi-même en songe, je ne quitte pas ma lyre ; je continue d'explorer la nature et d'en révéler les mystères à ma patrie. »

Le rêve d'ailleurs n'est pas un privilège humain. Les chevaux rêvent et aussi les chiens de chasse et les chiens de garde et les oiseaux. Les petits enfants rêvent aussi bien que les adolescents.

« Lésés par le sommeil, ces enfants, croyant s'approcher du vase accoutumé et soulever leurs riches vêtements, s'abandonnent au vil besoin qui les presse et souillent innocemment les brillants tissus que Babylone a colorés. »

« Mais quand les premiers jeux de l'adolescence pétillent dans leurs cœurs, quand la nature a mûri dans leurs jeunes membres le suc générateur, les simulacres émanés en foule de tous les corps brillants de fraîcheur et de beauté les poursuivent, irritent leurs désirs ; le nectar de l'amour bouillonne, franchit sa limite et leurs vêtements sont inondés de flots voluptueux... »

DANS L'INDE

L'INDE, comme tous les pays, a connu la divination par les songes.

Ainsi qu'il arriva parfois dans la Grèce antique les artistes, notamment les sculpteurs, attendaient, pour commencer leur œuvre, d'avoir contemplé en rêve le dieu qu'ils projetaient de reproduire.

Mais une originalité de l'Inde c'est d'avoir vu dans le rêve un procédé de découverte métaphysique.

Une école philosophique indienne, vieille d'au moins une quinzaine de siècles, le *Védānta*, utilise le rêve comme un moyen de percer le mystère de l'univers.

Cette école a toujours des représentants. Elle en a un à Paris : le révérend de l'ordre *Rāmākrichna* Swāmi Siddheswarānanda. Beaucoup de Parisiens connaissent cet Indien au brun visage, paré d'une noble sérénité, son magnifique costume de soie jaune d'or, ses discours en un français remarquable, terminés par une petite prière chantonnée en une langue indienne. Dans son livre *Quelques aspects de la pensée védāntique* (2) on peut lire ce que le *Védānta* pense du rêve.

Les Européens ont toujours eu le tort d'édifier leur métaphysique sur le seul état de veille. Il faudrait aussi la faire reposer sur deux états qui jouent un rôle aussi important dans la vie humaine : l'état de rêve et l'état de sommeil profond.

Dans le rêve, nous croyons à la réalité des objets et des êtres perçus, aussi énergiquement que dans l'état de veille. Pourtant il n'y a alors en nous que des idées. Mais les souvenirs que nous gardons des êtres et des choses antérieurement perçus dans notre vie courante, les souvenirs que nous gardons, même, de notre propre corps ne sont, aussi, que des idées. L'univers du rêve et l'univers de la veille ont la même structure. Il s'agit toujours d'idées ; d'idées sorties de cet *Esprit Cosmique* en lequel nous sombrons au cours du sommeil profond. Il n'existe rien d'autre que cet Esprit. Telle est la Vérité suprême en laquelle l'homme peut trouver le Salut...

(1) IV, 757-842 et 927-1097.

(2) Paris, Maisonneuve, 1945.

Et le révérend Siddheswarānanda termine sa conférence en citant ce poème, où le grand penseur bouddhiste Nāgārjouna exprime l'idée de l'universelle impermanence :

« Comment nous représenter ce monde évanescant ?
« C'est une étoile qui pâlit à l'aube,
« Une bulle qui se forme à la surface du torrent,
« Un éclair qui jaillit dans un lourd nuage d'été,
« Une lumière qui vacille, un mirage, un rêve. »



La Reine Māyā voit en rêve le Bodhisattva descendre en son sein sous la forme d'un petit éléphant blanc (Bharhout, Inde)

EN EUROPE, AU XIX^e SIÈCLE

Plus positifs que les Indiens, les penseurs européens n'ont pas cherché à édifier de métaphysique sur l'affirmation de la valeur du rêve. La comparaison de la perception et du songe sert seulement à ceux des philosophes qui nient, ou, comme Descartes, mettent provisoirement en doute la réalité du monde extérieur.

En Europe, on s'occupe surtout d'expliquer le rêve par des considérations psychologiques. En une plus longue étude on aurait à citer sur ce point beaucoup d'ingénieuses ou profondes remarques.

C'est vers le milieu de notre positif XIX^e siècle que deux Français, sans se connaître, entreprennent, l'un et l'autre, d'étudier le rêve par la méthode expérimentale, en expérimentant sur eux-mêmes la formation du rêve : le marquis Hervey de Saint-Denis, professeur de chinois au Collège de France, auteur d'un ouvrage anonyme intitulé *Les Rêves et les moyens de les diriger* (1) et Alfred Maury, auteur de *Le Sommeil et les Rêves* (2).

Hervey de Saint-Denis, pour saisir la substance même de ses propres rêves, s'est fait réveiller brusquement cent soixante fois. Il a toujours constaté qu'il rêvait. Il a fait aussi certaines expériences sur un ami qui prétendait et croyait ne jamais rêver. Celui-ci étant endormi, le psychologue lui fit entendre quelques commandements militaires (Portez armes !) ; après l'avoir éveillé, il l'amena à constater qu'il rêvait, croyait assister à une revue... Hervey estime que, pendant le sommeil, il se produit une suite continue de rêves.

Lui et Alfred Maury ont établi que le rêve peut prolonger les hallucinations qui se présentent au moment où l'on s'endort, les hallucinations dites *hypnagogiques*. Tous deux

(1) Paris, Amyot, 1867.

(2) Paris, Didier, 4^e édition en 1878.



SANO DI PIETRI : SONGE DE SAINT JÉRÔME

aussi ont constaté le rôle joué par les sensations éprouvées pendant le sommeil.

L'un des rêves décrits par Maury est resté célèbre. Le psychologue rêve de la Terreur, comparait devant le Tribunal révolutionnaire, est jugé, condamné, exécuté; il sent sa tête se détacher du tronc. Il s'éveille, il constate — et sa mère présente dans la chambre lui confirme — que la flèche de son lit s'est subitement détachée et qu'elle est tombée sur ses vertèbres cervicales. Cette sensation avait été le point de départ d'un rêve de quelques secondes, qui lui avait paru durer quelques semaines.

Hervey et Maury signalent aussi le rôle joué par les souvenirs. Maury découvre même l'intervention des désirs instinctifs dans le déroulement du rêve. Il écrit :

« En rêve, l'homme se révèle tout entier à soi-même dans sa nudité et sa misère natives. Dès qu'il suspend l'exercice de sa volonté, il devient le jouet de toutes les passions contre lesquelles, à l'état de veille, la conscience, le sentiment de l'honneur, la crainte le défendent. »

Et ailleurs :

« Dans le rêve c'est surtout l'homme instinctif qui se révèle... l'homme revient pour ainsi dire à l'état de nature quand il rêve, mais moins les idées acquises ont pénétré dans son esprit, plus les penchants en désaccord avec elles conservent encore sur lui d'influence dans le rêve. »

Le Dr Freud, qui cite ces textes dans son livre *La Science des rêves*, va présenter la plus importante des théories modernes sur le rêve : il y voit surtout la réalisation des désirs conscients ou refoulés. J'ai exposé cette conception dans mon livre récent *Freud* (1). Cette théorie est développée en un autre article du présent fascicule. Je me borne à y renvoyer le lecteur.

EXPLICATION ACTUELLE DU RÊVE

UTILISANT, entre autres, les découvertes d'Hervey de Saint-Denis et de Maury, et la théorie de Freud, ainsi que celle d'Henri Bergson, la psychologie contemporaine nous apporte du rêve une explication satisfaisante.

Elle distingue les divers éléments du rêve et montre comment ces diverses données arrivent à se combiner les unes avec les autres.

Il faut noter, d'abord, le rôle des sensations provenant des objets extérieurs, sensations visuelles, auditives, tactiles, olfactives. Les sens, pendant le sommeil, ne sont pas fermés aux impulsions du dehors. Notre esprit, qui n'a pas, même

alors, abdiqué son désir de tout expliquer, interprète à sa manière ces données.

Une lumière placée devant les yeux d'un dormeur le fait rêver d'incendie. Des coups de marteau entendus pendant le sommeil par un ancien combattant le font rêver de bombardement.

De ces sensations dites objectives, les psychologues distinguent certaines sensations qu'ils qualifient de *subjectives*; celles-ci proviennent non d'objets extérieurs perceptibles à tous, mais des modifications subies par nos propres organes des sens. Les sensations subjectives de la vue et de l'ouïe peuvent jouer un rôle dans le rêve. Les *phosphènes*, les taches lumineuses qui apparaissent quand on a les yeux fermés, peuvent se consolider au moment où l'on s'assoupit et dessiner certains objets. Une tache blanche avec de vagues raies noires devient un journal. Les bourdonnements d'oreille peuvent aussi fournir au rêve quelques matériaux.

Les sensations que les psychologues nomment organiques ou cénesthésiques et qui proviennent des organes internes — organes de la respiration, de la digestion, de la reproduction, etc. — jouent souvent un grand rôle dans le rêve. Il s'agit même parfois de sensations que, distrait par l'action, on n'apercevait pas nettement en soi à l'état de veille. On rêve d'amygdalite, d'appendicite : quelques jours après éclate la maladie, qui, sans que l'on s'en soit douté, se préparait dans l'organisme. Ainsi s'expliquent certains rêves *prémonitoires*.

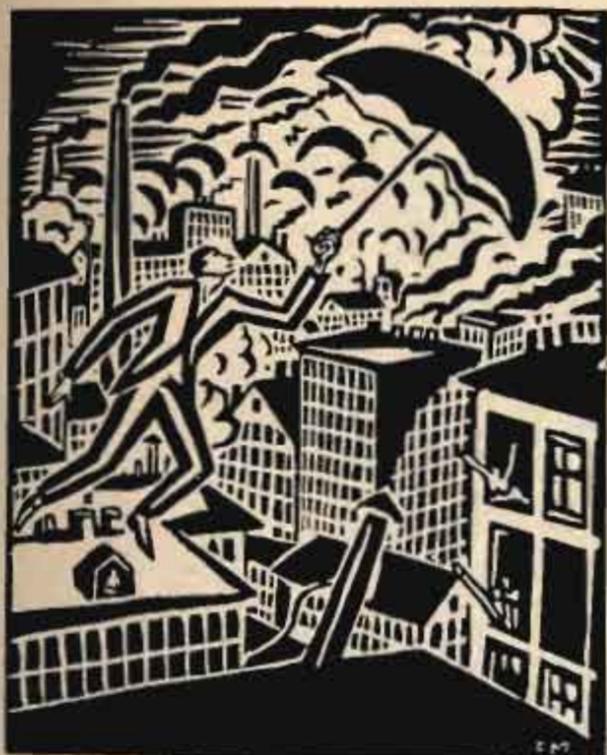
Les médecins nomment *séméiologie* la science des symptômes morbides. En ce sens on a étudié « la valeur sémiologique du rêve », signalé son utilité pour le diagnostic de certaines maladies. Telle est la forme moderne, positive et scientifique de cette *divination par les songes*, qui, aux âges anciens, a connu une rare faveur.

Aux sensations se joignent, dans le rêve, des souvenirs. Souvenirs des événements de la veille (*restes diurnes*, selon le vocabulaire de Freud) : on a remarqué qu'il s'agit rarement de faits importants sur lesquels s'est fatiguée notre attention pendant la veille, mais, au contraire, de détails insignifiants, à peine remarqués au moment où on les a perçus; comme si notre esprit se délassait en jouant avec eux. D'autres souvenirs datent de jours précédents; d'autres, d'époques plus lointaines, l'adolescence, l'enfance même.

Le rêve est une synthèse de sensations et de souvenirs. Or il est un autre état psychique qui combine les mêmes éléments : la perception normale. Quand je perçois une rose, à quelques données visuelles ou olfactives s'incorporent les innombrables images de roses que j'ai antérieurement contemplées ou respirées.

On comprend, dès lors, que le rêve, présentant une

(1) Paris, Mellottée 1948.



RÊVE DE FRANS MASEREEL « DIE SONNE »

ressemblance presque parfaite avec la perception, s'accompagne de la même croyance à la réalité, à la présence réelle des êtres et des objets.

Quelle différence, alors, établir entre ces deux états psychiques ?

Dans l'état de veille, il y a, il doit y avoir une adaptation, une adhérence parfaites des souvenirs aux sensations ; ce qui suppose une tension ininterrompue. C'est que veiller, c'est surveiller la réalité afin de répondre aux nécessités de l'action, d'éviter les dangers, de satisfaire les besoins.

Au contraire — selon une idée exprimée pour la première fois par Henri Bergson — « dormir c'est se désintéresser. On dort dans la mesure exacte où l'on se désintéresse. » Le sommeil est une détente. En notre subconscience manque, alors, avec l'effort, la précision dans l'ajustement des sen-



RÊVES DE TOURGUENIEV dessinés par Alexis Remisov

sations et des souvenirs. « Le rêve est la vie mentale tout entière, moins l'effort de concentration. » L'esprit s'amuse à percevoir pour percevoir, à se souvenir pour se souvenir, sans aucun souci de l'action.

On comprend qu'en cet état de dispersion le rêve puisse apporter, selon la précieuse découverte de Freud, la satisfaction des désirs, soit conscients, soit refoulés.



DESSIN DE RÊVE PAR VALENTINE HUGO

VALEUR DU RÊVE

Si le rêve a cessé d'apparaître aussi divinateur que le croyait l'antiquité, il est loin d'avoir perdu, à nos yeux, toute valeur.

On a dit déjà qu'il peut servir à dépister certaines maladies.

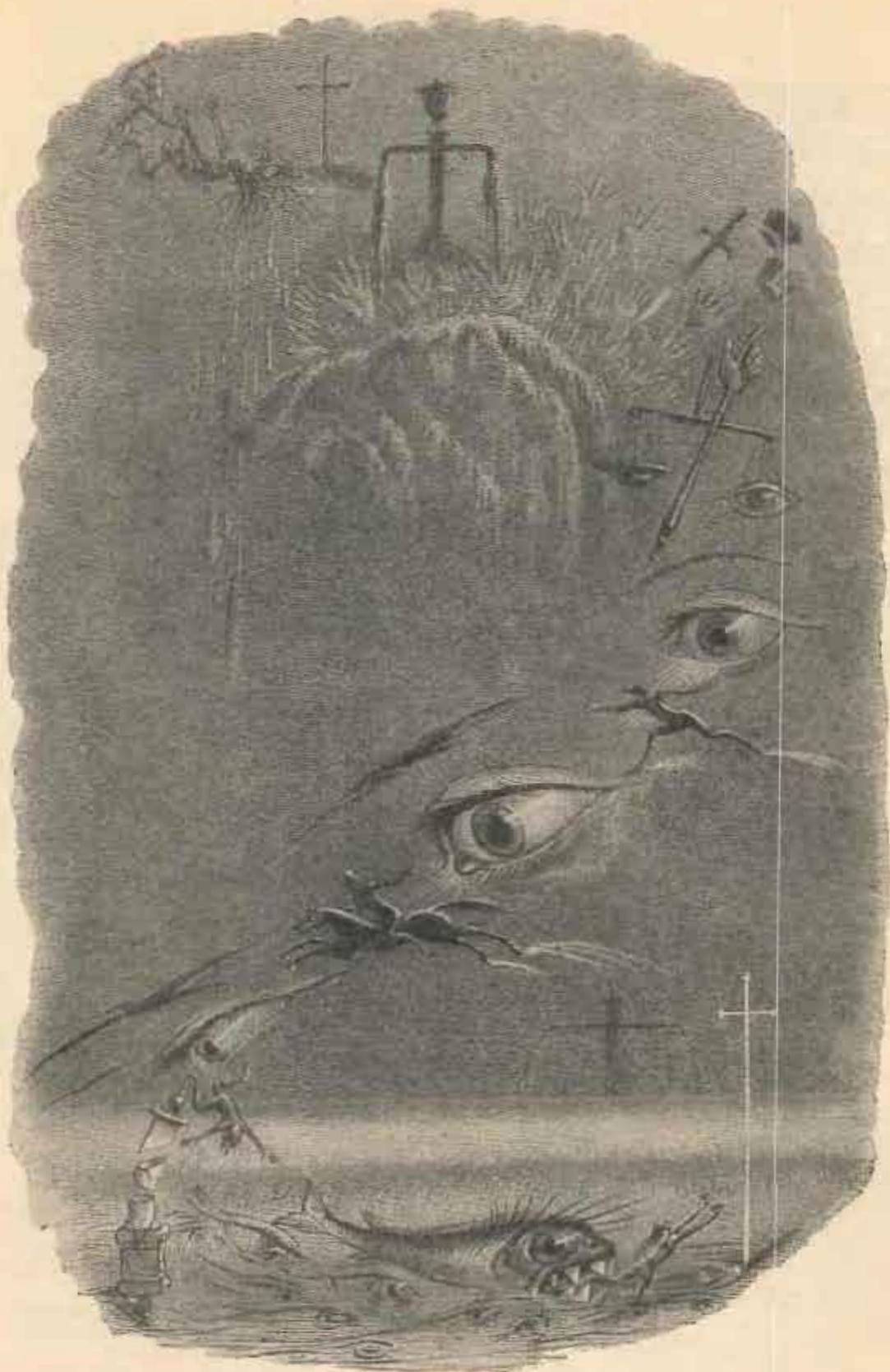
En tout cas, selon l'idée géniale de Freud, il fournit un merveilleux moyen d'explorer l'inconscient, de découvrir en l'homme des tendances ignorées.

Et, en écartant des causes de troubles, il est, selon la thèse du même penseur, « le gardien du sommeil ».

Enfin et surtout peut-être, il apporte en nos existences souvent trop tendues le plus précieux divertissement.

C'est ce qu'a exprimé en termes délicieux le grand romantique allemand Novalis :

« Le rêve nous défend contre la régularité, la monotonie de la vie. Il est un libre divertissement de notre imagination déchaînée, qui mélange alors toutes les images de la vie et interrompt le sérieux continu de l'adulte par un joyeux amusement. Assurément, nous vieillirions plus vite sans les rêves. Si nous ne considérons pas le rêve comme un don immédiat de Dieu, du moins est-ce une exquise tâche et un amical compagnon dans le pèlerinage de l'existence. »



DEUX RÊVES DE GRANDVILLE

Le dessinateur Grandville, la veille de sa mort, envoya au Magasin pittoresque dont il était le collaborateur régulier, deux dessins de rêves que nous reproduisons, l'un ci-dessus, l'autre ci-contre. L'artiste le plus original du XIX^e siècle — et le précurseur génial du mouvement surréaliste — accompagnait ses deux dessins d'un commentaire qui fut publié par le Magasin pittoresque après la mort de l'artiste.

Paris, le 26 février 1847.

Mon ami, voici le premier des deux dessins que je vous ai annoncés et quelques lignes d'explication dont vous ferez

tel usage qui vous plaira : Et d'abord quel sera le titre ?

« Métamorphoses dans le sommeil » ?

« Transformations, déformations, réformations des songes » ?

« *Chaîne des idées dans les songes, cauchemars, rêves, extases* », etc. ?

Ou bien :

« *Transfigurations harmoniques dans le sommeil* » ?

Mais voici le vrai titre, je crois :

« *Visions et transformations nocturnes* ».

Après avoir averti le lecteur que le dessin doit être regardé en commençant au haut de la page et en suivant la ligne descendante des diverses figures jusqu'à l'extrémité inférieure où se termine le rêve vous pourriez expliquer à peu près ainsi le premier sujet :

CRIME ET EXPIATION

Est-ce le cauchemar d'un homme tourmenté seulement par la pensée de commettre un crime ? Est-ce le songe d'un meurtrier que, dans une fièvre au cerveau, le remords poursuit ? Choisissez.

Il rêve qu'il vient de frapper un homme dans un bois sombre, sur une route déserte, près d'une croix indiquant qu'un crime a déjà été commis dans ce lieu. Le sang humain a été répandu et suivant une expression d'argot qui présente à l'esprit une féroce image « *Il a fait suer un chêne* ». En effet, ce n'est pas un homme, c'est un tronc d'arbre... sanglant, qui s'agite et se débat... sous l'arme meurtrière. Les mains de la victime, mains toujours humaines, sont levées suppliantes, mais en vain ! Le sang coule toujours.

Le rêveur voit, à la place du corps, se dresser une fontaine dont la forme lui rappelle la croix du chemin. Est-ce de l'eau, est-ce du sang qu'elle verse ? L'eau pour laver les mains du criminel ; le sang pour lui rappeler le coup terrible ! Ce sang ou cette eau, en rejaillissant, rappelle et multiplie les mains suppliantes.

La croix, déjà changée en fontaine, prend la forme du glaive de la justice. Le vase qui couronnait cette fontaine prend la forme de la toque du juge, et du milieu de ces mains livides, se détachent la main de la Justice, puis la balance... Mais, par un de ces effets soudains qu'ont pu éprouver tous ceux qui rêvent, bizarrerie inexplicable ! l'un des plateaux se métamorphose en un œil... ardent... qui s'ouvre, s'agrandit épouvantablement et... En ce moment le coupable se revoit lui-même fuyant de toutes ses forces cet œil scrutateur ; mais il est embarrassé par une puissance contraire qui le retient (un effet très ordinaire du cauchemar). L'effroi redouble son ardeur à fuir. Il monte un cheval rapide pour échapper avec plus de vitesse. O terreur ! l'œil, l'œil terrible s'acharne après lui... Le rêveur s'attache, grimpe

à une colonne, veut se réfugier au sommet : elle se brise avec fracas : il tombe : la terre manque sous ses pas : il est précipité dans une mer... rouge... peut-être et sans espoir toujours poursuivi par cet œil... qui, subissant alors une transformation étrange, lui semble un monstre, un poisson féroce dont les mâchoires armées de dents en forme de couteau vont être l'instrument de la vengeance divine ou humaine... Il sent déjà le froid acier de ces dents. En même temps mille autres yeux d'une forme semblable à celui-là le regardent et se jettent avec avidité sur lui... Seraient-ce les mille yeux de la foule attirée par le spectacle du supplice qui s'apprête ?...

Le rêve est ainsi arrivé à son plus haut degré d'horreur, quand tout à coup apparaît une croix lumineuse sortant de l'eau ou descendant sur l'eau, signe rédempteur vers lequel le coupable (très cauchemardé) tend à son tour les mains. Au fond apparaît encore la fontaine qui, cette fois, verse peut-être les larmes du repentir et lave, en le purifiant, le rêveur qui, sur ce dernier trait, se réveille très heureux d'en être quitte pour la peur, s'il a en effet médité un crime et ne l'a pas accompli.

Vous pourriez ensuite indiquer aux lecteurs l'art de ces déformations et réformations des signes, l'art de ces transitions se succédant toujours parallèlement à un sens moral : double difficulté qui, si elle étonne par un peu d'étrangeté et de bizarrerie, me semble cependant de nature à intéresser les personnes à imagination rêveuse ou qui aiment la nouveauté, et pour ainsi dire, les tours de force de l'esprit.

Jusqu'ici jamais, je crois, dans aucun ouvrage d'art, le rêve n'a été ainsi compris et exprimé (excepté dans *Un autre Monde*, œuvre récente peu connue de votre serviteur). Après ces éloges que je me donne et que vous pourrez me renvoyer, il

me restera à vous écrire l'explication du second rêve qui, grâce à celle du premier, sera, je pense, très courte.

Donc adieu ; mais vite un second bois pendant que je suis tout entier à songer à vous et au cher *magasin*, si grand dévoreur d'idées.

SECONDE LETTRE

Pour notre second dessin, l'explication ne me paraît pas facile, par suite du peu de liaison qu'il y a entre ces objets de natures si diverses et aussi par suite de l'absence d'une idée morale soutenue du commencement à la fin, comme dans le dessin précédent.

Néanmoins, voici un vague aperçu du commentaire que



DEUXIEME RÊVE: UNE PROMENADE DANS LE CIEL

vous pourriez mettre en regard dudit rêve. Je vous abandonne ma pensée sans plus de préparation.

PROMENADE DANS LE CIEL.

Supposons une jeune fille ou une femme poète... une femme enfin. Dans un doux songe qui la berce, elle aperçoit derrière un pâle nuage le croissant argenté (à son premier ou dernier quartier en octant). Tout à coup le croissant se transfigure en la simple forme d'un cryptogame... puis d'une plante ombellifère... à laquelle succède une ombrelle qui va se transformer en une orfraie ou chauve-souris aux ailes étendues et dentelées... Notre rêveuse ne mêle pas ensemble ses achats du marché avec les souvenirs d'une promenade en plein champ où elle aura rencontré le vénéneux champignon et cet arbuste en forme de parasol ; avec les souvenirs de l'astre argenté qu'elle a contemplé le soir d'une belle journée d'été tandis qu'elle voyait voltiger devant elle une chauve-souris ; ou bien encore avec l'ombrelle qui avait servi à garantir des feux du soleil couchant et qu'elle agita pour chasser l'oiseau nocturne. A mon avis on ne rêve aucun objet dont l'on ait eu la vue ou la pensée



lorsqu'on était éveillé et c'est l'amalgame de ces objets divers, entrevus ou pensés à des distances de temps considérables, qui forme ces ensembles si étranges, si hétéroclites de songes au gré d'ailleurs de l'activité plus ou moins grande de la circulation du sang.

Donc je suppose que l'imagination de notre dame est un peu agitée en ce moment sous le regard flamboyant du sinistre oiseau... qui bientôt se décompose à son tour et devient un corps vague, mélange du volatile et d'un prosaïque soufflet qui se rattache cependant toujours à la première idée du rêve en rappelant peut-être une fraîche brise qui aurait effleuré dans le jour notre tendre rêveuse, tendre ! car cette caresse de zéphyr évoque devant elle l'emblème un peu suranné, quoique au fond toujours agréable, de cœurs unis ou percés d'un trait. Mais cette double forme vaporeuse disparaît à son tour pour faire place à une bobine peu poétique autour de laquelle s'enroule un écheveau de fil fort mêlé... Un nouveau mouvement du sang au cerveau de notre dormeuse fait succéder à cet appareil de rotation un char rapide aux quatre roues scintillantes, entraîné par trois coursiers fougueux aux fronts étoilés. De ce char à la constellation brillante du chariot le songe n'a qu'un pas à



faire. Voilà la rêveuse ramenée au ciel, au centre de la voûte immense, semée de millions d'astres qui vont se disséminant, s'évanouissant, s'éloignant de plus en plus comme le songe qui finit. Et la jeune dame s'éveille... en murmurant sans doute, comme vous peut-être et beaucoup d'autres : « *Quel rêve ridicule !* »

Maintenant, mon ami, à vous la tâche de faire comprendre délicatement le peu que vaut ce petit tour de passe-passe à la fois étrange et amusant à l'œil (sinon à l'esprit). Invitez vos lecteurs à examiner quelques instants cette composition lentement de haut en bas, priez-les de tenir compte de la nouveauté et de la difficulté de cette succession de transitions harmonieuses de lignes et de formes. Cet effet me semble analogue à celui que produit un musicien d'accords et de préparations harmoniques, ramène son auditeur dans le ton du début, et lui fait éprouver ainsi une jouissance des plus agréables, très appréciée des fins dilettanti.

J.-I. GRANDVILLE.



Les trois dessins de Grandville de cette page sont tirés de son livre fameux : « *Un autre Monde* ».



par Jean GALTIER-BOISSIÈRE

ARTÉMIDORE D'ÉPHÈSE

« La croyance aux sciences occultes est bien plus répandue que ne l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ses instincts, celui qu'on nomme si solennement superstition est aussi bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des gens supérieurs. Plus d'un homme d'Etat consulte à Paris les tireuses de cartes. »

BALZAC : *Le Cousin Pons.*

LOUVRAGE fondamental sur l'interprétation des songes fut rédigé par Artémidore d'Éphèse au second siècle de notre ère, sous le règne du pieux empereur Antonin. Artémidore indique d'abord la signification dans les songes des parties du corps humain.

Les cheveux abondants, longs et beaux sont de bon augure ; les cheveux en désordre présagent la tristesse, et se voir la face dépourvue de tout système pileux annonce de cuisantes humiliations.

Avoir en songe plusieurs oreilles de belle conformation est excellent pour ceux qui désirent être obéis. Avoir trois ou quatre yeux est aussi de bon présage tandis que celui qui se voit aveugle en rêve est prévenu de la mort imminente d'un frère, de son père ou de sa mère.

Quiconque rêvera qu'il n'a point de nez connaîtra le désordre dans ses entreprises. Artémidore cite le cas d'un marchand de parfums qui, trois fois, rêva qu'il n'avait plus de nez : la première fois il vit son commerce périr parce qu'il avait perdu l'organe qui lui permettait professionnellement de juger les odeurs ; la seconde fois il fut accusé de faux parce que c'est une aventure déshonorante que de perdre l'endroit le plus apparent de son visage ; et la troisième fois il mourut parce que les têtes de mort sont dépourvues de nez. Et Artémidore de conclure : *« De cette manière, le même rêve eut pour le pauvre marchand de parfums trois significations différentes. Il lui prédit d'abord la perte de ses marchandises, ensuite la perte de son honneur et enfin, celle de sa vie. »*

La bouche représente la maison, les dents : les habitants de la maison. Les dents supérieures correspondent aux personnages les plus considérables de la maison ; les dents inférieures se réfèrent aux serviteurs ; celles du côté droit représentent les hommes, celles du côté gauche, les femmes. Le songeur qui perdra une de ses dents perdra le parent auquel se rapporte cette dent. Voir toutes les dents tomber d'un coup est le signe que la maison sera délaissée par ses habitants.

Songer avoir en place de sa propre tête une tête de bête sauvage est de bon augure ; en revanche, se voir porteur d'une tête d'animal domestique est le signe que l'on tombera dans la servitude. Se voir porter des cornes prédit une mort violente.

Perdre plusieurs doigts est un signe de dommage ou de trahison.

« Le songeur qui verra son membre viril en sa place et étal normal saura qu'il lui signifie la durée des choses ou des êtres qu'il représente : s'il le voit croître, ils croîtront ; s'il le voit diminuer ils diminueront. »

Un homme pauvre qui change de sexe en songe en aura du bonheur, quelqu'un subviendra à sa nourriture ; mais l'homme riche et puissant *« verra sombrer son autorité, car les femmes ne sont coutumières que de besognes domestiques et vulgaires »*.

Rêver de se baigner dans une rivière à l'eau limpide indique la prospérité ; rêver d'entrer à l'eau tout habillé est significatif de maladie ou d'événements fâcheux. Boire de l'eau froide est de bon augure, ingurgiter de l'eau chaude (ou du vin en quantité immodérée) est présage de maladie. Quiconque se voit buvant de l'huile périra par le poison.

Parmi les comestibles, tous les légumes que l'on a coutume de manger en potage, tels les haricots et les fèves, sont de très mauvais augure. Il est d'un heureux présage de manger du pain ainsi que des petits oiseaux, des poissons rôtis et toutes les viandes — à l'exception du mouton et du bœuf qui signifient lamentations, préjudices et chicanes. Nous avons grand bénéfice aussi à dévorer en songe de la chair humaine.

De bon présage sont les fleurs fraîches ; de mauvais, les fleurs fanées.

Dormir en songe, en particulier dans les rues ou cimetières, est de très mauvais augure. Se mirer dans les eaux d'un étang ou d'une rivière, présage de mort du songeur ou d'un des membres de sa famille.

Respirer un air pur est un heureux présage pour tout dormeur. Au contraire, une atmosphère opaque et nuageuse signifie discorde et difficultés.

Quant au feu, *« il est préférable de songer voir dans l'âtre brûler un petit feu, mais clair, parce qu'il signifie abondance de richesses qu'un feu grand et fumeux qui n'annonce que perturbation et tracasseries. Le feu qui s'éteint dans l'âtre est un présage de pauvreté et s'il y a un malade dans la maison, un présage de mort. »*

L'éléphant vu en songe annonce des périls de toute nature. Le loup signifie la haine ; le renard, le singe et la guenon sont les images des personnages malfaisants ; les chats prédisent l'adultère et les basses débauches. D'une façon

générale, les animaux domestiques d'aspect farouche sont annonciateurs de maux et de bon augure au contraire les animaux sauvages se présentant doux et timides.

La vue d'un serpent est un présage d'inimitié ou de maladie; toutefois « la vipère nous prédit de l'argent et la fréquentation de femmes opulentes ».

Pêcher de gros poissons est signe de gain, de petits, présage de pertes. Songer de poissons morts annonce de vaines espérances. « La femme qui, en place d'enfant, songera mettre au monde quelque poisson aura un fils chétif et qui ne vivra point ».

De grands et beaux oiseaux vus en songe seront d'heureux augure, ainsi que leurs œufs. La femme qui songera avoir enfanté un nige deviendra mère d'un enfant qui parviendra aux honneurs. Les caillies présagent les mauvaises nouvelles; le corbeau annonce les voleurs ou l'adultère; le cygne, s'il chante, annonce la mort « car chacun sait que le cygne ne chante qu'à l'approche de sa fin ».

Le chêne est bienfaisant, l'olivier présage la liberté et la souveraineté, la vue des cyprès doit inviter à la résignation.

Chapitre des excréments: « Celui qui se soulagera en songe bien à son aise et copieusement dans un lieu retiré ou secret, ou encore dans un pot à pisser, sera délivré de ses soucis et de ses charges ».

La mort et le mariage ont dans les songes des rapports étroits. « Celui qui songera être mort aura de grandes chances de se marier et le malade qui se verra célébrant ses propres noces recevra l'avertissement de sa mort imminente. »

« Il est désirable de se voir hisser sur un bûcher et brûler vif, circonstances signifiant que l'on est touché par la grâce. Les malades brûlés vivants en songe récupèrent aussitôt la santé ».

Le songeur qui se verra volant et planant au-dessus de la terre obtiendra du sort le bonheur, l'argent et la gloire.

Voir assommer ou égorger des personnes ou se voir les immoler soi-même sont des présages particulièrement heureux.

DES « BOHÉMIENS » AUX CLEFS DES SONGES

D'après Alexandre de Cagliostro, l'art d'expliquer les rêves suivant les règles analogiques et symboliques fut révélé en France au xv^e siècle par des nomades bohémiens, porteurs de la tradition égyptienne qui furent appelés par la suite Romanichels, Tziganes et Gitans. Ce sont ces Gitans qui font tous les ans le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer en l'honneur de Sarah l'Égyptienne qui est à la fois une sainte chrétienne et la Reine vénérée des Romanis (1).

Après que les « Bohémiens » eurent été expulsés de Paris, de nombreux almanachs furent imprimés avec grand succès perpétuant à la fois l'enseignement des Gitans et les leçons d'Artémidore d'Ephèse; mais ce n'est qu'en 1760 qu'apparut pour la première fois le titre populaire de « Clef des Songes ».

En 1859, Paul Lacroix, alias le Bibliophile Jacob, publiait l'Onéirocritie ou l'art d'expliquer les songes, avec un historique complet de la question.

Dans ce petit ouvrage fort peu commun, le fécond compilateur relate tous les songes fameux de l'Antiquité et rapporte le cas amusant de ce jeune Égyptien qui rêva qu'il avait obtenu les faveurs de certaine courtisane et refusa de régler à ladite le prix convenu pour la posséder; la courtisane poursuivant le jeune homme, le roi Bocchoris émit ce sage jugement: « Il décida que la courtisane serait payée comme le jeune homme avait joué, en imagination; qu'il viderait sa bourse au soleil et que son amante se contenterait de l'ombre des écus ».

Le Bibliophile Jacob étudie ensuite les rêves du point de

(1) Cf. *Le Guide moderne pour l'interprétation de vos rêves...*, par Georges Vouloir, p. 50 et suivantes.

vue chrétien — au Moyen Age, les songes érotiques passaient pour des tentations impures des démons qui cherchaient à séduire les femmes — et énumère les innombrables rêves prémonitoires tirés de l'Histoire de France.

En passant, il souligne les rapports observés entre la digestion des aliments et le rêve: « En général, tous les aliments qui sont légèrement excitants font rêver, tels sont les viandes noires, les pigeons, les canards, le gibier et surtout le lièvre. On reconnaît encore cette propriété aux asperges, au céleri, aux truffes, aux sucreries parfumées et particulièrement à la vanille ». Les songes embrouillés proviennent d'aliments qui excitent la bile et affectent le cerveau. « Dioscoride, Pline et Galien disent qu'il y a plusieurs viandes qui engendrent des songes tristes, comme les fèves sèches, phaséoles, lentilles, choux, ails, oignons, porreaux, châtaignes, racines apéritives comme reffort, carottes, échervis, pastenades; la chair du cerf, de sanglier, de vieux lièvre, de bœufs, vaches grues, oyes, canards, canes, rilles besagres et autres oyseaux aquatiques, tant sauvages que domestiques et les vins troubles... Ceux qui auront mangé de l'anis après le repas ou quand ils



TRAITÉ D'ONIROSCOPIE (Bibliothèque de l' Arsenal)

ont se coucher ou qui auront mangé du safran, du bouillon de mélisse, de bourrache, ou buglose, non seulement auront l'esprit aigu et subtil, mais songeront choses plaisantes et gracieuses ». Louis Guyon, dans ses *Diverses Leçons* publiées en 1625, signale de même que certains onguents à base de feuilles de peuplier dont on se frotte les tempes, le foie et la plante des pieds provoquent le sommeil et font venir des songes « facétieux et réjouissants ».

Le Bibliophile Jacob épingle aussi les remarques sur le rêve de divers philosophes. Aristote (qui avait remarqué que certains animaux — les chiens, les chevaux, les perroquets — rêvent) notait que ceux « qui dorment, si on leur passe la moindre lanterne devant leurs yeux ou qu'on mène quelque bruit auprès d'eux, ils songeront voir des éclairs et entendre des tonnerres: le propre de l'âme en dormant estant d'une mouche en faire un éléphant ». Descartes observait de même que, piqué pendant son sommeil par une puce, il avait rêvé qu'il était transpercé par une épée. Quant à Pascal, il posait cette question subtile: « Lequel serait le plus heureux d'un roi qui toutes les nuits songerait qu'il est paysan ou d'un paysan qui toutes les nuits songerait qu'il est roi? » Enfin Brillat-Savarin, gastronome philosophe, remarquait: « Qu'on ne s'étonne de la singularité de nos

rêves si l'on réfléchit que pour un homme éveillé quatre puissances se surveillent et se rectifient réciproquement, savoir la vue, l'ouïe, le toucher et la mémoire, au lieu que chez celui qui dort, chaque sens est abandonné à ses seules ressources ».

Voici l'explication de quelques songes dans le Dictionnaire qui suit l'Onéirocritte de Paul Lacroix :

- Voir une femme mettre au monde deux ou trois enfants sign. satisfaction, affaires menées à bien.
- Être changé en arbre sign. maladie.
- Être aveugle sign. perte de père, mère, de frère, de sœur ou d'enfant...
- Être nu dans un bain avec une personne aimée sign. joie, plaisir, santé.
- Donner un baiser à une personne morte sign. longue vie.
- Se voir arracher la barbe sign. grand danger.
- Battre quelqu'un sign. paix dans le ménage.
- Satisfaire un besoin naturel dans la campagne sign. joie, profit, santé.
- Être blessé par devant d'un coup d'épée donné par une personne que l'on connaît sign. le bien qu'on recevra de cette personne et qui sera proportionné à la quantité de sang sorti de la blessure.
- Avoir la bouche fermée et ne la pouvoir ouvrir sign. danger de mort imminente.
- Voir couper ses cheveux sign. perte de biens.
- Voir son cheval malgré soi monté par un autre sign. qu'on surprendra sa femme en flagrant délit d'adultère.
- Voir tomber toutes ses dents d'un coup sign. maison que le malheur ou la mort rendra déserte.
- Voir les cuisses blanches et belles d'une femme sign. joie, santé.
- Voir le derrière d'une femme sign. volupté.
- Voir sa femme nue sign. déception.
- Assister à l'enterrement d'un parent, d'un ami, ou de quelque grand personnage sign. acquisition de biens, riche mariage, bonheur domestique, héritage.
- Coucher avec une femme libertine sign. sécurité dans les affaires.
- Coucher avec sa mère sign. sécurité dans les affaires.
- Incendie d'une maison sign. scandale, perte de biens, honte, adversité, mort, si le feu est sombre et violent et si la maison est entièrement consumée; richesses, héritages, honneurs et charge si le feu est clair et doux et si la maison n'est pas détruite.
- Être ivre et vomir sign. fortune enlevée par la violence, restitution de bien mal acquis.
- Voir brûler et consumer un lit sign. dommage, maladie; pour un mari, mort de sa femme; pour une femme, mort de son mari.
- Commettre un meurtre sign. sécurité, réussite.
- Être mort sign. richesse, longue vie, manœuvre des envieux.
- Avoir un commerce charnel avec une morte sign. amour d'une grande dame.

• Coucher avec un nègre sign. pour une femme chagrin ou maladie; pour un homme marié, mort ou maladie de sa femme ou de sa mère.

• Avoir le nez bouché et ne rien sentir sign. adultère commis par sa femme avec un de ses amis ou un de ses secrétaires; pour une femme, infidélité de son mari.

• Prendre le nez de quelqu'un sign. fornication.

• Couper la tête à une vie sign. amusement, joie.

• Parties sexuelles : les voir prendre des proportions monstrueusement exagérées sign. qu'on parviendra

par une femme et qu'on aura un fils dont la réputation et les vertus combleront de joie sa famille. Les voir infiniment rapetissés sign. destitution, perte des charges et honneurs, maladie et infortune des enfants.

• Pieds sales et puants sign. tribulations, maladie vénérienne.

• Manger des puces sign. ennui.

• Manger du raisin vert ou sec sign. qu'on parviendra par les femmes.

• Renard sign. tromperie de femme.

• Avoir une tête de lion, de loup, de panthère, d'éléphant sign. dignités, emplois, succès dans les grandes entreprises.



CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Au vrai, tous les dictionnaires de rêves modernes ont servilement copié le fameux ouvrage d'Artémidore. Toutefois, les remarquables notations psychologiques de l'écrivain ancien ont été peu à peu remplacées par de simples équivalences tandis que, suivant les époques, des développements particuliers étaient donnés au rapport entre les rêves et les numéros gagnants au jeu ou à la loterie, au symbolisme des couleurs (blanc : heureux augure; noir néfaste, violet doux, bleu purété, rose sentiment tendre, etc), au symbolisme des nombres (5=amour, 12=sacrifice, épreuve, 13=mort, 15=catastrophe, 17=influences providentielles, 21=inconscience, vertige, 22=l'Absolu, la grande réussite) et au symbolisme de l'alphabet (lettres heureuses ou funestes, etc).

L'un des plus saugrenus de ces lexiques à l'usage des boniches et des tourlourous s'intitule le *Petit Interprète des songes*, guide infailible... par le dernier descendant de Cagliostro (1).

J'y ai relevé les joyusetés et cocasseries suivantes :

- Abandonner sa femme : joie, jouissance.
- Voir plusieurs abbés ensemble : déshonneur imminent.
- Abeilles : gain et profit.
- Académie : vieillesse imbécile. *Académiciens réunis* : ennui, tristesse. *Être académicien* : gloire facile, petits gains.
- Adresse, habileté, ruse, friponnerie : vous parviendrez en tout aux honneurs, à une très grande réputation et à l'estime universelle.
- Adultère : joie et contentement; si vous le commettez : bénéfice certain; si votre épouse le commet : grand bénéfice pour vous.
- Aigle : grande réussite.
- Songer qu'il pleut des crottins de cheval : dénote un grand danger.
- Si l'on rêve qu'on ramasse une pluie d'or : on est sûr d'être trompé par sa femme; la pluie de perdrix rôties annonce infidélité; si le tonnerre tombe dans le vase de nuit cela doit vous pronostiquer les plus idéales amours.

(1) Je citerai parmi les ouvrages sur le sujet, tirés à un nombre considérable d'exemplaires au XIX^e et XX^e siècle, et que j'ai consultés : *La Clef des songes* par M^{lle} Lenormand (la célèbre voyante que consulta Napoléon); *L'Enigme du rêve*, explication des songes par M^{lle} de Thèbes; Phalgor : *La Clef d'or des Songes*; *La Grande Encyclopédie des sciences occultes* (1937); *Dictionnaire des sciences occultes* suivi d'un *Dictionnaire des songes* publié sous la direction de Frédéric Boutet (1937); Henri Frichot : *Nouveau Dictionnaire des rêves*; le *Guide moderne pour l'interprétation de vos rêves* où Georges Vouloir met face à face les interprétations des Clefs populaires des songes et celles des disciples de Freud (1948); *La Dernière Clef des songes*, par M^{lle} Athéna.



- « Voir des femmes pendues : bonne affaire.
- « Rêver qu'on mange dans un bœuf de nuit : grande satisfaction.
- « Voir une Allemande qui fait un pêt : présage d'une vie de famille accompagnée de tous les bonheurs de ménage.
- « Les rêves d'adultères sont d'ordinaire un présage des plus favorables.
- « Rêver andouille : inconduite et misère.
- « Coucher avec une araignée : agrément considérable.
- « Archevêque : danger de nuit.
- « Armée : ruine et désolation.
- « Artichauts : chagrin.
- « Asperges : travail, récompense, succès.
- « Baiser le derrière d'un singe : agrément concentré.
- « Faire la barbe à un derrière de chat : prochain plaisir d'amour.
- « Religieuse avec de la barbe : jolies extatiques et pures.
- « Voir un serpent : signifie trahison de femme ; haine et maladie.
- « Bottes : richesses assurées.
- « Voir en rêve le Palais de la Bourse : misère et vol.
- « La vue du café : présage de bonheur.
- « Coucher sur un lit de camp avec un bouc : c'est le signe qu'on aura bientôt une bonne affaire.
- « Becqueter des cerises sur les lèvres d'une jeune femme : plaisir, santé.
- « Champignons : longue vie.
- « Chardon : trahison.
- « Se marier avec une chaise-souris : pronostique que vous épouserez la plus belle femme du monde.
- « Clytères : affaires embrouillées.
- « Si une femme songe qu'elle tranche la tête de son mari : et que, la tête coupée, elle a bien de l'agrément, elle réussira dans tous ses projets.
- « Cornichons : mauvais rêve, maladie.
- « Diarrhée : bonne affaire.
- « Enfler : union heureuse et très prochaine.
- « Se noyer : vous annonce mariage avec une jeune femme sage et belle pour laquelle vous deviendrez fou d'amour.
- « Fourneau : amour tendre.
- « Gendarme : heureux ménage.
- « Général : mauvais augure.
- « Guillotine : malheur par accident.
- « Huitres : amitiés, joie.
- « Inceste : progrès dans les arts.
- « Ivresse : opulence ; bonne santé, longue et paisible vie.
- « Limace : infidélité conjugale.
- « Si une femme songe qu'elle fait rôtir le cœur de son mari et qu'elle le mange avec plaisir, c'est signe qu'elle trompe son mari.
- « Maréchal : tristesse.
- « Médecin : mort.
- « Meurtre : plaisir sensuel.
- « Être mort : faveur d'un grand, richesse, longue vie troublée par les envieux.
- « Obsèques : bonheur, richesses, successions, mariage avantageux.
- « Œuf : tendresse.
- « Manger en un omelette son oncle et sa tante : querelles de famille.
- « Truie : sensualité.
- « Truite : délicatesse de sentiment.
- « Vaches : inimitié, tromperie, infidélités de femmes.
- « Se marier avec une femme à tête de zinc : insolence et fierté.

APPLICATION DES CLEFS

PERSONNELLEMENT j'ai des rêves de tous les genres imaginables, avec de nombreux personnages, des décors successifs comme dans un film et en couleurs très vives, de nombreuses péripéties, tantôt plaisantes tantôt angoissantes. Mais trois thèmes principaux reviennent périodiquement dans mon sommeil avec quelques variantes :

1° Rêve de massacre.

Je tue, j'égorge en grande série. Des enfants d'abord, cinq, dix, et ensuite leurs parents. Le sang gicle de partout ; j'en suis couvert de la tête aux pieds.

Mon massacre accompli, je me demande comment je ferai disparaître les cadavres ensanglantés. D'ordinaire je les empile dans une malle que je descends sur mon dos par

un escalier, en tremblant d'être rencontré (1). Le sang chaud me coule dans le cou.

Parfois le rêve se prolonge. Des années ont passé. J'ai oublié le drame. Mais un quidam me lance des allusions perfides. J'essaie de nier, mais sans conviction profonde. Je patauge dans mes explications et sens l'angoisse m'étreindre de plus en plus fortement. Je revois tout le sang répandu. L'idée me vient alors qu'il ne peut s'agir que d'une fiction et je fais des efforts surhumains pour m'évader du cauchemar. Je m'éveille enfin, tout en sueur.

D'après tous les dictionnaires des songes, merveilleux présage que de se voir meurtrier : *fortune, richesse, triomphe*. J'en accepte l'augure.

2° Rêve d'excréments.

Il est à remarquer qu'aucun des correspondants du *Crapouillot* (2) n'a osé raconter un rêve de défécation. Une belle et spirituelle comédienne m'a bien confié qu'un songe lui revient fréquemment : elle se trouve dans une sorte de couloir de métro et se sent prise d'un besoin pressant ; elle ouvre successivement des portes latérales, mais aucun des waters ne lui paraît assez beau pour elle et elle continue avec une angoisse croissante à ouvrir des portes et à examiner les locaux. Inutile d'ajouter que la belle et spirituelle comédienne a formellement refusé de livrer ce songe à la publicité !

Quant à moi, il m'arrive assez souvent — en rêve — de « conchier » — comme dirait le poète Aragon — le tapis du salon avec une très grande satisfaction.

Les clefs des songes sont unanimes à ce sujet : depuis des temps immémoriaux, excrément signifie *Or*.

3° Rêve érotique.

Tandis que je prends mes ébats avec une charmante personne — tour à tour prise dans mes relations — une autre femme reste en tiers près de nous, dans une attitude réservée, mais non réprobatrice.

J'ai en vain cherché dans toutes mes « Clefs des Songes » la signification de ce rêve-là. Les dictionnaires oniriques qui s'étendent abondamment sur les copulations des humains avec les araignées, les serpents, les boucs et les chauves-souris restent muets sur ce comportement insolite que les disciples de Krafft-Ebing nomment communément *trichisme*...

[1] Je reste parfois impressionné par certains de mes rêves durant une partie de la matinée : une personne amie qui a été mêlée au déroulement de mon songe et y a joué un méchant rôle, je ne puis, éveillé, m'empêcher de lui tenir rigueur pendant plusieurs heures.

[2] Voir notre enquête sur le rêve.



RÊVE D'AMUR...



APRÈS L'ANNSCHLUSS LE PROFESSEUR SIGMUND FREUD ARRIVE A PARIS,
SE RENDANT A LONDRES

FREUD ET LE RÊVE

par JEAN BERNIER

« Je ne saurais considérer la vie sexuelle comme un *prudendum* qui ne devrait préoccuper ni les médecins, ni les hommes de science. »

FREUD.

« Le plus grand nombre des hommes ne dépasse pas l'enfance. »

FREUD.

I. — Les théories médicales du rêve au XIX^e siècle.

A l'encontre de l'antiquité qui, comme la plupart des sociétés primitives, accordait une grande importance significative au rêve, la science moderne, à ses débuts, le tint en piètre estime. Soit par réaction contre le sentiment populaire qui avait recueilli — combien dégénérée ! — la tradition antique de l'interprétation des songes, soit conformément au matérialisme mécaniste triomphant alors dans les sciences naturelles, les théories médicales du XIX^e siècle n'attribuaient en général au rêve aucune valeur intellectuelle. Les médecins ne voyaient dans le rêve qu'une manifestation psychique dégradée d'excitations corporelles (somatiques) ou même « un processus corporel, toujours inutile, souvent morbide ». Ils le considéraient comme une sorte de danse de Saint-Guy mentale et le comparaient aux « sons que produit un homme inexpert en musique en faisant courir ses dix doigts sur les touches d'un piano ». Contrairement aux artistes romantiques, les philosophes lui déniaient toute signification et tout intérêt.

De « judicieuses trouvailles » (Freud *dixit*) furent faites pourtant par certains de ces hommes qui se réclamaient de la science exacte ou de la psychologie expérimentale. Elles se rapportent toutes au rôle joué dans le rêve par les excitations corporelles. Ainsi Mourly-Vold étudia longuement l'influence que le déplacement des membres

pendant le sommeil exerçait sur les rêves du dormeur. Maury expérimenta sur lui-même l'action de diverses excitations. On lui fit sentir pendant son sommeil de l'eau de Cologne : il rêva qu'il se trouvait au Caire, dans la boutique de Jean-Marie Farina, fait auquel se rattachait une suite d'aventures extravagantes. On le pinça légèrement à la nuque : il rêva d'un empiètre et d'un médecin qui l'avait soigné dans son enfance, etc... Hildebrandt note trois rêves provoqués dans d'identiques conditions par la sonnerie d'un réveille-matin. Les trois rêves étaient différents. L'un évoquait un office religieux, l'autre une promenade en traîneau, le troisième un accident ménager. La cloche de l'église, les grelots du cheval, la chute de la pile d'assiettes réveillaient le dormeur tandis que sonnait le réveille-matin.

Scherner souligna l'influence exercée sur le rêve par les excitations non plus extérieures, mais internes (organiques). Il vit en rêve « deux rangs de jolis garçons se faire face dans une attitude de lutte, s'attaquer mutuellement, se séparer et revenir à leur position primitive puis recommencer la lutte », et interpréta ces images comme une figuration de ses dents, d'autant plus que, peu après, il fut obligé de s'en faire arracher une. Une irritation intestinale se traduisait en rêve par des « couloirs longs, étroits et sinueux ». Bref, il pensait que le rêve « cherche avant tout à représenter l'organe qui envoie l'excitation par des objets qui lui ressemblent ».

Freud, qui passe longuement en revue ces recherches dans sa *Science des rêves*, leur rend hommage. Il ne repousse

que deux des thèses qu'elles prétendaient justifier, à savoir que le rêve soit « un processus dépourvu de sens » et qu'il soit « de nature purement corporelle ». Si l'origine corporelle de l'excitation, souligne-t-il, explique en effet le déclenchement du rêve, elle laisse sans réponse les questions essentielles : « Pourquoi le rêveur interprète-t-il faussement l'excitation qui agit sur lui ? Et pourquoi l'interprète-t-il précisément de telle ou telle manière ? »



RÊVE DU VOL

Desain de Jean Bruller dans « Nouvelle Clé des Songes »,
Cruzevauult, éditeur, 1924.

II. — Les points de départ de Freud.

DE même que la science réagit violemment au XIX^e siècle contre les conceptions antique et populaire du rêve, la théorie freudienne s'affirme, dès le départ, comme une réaction contre le dédain où, avant elle, la science et la philosophie tiennent le rêve et contre le caractère unilatéral des vues de la psychologie expérimentale sur le rêve.

« Qu'est-ce que le rêve ? » se demande Freud. Et il essaie de définir le rêve par les caractères communs à tous les rêves.

Pour lui, il n'en est que deux. Tous les rêves ont lieu pendant le sommeil, quand la pensée s'est détournée du monde extérieur. « Il est évident, dit-il, que les rêves représentent une manifestation de la vie psychique durant le sommeil », une réaction à une excitation qui trouble le sommeil. Telle est la première caractéristique commune à tous les rêves et c'est elle qui permet à Freud de faire sienne la définition d'Aristote : « Le rêve est la vie de l'âme durant le sommeil ».

La deuxième caractéristique des rêves est plus difficile à saisir. C'est leur singularité. Très différents les uns des autres, les rêves sont, en effet, encore plus différents de la pensée de veille. Même le rêve le plus simple n'exprime pas, mais transforme l'excitation qui l'a suscité en images sensorielles, le plus souvent visuelles, de caractère hallucinatoire. Dans les rêves plus compliqués cette transformation va jusqu'à la déformation la plus absurde. « Il ne s'agit pas là d'une activité psychique réduite comme celle d'un faible d'esprit... il s'agit de quelque chose de qualitativement différent, sans qu'on puisse dire en quoi la différence consiste. »

De cet essai de définition du rêve résulte donc une hypothèse : le rêve est une réaction psychique à une ou des excitations agissant sur le dormeur, et une constatation : cette réaction est incompréhensible au dormeur après son réveil.

Mais l'une et l'autre aboutissent à une impasse, puisqu'elles ne permettent pas de comprendre le rêve en l'interprétant.

III. — L'inconscient, l'analyse et l'interprétation.

Pour sortir de cette impasse, Freud part de l'hypothèse et de la constatation que nous venons de formuler. Il postule que le rêve est un processus psychique, non somatique, et qu'il se passe dans l'homme des faits psychiques qu'il connaît sans le savoir. Pour comprendre le rêve, cette histoire obscure que raconte le rêveur, il faudra donc demander des renseignements au rêveur lui-même, l'aider à « remonter à l'ensemble des idées et des intérêts dont découle son rêve ». Cette enquête et la méthode d'interprétation qu'elle permet de dégager constituent l'analyse ou mieux la psychanalyse du rêve. Freud en justifie le bien-fondé par un ensemble de données expérimentales qui prouvent, selon lui, l'existence d'une activité psychique inconsciente et la possibilité de remonter à cette activité en partant d'une représentation consciente.

La première de ces données résulte de l'hypnose, ce « sommeil artificiel » dans lequel l'hypnotiseur plonge le sujet en lui disant : « Dormez ». Freud avait été initié à l'hypnotisme par son maître Breuer qui en usait pour traiter les névroses. Il l'avait étudiée ensuite à Nancy auprès de Bernheim et de son école. Là, il avait assisté à des expériences qui l'avaient vivement impressionné. Sous ses yeux, l'hypnotisé oubliait à son réveil les suggestions qui lui avaient été faites pendant l'hypnose puis, devant l'insistance de Bernheim qui le pressait de s'en souvenir, il se les rappelait peu à peu et il les racontait.

De même, Freud avait été frappé par le « sommeil de nourrice » durant lequel la nourrice reste en communication avec l'enfant et se réveille à ses moindres cris, tandis qu'un autre bruit, même plus fort, ne l'éveille pas.

Un autre élément de conviction fut fourni à Freud par les expériences de l'école associationniste de Wundt, puis par celles de l'école de Bleuler et de Jung, dite école de Zurich. Wundt prononçait un « mot-excitation » et le sujet était invité à répondre aussi vite que possible à cette excitation par une « réaction » verbale quelconque. Allant plus loin, Bleuler et Jung obtinrent l'explication de cette réaction en demandant au sujet, quand il en était besoin, d'explicitier sa réaction par la formulation d'associations complémentaires. L'expérience démontrait que les réactions de réponse, liées à la représentation excitante ini-

tiale, étaient « sous la dépendance de certains intérêts et idées passionnels, dits *complexus* (ou *complexes*), dont l'intervention reste inconnue, c'est-à-dire inconsciente, au moment où elle se produit ». Bref, ses réponses, soi-disant « librement » pensées, s'avaient déterminées de la façon la plus personnelle.

Raisonnant par analogie, Freud transposa dans l'étude du rêve la technique même de l'école de Zurich. Il substitua, pour ce faire, à la représentation excitante fournie par l'expérimentateur, la représentation de rêve fournie par le rêveur lui-même et remonta ainsi, d'association en association, jusqu'aux complexes inconnus dont le rêve découle. La technique freudienne de l'interprétation du rêve était née et « la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique » ouverte.

Cette technique très simple consiste en un interrogatoire du rêveur par l'interpréteur. Celui-ci fractionnera le rêve en ses divers éléments qu'il proposera successivement à l'attention du rêveur. Il insistera auprès de ce dernier pour qu'il s'exprime aussi librement que possible sans se soucier de ses dires, sans les juger ou les critiquer. De son côté, l'interpréteur ne tiendra aucun compte du fait que le rêveur croit ou non savoir comment il a été amené à faire tel rêve. Il acceptera les dires de celui-ci, le pressera de parler, s'efforcera de surmonter la résistance variable et multiforme que le rêveur pourra lui opposer en le contredisant, en dépréciant ou en critiquant ce qu'il dit lui-même, voire en ne trouvant rien à dire. Il pourra ainsi acquérir vite et facilement la connaissance de détails biographiques fournis par le rêveur lui-même, de souvenirs et d'impressions récentes ou anciennes en rapport évident avec le rêve, bref un ensemble de données qui lui apporteront la conviction que le rêve est « une substitution déformée d'un événement inconscient ». (1)

Parfois l'interrogatoire, ou mieux l'analyse, ramènera rapidement « la substitution à son substrat inconscient ». Ainsi dans le bref rêve suivant :

« Une dame raconte qu'étant enfant elle a souvent rêvé que le bon Dieu avait sur sa tête un bonnet en papier pointu. Comment comprendre ce rêve sans l'aide de la rêveuse ? Ne paraît-il pas tout à fait absurde ? Mais il le devient moins, lorsque nous entendons la dame nous raconter que, lorsqu'elle était enfant, on la coiffait souvent d'un bonnet de ce genre parce qu'elle avait l'habitude, étant à table, de jeter des coups d'œil furtifs dans les assiettes de ses frères et sœurs, afin de s'assurer s'ils n'étaient pas mieux servis qu'elle. Le bonnet était donc destiné à lui servir, pour ainsi dire, d'ocillères. Voilà un renseignement purement historique, fourni sans aucune difficulté. L'interprétation de cet élément et, par conséquent, du rêve tout entier, réussit sans peine, grâce à une nouvelle trouvaille de la rêveuse : « Comme j'ai entendu dire que le bon Dieu sait tout et voit tout, mon rêve ne peut signifier qu'une chose, à savoir que, comme le bon Dieu, je sais et vois tout, alors même qu'on veut m'en empêcher. »

Mais le plus souvent, même pour des rêves apparemment simples, et cohérents, il n'en sera rien et l'énigme subsistera... tant que l'analyse et l'interprétation ne mettront pas en œuvre certaines notions et la terminologie qui leur est adéquate.

(1) L'éclaircissement des lapsus, des oublis (notamment l'oubli si courant des noms propres qu'on retrouve par la voie de l'association), des erreurs de lecture et d'écriture et en général de ce que Freud appelle les *actes manqués* de la vie quotidienne repose sur les mêmes bases : les associations et l'inconscient, l'exploration de l'inconscient par les associations. Freud s'y réfère longuement, à l'appui de sa théorie du rêve et de sa technique d'interprétation de ce dernier.

Avant d'en arriver là, il convient de retenir quelques notions et quelques termes fondamentaux éclairant le chemin parcouru et la route à suivre.

Nous appellerons avec Freud *inconscient* ce qui dans le rêve est inaccessible ou momentanément inaccessible à la conscience du rêveur et *conscient* ce qui est accessible, c'est-à-dire les éléments même du rêve et les représentations substitutives obtenues par l'analyse.

Nous appellerons *contenu manifeste du rêve*, ce que le rêve raconte, le texte même du rêve, et *idées latentes du rêve* ce qui est caché et que nous voulons rendre accessible par l'analyse. Le contenu manifeste est donc conscient et les idées latentes sont inconscientes.

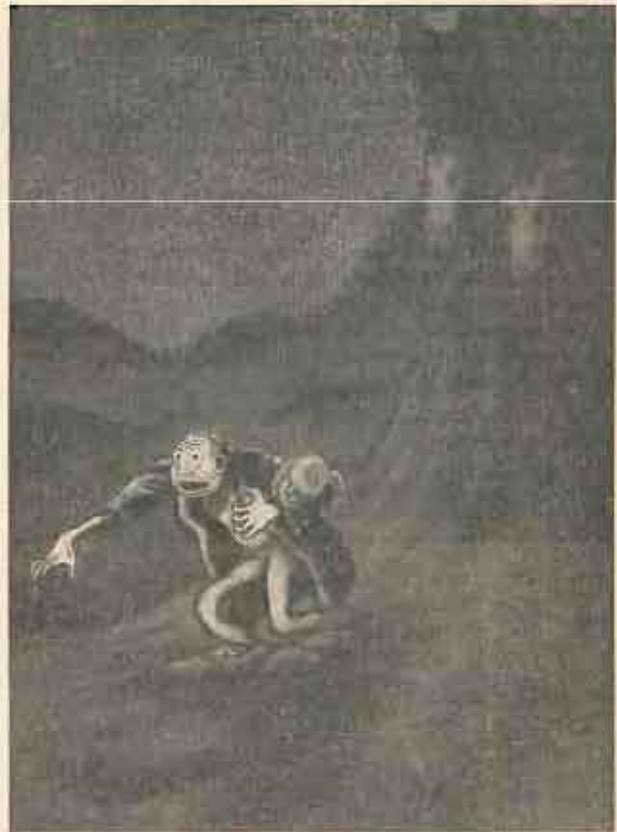
Les idées latentes du rêve débordent largement son contenu manifeste, de même que les associations fournies par l'analyse débordent les idées latentes du rêve, qu'elles enveloppent « comme une lessive-mère ».

Nous appellerons *analyse du rêve* le travail qui consiste à transformer le rêve manifeste en rêve latent et *élaboration du rêve*, le processus inverse.

L'analyse est d'ordre pratique, elle se plie à une technique particulière, elle fait partie de l'*interprétation* du rêve. L'*élaboration* est d'ordre théorique.

Les deux démarches essentielles de la théorie et de l'interprétation freudiennes du rêve vont du manifeste au latent et vice versa, ou — ce qui revient au même — du conscient à l'inconscient et vice versa. Elles procèdent de ces deux concepts, sans jamais les confondre, pour aboutir enfin à l'interprétation.

« Interpréter un rêve signifie indiquer son sens, le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actes psychiques, chaînon semblable à d'autres et d'égale importance. »



RÊVE DU MOUVEMENT EMPÊCHÉ
Dessin de Jean Bruller dans « Nouvelle Clé des Songes »,
Cruzevaut, éditeur, 1924.



RÊVE DE CONFUSION A CAUSE DE LA NUDITÉ
Dessin de Jean Bruller dans « Nouvelle Clé des Songes »
Crenzevauit, éditeur, 1924.

IV. — Les rêves enfantins.

POUR avancer dans la connaissance du rêve arrêtée par les difficultés provenant de la formation souvent absurde du contenu manifeste de ce dernier, Freud, procédant du simple au composé, examine les rêves où la déformation est réduite au minimum. Ce sont les rêves enfantins :

« Ma plus petite fille, raconte-t-elle, âgée à ce moment de 19 mois, avait eu un matin des vomissements et avait été mise à la diète pour toute la journée. Dans la nuit qui a suivi ce jour de jeûne on l'entendit crier, au milieu d'un sommeil agité : « Anna Freud, frites, grosses frites, flan, bouillie ! » Elle employait alors son nom pour exprimer la prise de possession. Son menu comprenait apparemment tout ce qui lui avait paru désirable. Le fait qu'elle y avait mis des frites sous deux formes était une manifestation contre la police sanitaire domestique ; elle avait remarqué, en effet, que la bonne avait mis son indisposition sur le compte d'une grande assiettée de frites ; elle prenait en rêve sa revanche de cette appréciation inopportune. »

Autre rêve :

« Ma petite fille, quand elle était âgée de 3 ans et 3 mois, a fait un rêve tout aussi clair. Il avait été inspiré par la beauté du paysage de l'Aussue. L'enfant avait, pour la première fois, fait un voyage sur le lac et le temps de la promenade lui avait paru très court. Elle ne voulait pas quitter le bateau à l'embarcadère et pleurait à chaudes larmes. Le lendemain matin elle raconta : « Cette nuit, j'ai fait une promenade sur le lac. »

Autre rêve encore :

« Mon fils aîné, alors âgé de huit ans, réalisait déjà en

rêve les rêveries de la veille. Il montait avec Achille dans un char. Diomède conduisait le char. Les jours précédents, comme de juste, il s'était passionné pour les légendes grecques que l'on avait données à lire à sa sœur aînée. »

L'analyse fort brève de ces rêves enfantins montre que :

1° Ces rêves se rapportent tous à un incident de la vie de l'enfant qui s'est produit la veille. Ces restes de la veille qu'on retrouvera sous des formes diverses à propos de tous les rêves, tantôt indifférents, simples prétextes, tantôt générateurs d'une excitation importante : Freud les appelle *restes diurnes*.

2° Les rêves ne sont pas dépourvus de sens. Ce sont des actes psychiques intelligibles, complets. La vieille comparaison du rêve avec les sons produits par une main effleurant les touches d'un clavier se trouve donc définitivement écartée.

3° La déformation du rêve ne lui est pas inhérente ou plutôt elle se réduit fonctionnellement à la transformation de la pensée en événement vécu (*actualisation hallucinatoire et dramatisation* du rêve).

4° Ces rêves sont des réactions à un événement de la journée qui laisse après lui un désir insatisfait. Ils apportent la réalisation directe, non voilée d'un désir : désir physique pour le premier, désir psychique pour les deux autres.

5° Ces rêves écartent l'excitation qui trouble le sommeil. Donc, loin d'être ainsi qu'on le lui reproche communément un trouble-sommeil, le rêve est un gardien du sommeil.

6° Ces rêves sont le produit d'un compromis entre deux tendances : une tendance perturbatrice (désir physique ou désir psychique) et une tendance troublée qui « ne peut être autre que la tendance à dormir ».

Les déductions que Freud tire de l'examen des rêves enfantins sont d'autant plus remarquables qu'il existe un nombre important de rêves d'adultes de type infantile. Ce sont ceux que provoquent les besoins organiques les plus impérieux : faim, soif, besoins sexuels, sans oublier le besoin de sommeil, évident dans ces sortes de rêves que Freud appelle « rêves de paresse », où le rêveur se voit en train d'accomplir les besognes qui l'attendent. Ce sont aussi des rêves, dits d'impatience, qui réalisent un événement désiré par le rêveur et dont l'excitation qui les provoque est alors — tout comme pour le rêve de promenade sur l'eau fait par la fillette de Freud — d'ordre psychique.

Mais, à l'encontre des rêves d'enfant, les rêves d'adultes de type infantile renferment, outre la satisfaction hallucinatoire des besoins ou des désirs qui les ont provoqués, « quelque chose de plus », des déformations supplémentaires, « quelque chose qui provient des sources d'excitation psychique » et qui doit, pour être compris, être plus ou moins difficilement interprété.

V. — La Censure.

D'où proviennent ces déformations ? Quels en sont l'origine, le dynamisme, l'action et le mode d'action ? Autant de questions auxquelles les rêves enfantins et les rêves d'adultes de type infantile ne permettent pas de répondre.

Or l'analyse nous a montré (après l'hypnose et la psychologie expérimentale) que le travail de l'analyste rencontrait chez le sujet une certaine *résistance*, tantôt forte et tantôt faible, qu'il devait surmonter pour arriver à ses fins. Cette résistance, remarquable à bien des égards, nous

allons la retrouver dans un rêve manifeste particulièrement significatif, comme si ce rêve se dédoublait et s'opposait à soi-même pour se contraindre à certains moments au silence.

En 1915, à Vienne, en pleine guerre, une dame âgée et distinguée fait le rêve suivant, sur lequel elle porte ce jugement : « Et c'est une femme de 50 ans qui fait un rêve aussi horrible et stupide, une femme qui, nuit et jour, n'a pas d'autre souci que celui de son enfant ! »

« Elle se rend à l'hôpital militaire N° et dit au planton qu'elle a à parler au médecin-chef (elle donne un nom qui lui est inconnu) auquel elle veut offrir ses services à l'hôpital. Ce disant, elle accentue le mot *services* de telle sorte que le sous-officier s'aperçoit aussitôt qu'il s'agit de *services d'amour*. Voyant qu'il a affaire à une dame âgée, il la laisse passer après quelque hésitation. Mais, au lieu de parvenir jusqu'au médecin-chef, elle échoue dans une grande et sombre pièce où de nombreux officiers et médecins militaires se tiennent assis ou debout autour d'une longue table. Elle s'adresse avec son offre à un médecin-major qui la comprend dès les premiers mots. Voici le texte de son discours tel qu'elle l'a prononcé dans son rêve. « Moi et beaucoup d'autres femmes et jeunes filles de Vienne, nous sommes prêtes, aux soldats, hommes et officiers sans distinction... » A ces mots elle entend (toujours en rêve) un murmure.

Mais l'expression tantôt gênée, tantôt malicieuse, qui se peint sur les visages des officiers, lui prouve que tous les assistants comprennent bien ce qu'elle veut dire. La dame continue : « Je sais que notre décision peut paraître bizarre, mais nous la prenons on ne peut plus au sérieux. On ne demande pas au soldat en campagne s'il veut mourir ou non. » Ici une minute de silence pénible. Le médecin-major la prend par la taille et lui dit : « Chère Madame, supposez que nous en venions réellement là... » (Murmures). Elle se dégage de son bras, tout en pensant que celui-ci en vaut bien un autre et répond : « Mon Dieu, je suis une vieille femme et il se peut que je ne me trouve jamais dans ce cas. Une condition doit toutefois être remplie : il faudra tenir compte de l'âge, il ne faudra pas qu'une femme âgée... à un jeune garçon... (murmures) ; ce serait horrible. » — Le médecin-major : « Je vous comprends parfaitement ». Quelques officiers, parmi lesquels s'en trouve un qui lui avait fait la cour dans sa jeunesse, éclatent de rire, et la dame désire être conduite auprès du médecin chef qu'elle connaît, afin de mettre les choses au clair. Mais elle constate à son grand étonnement qu'elle ignore le nom de ce médecin. Néanmoins le médecin-major lui indique poliment et respectueusement un escalier en fer, étroit et en spirale, qui conduit aux étages supérieurs et lui recommande de monter jusqu'au second. En montant, on entend un officier dire : « C'est une décision colossale, que la femme soit jeune ou vieille. Tous mes respects ! » Avec la conscience d'accomplir son devoir, elle monte un escalier interminable. »

Recueilli par la doctoresse Hug-Hellmuth et communiqué à Freud, le rêve en question n'a fait l'objet d'aucune analyse. Mais les mots « services d'amour », la scène avec le major, la rencontre avec l'officier autrefois amoureux de la dame, la nature des fragments de discours qui précèdent les murmures ne laissent aucun doute sur son caractère érotique. Bonne patriote, la respectable rêveuse s'offre comme volontaire pour soulager sexuellement les officiers et les soldats.

Mais, si piquante que soit cette révélation, elle n'est pas ce que le rêve nous apporte de plus remarquable, du moins pour ce qui nous occupe actuellement. Ce qu'il importe de souligner en lui, ce sont les lacunes de son contenu. A trois reprises et chaque fois à un moment particulièrement scabreux, le contenu du rêve se trouve comme épuisé et le discours de la dame interrompu par un murmure, comme si une résistance à ce qu'elle va exprimer se faisait jour et couvrait sa voix.

Cette force, cette résistance variable mais toujours présente dans la personne éveillée ou endormie, Freud la nomme *censure* par analogie avec la censure politique. Comme celle-ci fait des journaux, la censure blanchit ou caviarde le contenu du rêve. Tantôt brutalement et naïvement, comme dans le rêve des « services d'amour ». Tantôt indirectement, en affaiblissant certains éléments du rêve, en les rendant particulièrement indistincts, indéterminés, équivoques. D'autres fois (très souvent) elle « chamboule » le contenu latent en regroupant ses matériaux, en déplaçant leur centre de gravité émotif, en inversant leurs rapports, etc... Ainsi dans ce rêve :

« Une dame encore jeune, mariée depuis plusieurs années, fait le rêve suivant : elle se trouve avec son mari au théâtre, une partie du parterre est complètement vide. Son mari lui raconte qu'Elise L... et son fiancé auraient également voulu venir au théâtre, mais ils n'ont plus trouvé que de mauvaises places (3 places pour 1 couronne 50 kreuzer) qu'ils ne pouvaient accepter. Elle pense d'ailleurs que ce ne fut pas un grand malheur. »

La clef du sens de ce rêve se trouve, selon Freud, dans deux détails explicités par l'analyse. L'un apparemment indifférent : le vide partiel du parterre ; l'autre absurde : 3 mauvaises places à 1 couronne 50 kreuzer pour 2 personnes.

Le premier est une allusion à un événement récent. Une semaine auparavant, la rêveuse avait loué à l'avance des places de théâtre en acquittant le prix supplémentaire de la location. En arrivant au théâtre, le parterre était à moitié vide. Elle s'était donc trop hâtée de louer. Le second provient d'un ensemble de faits tout différents qui se sont passés la veille. Sa belle-sœur ayant reçu 150 couronnes de son mari s'est hâtée stupidement d'acheter un bijou.



RÊVE DE DÉSAGRÈMENT A PROPOS DE FONCTIONS NATURELLES

Dessin de Jean Bruller dans « Nouvelle Clé des Songes »
Crestovault, éditeur 1924.

Son amie Elise, moins âgée qu'elle de 3 mois, vient, lui a dit la veille son mari (restes diurnes), de se lancer à un homme sympathique. Le sens du rêve est : ce fut absurde de ma part de m'être hâtée de me marier (elle l'est depuis dix ans). Je vois par l'exemple d'Elise que je n'aurais rien perdu à attendre. Ce fut absurde (comme les 3 places pour 2 personnes) de le faire et, pour le même argent (la même dot), j'aurais pu avoir un mari cent fois meilleur (1 couronne 50 kreuzer est le centième de 150 couronnes).

Dans les idées latentes de ce rêve l'élément *trop de hâte* occupait le premier plan. Mais la censure était passée par là et, de l'élément *trop de hâte* qui conduisait à la condamnation du mariage absurde de la rêveuse, donc de son mari, n'étaient passées dans le rêve manifeste que des allusions indifférentes ou obscures. La morale était sauve et... le sommeil de la vertueuse rêveuse aussi, d'autant plus que le rêve, l'emmenant au théâtre, réalisait un de ses vieux désirs : être mariée pour pouvoir y aller librement.

Bref, affirme Freud, la censure même est la principale cause ou une des principales causes de la déformation des rêves et de leur caractère fantastique.

Par quelles tendances et contre quelles tendances s'exerce-t-elle ?

« Les tendances exerçant la censure, dit Freud, sont celles que le rêveur, dans son jugement de l'état de veille, reconnaît comme siennes, avec lesquelles il se sent d'accord. »

Les tendances contre lesquelles elle sévit en les refoulant dans l'inconscient sont, du point de vue conscient du rêveur, « toutes les tendances répréhensibles et indécentes (éthiquement, esthétiquement et socialement) émanant de l'égoïsme forcené, du *moi* du rêveur ». En tout premier lieu les tendances sexuelles et leur recherche directe ou indirecte du plaisir (ainsi que Freud définit la *libido*). Puis la haine, les désirs de vengeance, les souhaits de mort, même à l'égard des proches parents et des personnes chères. Bref, les tendances et les désirs les plus durement réprimés par la morale, les plus rudement frappés d'interdictions et de tabous, « un véritable enfer » en lutte avec la censure.

C'est en partant de cette conception que Freud fait sien le mot cynique et consolant de Platon : « Les bons se contentent de rêver ce que les méchants font réellement. »

Le *moi* inconscient est amoral. La censure qui émane du *surmoi* est morale. Affaiblie par le sommeil qui pare aux dangers de réalisation des tendances inconscientes du *moi* en leur fermant l'accès cérébral à la motilité coordonnée et volontaire, elle ne cède jamais complètement aux dites tendances.

Servant le désir de sommeil (en même temps que s'en servant) la censure passe avec elles le compromis du rêve. Avec le retour à la vie de veille et à la primauté du conscient, elle reprend toute sa force et rétablit plus ou moins vite, par l'oubli du rêve ou sa dévalorisation, l'intégrité du *refoulement*. La notion de censure et celle de refoulement amènent Freud à dédoubler sa conception de l'inconscient. De l'inconscient « momentanément inconscient » révélé par l'hypnose, la psychologie expérimentale et les actes manqués il distingue un inconscient plus profond et plus stable, voire indestructible, « des processus des tendances, dont on ne sait généralement rien, dont on ne sait rien depuis longtemps, dont on n'a peut-être jamais rien su ». C'est à cet inconscient-ci qu'il réserve désormais le nom même d'inconscient. L'autre portera le nom de *préconscient* et s'avère être le domaine d'élection de la censure.

La censure et l'inconscient (avec ses désirs) sont donc les piliers de la théorie freudienne du psychisme du rêve. La censure plane sur le rêve et, qu'elle les provoque ou qu'elle les utilise à ses fins, aucun des procédés d'élaboration du rêve manifeste ne lui échappe.



RÊVE DE VERTIGE

Dessin de Jean Bruller dans « Nouvelle Clé des Songes »,
Crazevanti, éditeur, 1924.

VI. — Le Symbolisme dans le rêve.

Si important que soit son rôle dans la déformation du rêve, la censure n'en est pas, tant s'en fait, le seul facteur. Le symbolisme, dont Freud écrit qu'il « constitue peut-être le chapitre le plus remarquable de la théorie des rêves », introduit dans la déformation du rêve un facteur spécifique, indépendant de la censure, bien que concourant aux mêmes fins de travestissement que celle-ci.

L'expérience montre que certains éléments du rêve manifeste, soumis à l'analyse, fournissent peu ou même ne fournissent pas d'associations. Ils sont interprétables par l'analyste lui-même en fonction de ses propres connaissances et leur interprétation donne des résultats constants, abstraction faite de la personne du rêveur et de la diversité des rêves. Ce sont les « symboles de la pensée inconsciente du rêve ».

L'essence du rapport symbolique, selon Freud, consiste dans une comparaison (nous ajouterons : une comparaison d'ordre sensoriel, une image suggestive choisie pour sa ressemblance avec l'objet ou l'acte symbolisé) dont le sens échappe le plus souvent au rêveur.

Si le chapitre du symbolisme est peut-être le plus remarquable de la théorie freudienne du rêve, c'est pour des raisons très diverses.

La première, d'ordre général, dépasse le problème du rêve. Le symbolisme représente, en effet, dans le rêve l'apport d'un mode d'expression de la pensée qui remonte aux âges les plus reculés. Ce langage archaïque, longtemps unique, a cédé de plus en plus au langage abstrait, mais il

subsiste encore — évoluant même — de façon dérobée chez tout le monde. Dans le rêve plus qu'ailleurs, puisque le rêve est une pensée vécue, concrète, il se prête merveilleusement à l'expression ainsi que — par son caractère hermétique — aux exigences de la censure. Par sa nature même, il éveille en l'homme les résonances les plus profondes.

L'interprétation antique et populaire des songes est basée sur la signification symbolique du rêve et une longue tradition a habitué les hommes à les considérer sous cet angle. Freud rénovant cette tradition et insistant sur l'importance du symbolisme dans la signification du rêve, il était naturel que le néo-symbolisme freudien apparût à son théoricien (l'inventeur en est, selon Freud, Scherner qui vivait au milieu du XIX^e siècle) et plus encore au public, comme étant peut-être le chapitre le plus remarquable de sa théorie du rêve.

En fait, selon Freud, le symbolisme ou plutôt sa juste compréhension facilite énormément l'interprétation du rêve. Certes, elle ne remplace pas, comme on a souvent trop tendance à le croire, la technique associationniste de l'analyse. Mais elle la complète en lui apportant des données et des repères lumineux.

Dernière raison — mais non la moindre — la primauté donnée par Freud, dans sa nouvelle symbolique du rêve, au sexe et à la vie sexuelle.

Pour Freud, en effet, le symbolisme non sexuel est fort restreint tandis que le symbolisme sexuel est d'une richesse prodigieuse. Peut-on s'étonner, dès lors, que l'intérêt puissant (et constamment réprimé) de l'homme pour sa vie sexuelle aussi bien que le scandale — soulevé en l'espèce par Freud — aient attiré tous les regards (sans en exclure le sien) sur ce fameux chapitre de sa théorie du rêve ?

Mais il est temps d'illustrer ces considérations.

Les objets qui trouvent dans le rêve une représentation symbolique sont peu nombreux, selon Freud. Ce sont le corps humain dans son ensemble, les parents, enfants, frères, sœurs, la naissance, la mort, la nudité, le sexe, les seins, le coït.

C'est la maison qui constitue la seule représentation typique de la personne humaine. Les maisons aux murs lisses sont des hommes ; les maisons qui présentent des saillies et des balcons auxquels on peut s'accrocher sont des femmes. Les parents ont pour symboles : l'empereur et l'impératrice, le roi et la reine, des personnages éminents. Les enfants ont pour symboles de petits animaux, de petits vers, la vermine. La naissance est presque toujours représentée par une action dont l'eau est le principal facteur : on rêve qu'on se jette à l'eau ou qu'on en sort, qu'on en retire quelqu'un ou qu'on est retiré par quelqu'un (relation maternelle). La mort imminente est symbolisée par un départ, par un voyage en chemin de fer ; la mort réalisée par certains présages ou certains personnages sinistres, un pont, parfois un pont coupé. La nudité par des habits et des uniformes.

Citons à l'appui de cette énumération avec leur interprétation deux rêves recueillis par Freud.

Un rêve de naissance fait par une de ses malades :

« Pendant son séjour d'été au lac de...

elle se précipite dans l'eau sombre, là où une pâle lune se reflète dans l'eau.

Des rêves de cette espèce sont des rêves de naissance. Pour les interpréter, il faut renverser le fait qui forme le contenu manifeste du rêve ; ainsi, au lieu de se précipiter dans l'eau, on dira : sortir de l'eau, c'est-à-dire naître. On reconnaîtra le lieu d'où nous naissons en pensant au français : « la lune ». La lune pâle est le « popo » blanc d'où l'enfant devine bientôt qu'il est issu. Pourquoi la malade aurait-elle voulu naître dans son séjour d'été ? Je le lui demande et elle répond sans hésitation : « La cure n'est-elle pas pour moi une seconde naissance ? » Ainsi ce rêve invite à continuer le traitement dans cette villégiature, c'est-à-dire à l'y aller voir : il contient peut-être aussi une indication très timide du désir d'être mère elle-même. »

Et un rêve de mort :

« Il marche sur un pont de fer élevé et raide avec deux personnes qu'il connaît, mais dont il a oublié les noms au réveil. Tout d'un coup ces deux personnes disparaissent et il voit comme un homme spectral portant un bonnet et un costume de toile. Il lui demande s'il est télégraphiste... Non. S'il est le voiturier. Non. Il continue son chemin, éprouve encore pendant le rêve une grande angoisse et même une fois réveillé, il prolonge son rêve en imaginant que le pont de fer s'écroule et qu'il est précipité dans l'abîme.

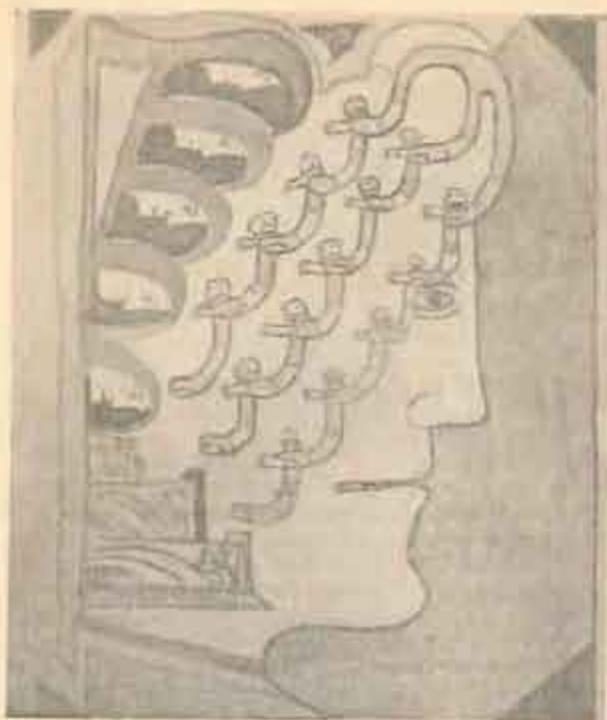
Les personnes dont on dit qu'on ne les connaît pas ou qu'on a oublié leurs noms sont le plus souvent des personnes très proches. Le rêveur a un frère et une sœur ; s'il avait souhaité leur mort il n'eût été que juste qu'il en éprouvât lui-même une angoisse mortelle. Au sujet du télégraphiste, il fait observer que ce sont toujours des porteurs de mauvaises nouvelles. D'après l'uniforme, ce pouvait être aussi bien un allumeur de réverbères, mais les allumeurs de réverbères sont aussi chargés de les éteindre comme le génie de la mort éteint le flambeau de la vie. A l'idée du voiturier il associe le poème d'Uhland sur le voyage en mer du roi Charles et se souvient à ce propos d'un dangereux voyage en mer avec deux camarades, voyage au cours duquel il avait joué le rôle du roi dans le poème. A propos du pont de fer, il se rappelle un grave accident survenu dernièrement et l'absurde aphorisme : la vie est un pont suspendu. »

Contrairement aux symboliques précédentes, la symbolique sexuelle foisonne de représentations empruntées à tous les genres possibles d'objets et d'activités. « Alors que les contenus des symboles sont peu nombreux, les symboles qui les désignent le sont extraordinairement de sorte que chaque objet peut être exprimé par des symboles nombreux ayant tous à peu près la même valeur. » Mais laissons parler Freud :

« Pour l'appareil génital de l'homme, dans son ensemble, c'est surtout le nombre sacré 3 qui présente une importance symbolique. La partie principale et, pour les deux sexes, la plus intéressante de l'appareil génital de l'homme, la verge, trouve d'abord ses substitutions symboliques, dans des objets qui lui ressemblent par la forme, à savoir : cannes, parapluies, liges, arbres, etc... ; ensuite dans des objets qui ont en commun avec la verge de pouvoir pénétrer à l'intérieur du corps et de causer des blessures : armes pointues de toutes sortes, telles que couteaux, poignards, lames, sabres ou encore armes à feu, telles que fusils, pistolets et plus particulièrement l'arme, qui par sa forme se prête tout spécialement à cette comparaison, c'est-à-dire le revolver.



FREUD



DESSIN D'ALIÉNÉ

Dans les cauchemars des jeunes filles la poursuite par un homme armé d'un couteau ou d'une arme à feu joue un grand rôle. C'est là, peut-être, le cas le plus fréquent du symbolisme des rêves et son interprétation ne présente aucune difficulté. Non moins compréhensible est la représentation du membre masculin par des objets d'où s'échappe un liquide : robinets à eau, aiguilles, sources jaillissantes, et par d'autres qui sont susceptibles de s'allonger tels que lampes à suspension, crayons à coulisse, etc. Le fait que les crayons, les porte-plume, les limes à ongles, les marteaux et autres instruments sont incontestablement des représentations symboliques de l'organe sexuel masculin tient à son tour à une conception facilement compréhensible de cet organe.

La remarquable propriété que possède celui-ci de pouvoir se redresser contre la pesanteur, propriété qui forme une partie du phénomène de l'érection, a créé la représentation symbolique à l'aide de ballons, d'avions, et tout récemment, de dirigeables Zeppelin. Mais le rêve connaît encore un autre moyen, beaucoup plus expressif de symboliser l'érection. Il fait de l'organe sexuel l'essence même de la personne et fait voler celle-ci tout entière. »

De même :

« L'appareil génital de la femme est représenté symboliquement par tous les objets dont la caractéristique consiste en ce qu'ils circonscrivent une cavité dans laquelle quelque chose peut être logé : mines, fosses, cavernes, vases et bouteilles, boîtes de toutes formes, coffres, caisses, poches, etc... Le bateau fait également partie de cette série. Certains symboles tels qu'armoires, fours et surtout chambres se rapportent à l'utérus plutôt qu'à l'appareil sexuel proprement dit. Le symbole chambre touche ici à celui de la maison, porte et portail devenant à leur tour des symboles désignant l'accès de l'orifice sexuel. Ont encore une signification symbolique certains matériaux, tels que le bois et le papier ainsi que les objets faits avec ces matériaux, tels que table et livre (1). Parmi les animaux, les escargots et les coquillages sont incontestablement des symboles féminins. Citons encore, parmi les organes du corps, la bouche comme symbole de

(1) La structure du livre, les particularités de son maniement comptent pour beaucoup dans l'érection de ce symbole. Ouvrir et fermer un livre, le feuilletter, autant d'actes, à notre avis, flament avocats. J. B.

l'orifice génital et parmi les édifices, l'église et la chapelle (1). Ainsi que vous le voyez, tous ces symboles ne sont pas également intelligibles.

On doit considérer comme faisant partie de l'appareil génital les seins, qui de même que les autres hémisphères du corps féminin trouvent leur représentation symbolique dans les pommes, les pêches, les fruits en général. Les poils qui garnissent l'appareil génital chez les deux sexes sont décrits par le rêve sous l'aspect d'une forêt, d'un bosquet. La topographie compliquée de l'appareil génital de la femme fait qu'on se le représente souvent comme un paysage avec un rocher, forêt et eau, alors que l'imposant mécanisme de l'appareil génital de l'homme est symbolisé sous la forme de toutes sortes de machines compliquées, difficiles à décrire.

Un autre intéressant symbole de l'appareil génital de la femme est représenté par le coffret à bijoux : bijou et trésor sont les caresses qu'on adresse, même dans le rêve, à la personne aimée : les sucreries servent souvent à symboliser la jouissance sexuelle. La satisfaction sexuelle obtenue sans le concours d'une personne du sexe opposé est symbolisée par toutes sortes de jeux, entre autres par le jeu du piano. Le glissement, la descente brusque, l'arrachage d'une branche sont des représentations finement symboliques de l'onanisme. Nous avons encore une représentation particulièrement remarquable dans la chute d'une dent, dans l'extraction d'une dent : ce symbole signifie sûrement la castration, envisagée comme une punition pour les pratiques contre nature. Les symboles destinés à représenter plus particulièrement les rapports sexuels sont moins nombreux dans les rêves qu'on ne l'aurait cru d'après les communications que nous possédons. On peut citer, comme se rapportant à cette catégorie, des activités rythmiques telles que la danse, l'équitation, l'ascension ainsi que des accidents violents, comme par exemple le fait d'être écrasé par une voiture. Ajoutons encore certaines activités manuelles et naturellement, la menace avec une arme.

L'application et la traduction de ces symboles sont moins simples que vous ne le croyez peut-être. L'une et l'autre comportent nombre de détails inattendus. C'est ainsi que nous constatons ce fait incroyable que les différences sexuelles sont souvent à peine marquées dans ces représentations symboliques. Nombre de symboles désignent un organe génital en général — masculin ou féminin, peu importe : tel est le cas des symboles où figurent un petit enfant, une petite fille, un petit fils. D'autres fois, un symbole masculin sert à désigner une partie de l'appareil génital féminin, et inversement...

Dans certains cas cette ambiguïté des symboles peut n'être qu'apparente : et les symboles les plus frappants tels que poche, arme, boîte n'ont pas cette application bisexuelle. »

Non seulement, il y a, selon Freud, des symboles sexuels ambigus, mais il en est aussi d'obscurs quoique assurément sexuels :

« ...Nous avons un symbole obscur de ce genre dans le chapeau, peut-être dans tout couvre-chef en général, à signification généralement masculine, mais parfois aussi féminine. De même manteau sert à désigner un homme, quoique souvent à un point de vue autre que le point de vue sexuel. Vous êtes libre d'en demander la raison. La cravate qui descend sur la poitrine et qui n'est pas portée par la femme est manifestement un symbole masculin. Linge blanc, toile sont en général des symboles féminins ; habits, uniformes sont, nous le savons déjà, des symboles destinés à exprimer la nudité, les formes du corps ; souler, pantoufle désignent symboliquement les organes génitaux de la femme. Nous avons déjà parlé de ces symboles énigmatiques, mais sûrement féminins que sont la table, le bois, échelle, escaller, rampe ainsi que l'acte de monter sur une échelle, etc... sont certainement des symboles exprimant les rapports sexuels. En y réfléchissant de près, nous trouvons comme facteur commun la rythmique de l'ascension, peut-

(1) Ces maisons symbolisent, comme toute maison, le corps humain dans son ensemble. La liaison érotique se fait en ce cas par l'idée du « sacré » et du « défendu » (tabou). J. B.

être aussi le *crescendo* de l'excitation : oppression à mesure qu'on monte.

Nous avons déjà mentionné le *paysage*, en tant que représentation de l'appareil génital de la femme. *Montagne* et *rocher* sont des symboles du membre masculin, *jardin* est un symbole fréquent des organes génitaux de la femme. Le *fruit* désigne, non l'enfant, mais le sein. *Les animaux sauvages* servent à représenter d'abord les hommes passionnés ensuite les mauvais instincts, les passions. *Boutons* et *fleurs* désignent les organes génitaux de la femme et plus spécialement la virginité. Rappelez-vous à ce propos que les boutons sont effectivement les organes génitaux des plantes. Nous connaissons déjà le symbole *chambre*. La représentation se développant, les fenêtres, les entrées et sorties de la chambre acquièrent la signification d'ouvertures, d'orifices du corps. *Chambre ouverte*, *Chambre close* font partie du même symbolisme et la *clef* qui ouvre est incontestablement un symbole masculin.

Tels sont les matériaux qui entrent dans la composition du symbolisme dans les rêves. Ils sont d'ailleurs loin d'être complets et notre exposé pourrait être étendu aussi bien en largeur qu'en profondeur. Mais je pense que mon énumération vous paraîtra plus que suffisante.

Aux protestations scandalisées de ses contradicteurs Freud oppose les contes et les mythes, les farces et les facéties, le folk-lore, c'est-à-dire l'étude des mœurs, usages, proverbes et chants populaires, la mythologie, l'étude du langage poétique et du langage commun qui confirment le bien-fondé de sa symbolique.

« Le roi, dit-il, se fait appeler le père du pays. (Et Staline le père des peuples.) Madeira signifie, en portugais, matière (du latin *matéria*, dérivé lui-même de *mater* : mère). C'est le nom donné par les Portugais à l'île de Madère parce qu'elle était couverte de forêts. *Bois* = donc femme ou mère. Moïse, à sa naissance, a été sauvé des eaux. Il est dit dans le Nouveau Testament : la femme est un *vase* faible. D'une femme à la gorge avantageuse, on dira à Vienne : « Elle a beaucoup de bois devant sa maison ». (Et à Paris : « Il y a du monde au balcon ».) Toutes les représentations symboliques freudiennes du sexe de l'homme figurent dans le langage courant sous une forme comique, vulgaire ou comme parfois chez les poètes de l'antiquité, sous une forme poétique (phallus allé des Romains, « Oiseau »-oiseau — dans le patois lillois). Quel soldat français n'a pas entendu le fatidique : « Tourne... toi que je t'arrache une dent ». Beaucoup d'amulettes porte-bonheur sont des symboles sexuels : le trèfle à quatre feuilles, substitut du trèfle à trois feuilles, cochon, symbole de la fécondité, champignon, symbole phallique (cf. : *Phallus impudicus* des mycologues), fer à cheval, symbole de l'orifice génital de la femme, etc...

Freud ne se contente d'ailleurs pas, à l'appui de ses dires, de ces démonstrations extérieures au rêve (1). Citons parmi les nombreux rêves qu'il a recueillis à ce sujet quelques-uns des plus révélateurs. Certains sont en même temps des modèles d'interprétation :

Symbolique du chapeau :

(Fragment du rêve d'une jeune femme atteinte d'agoraphobie à la suite d'une peur de tentation.)

« Je vais me promener dans la rue en été, je porte un chapeau de paille de forme particulière, dont le milieu est relevé en l'air et dont les côtés retombent (ici la description hésite) de telle sorte que l'un tombe plus bas que l'autre. Je suis gaie et me sens en sécurité et, en passant devant un groupe de jeunes officiers, je pense : vous ne pouvez rien me faire. »

Comme elle ne peut rien me dire du chapeau de son rêve, je lui dis : « Le chapeau doit être un organe génital mâle, avec son centre dressé et ses côtés qui pendent. Il peut paraître bizarre que le chapeau représente l'homme, mais on dit bien : *Unter die Haube kommen* (= trouver à se marier ; lit. : venir sous le bonnet, porter la coiffe). » Je fais exprès de m'abstenir de toute interprétation au sujet des côtés qui pendent de manière inégale, bien que ce soient ces sortes de particularités qui guident le mieux une interprétation. J'ajoute : « Quand on a un mari aussi bien doué, on n'a rien à craindre de la part des officiers, c'est-à-dire rien à souhaiter. » Cela parce que ses imaginations de tentation l'empêchent de sortir sans être protégée et accompagnée. J'avais déjà pu, à diverses reprises, en m'appuyant sur d'autres faits, lui expliquer ainsi son angoisse.

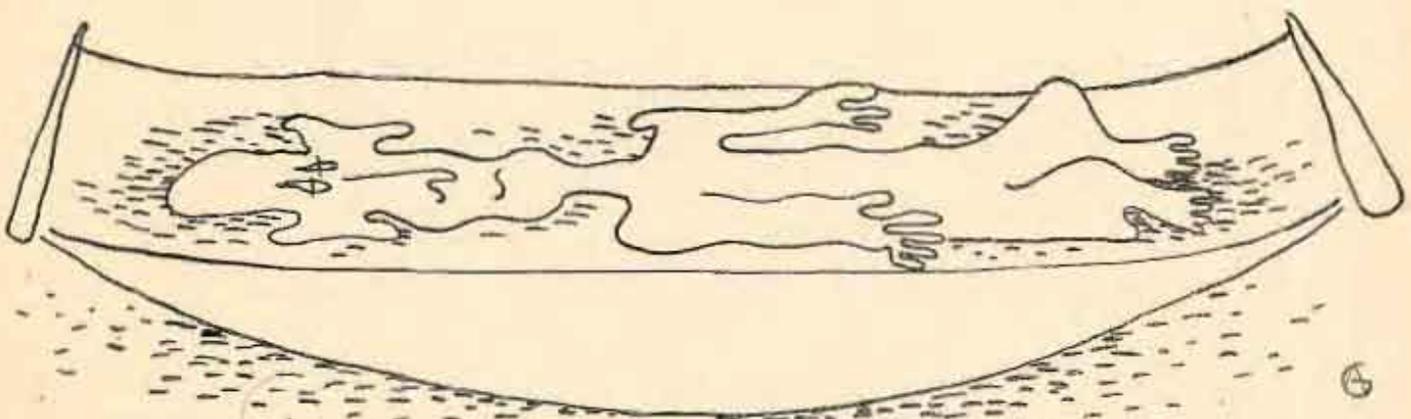
La manière dont la rêveuse s'est conduite après cette interprétation est bien curieuse. Elle a d'abord retiré la description du chapeau et prétendu qu'elle n'avait pas dit que les côtés pendaient. J'étais trop sûr de ce que j'avais entendu pour me laisser convaincre. Elle s'est tue un moment puis a trouvé le courage de demander d'où venait que son mari eût un testicule placé plus bas que l'autre et si tous les hommes étaient comme cela. Ainsi s'expliquait ce détail du chapeau : l'interprétation était acceptée.

Symbolique du paysage et de l'église :

(Rêve d'une femme du peuple dont le mari est veilleur, communiqué par B. Dattner.)

« ... Ensuite quelqu'un est entré dans la maison par effraction, et elle a appelé un veilleur, avec beaucoup d'angoisse.

(1) Freud fait état notamment des expériences du docteur Schrötter et des docteurs Dellheim et Hartmann sur le symbolisme sexuel. Schrötter provoquait par l'hypnotisme des rêves sexuels de contenu donné où le sujet hypnotisé usait de symboles freudiens inconnus de lui. Il suggéra par exemple à une femme de rêver de rapports sexuels avec une de ses amies. La femme fit un rêve où son amie tenait à la main un sac de voyage sur l'étiquette duquel était gravé « Pour dames-seules. »



LE SOMMEIL, par Georges ALLARY

Mais, celui-ci, d'accord avec deux pèlerins, est allé dans une église (1) à laquelle on parvenait en montant plusieurs marches (2) ; derrière l'église, il y avait une montagne (3) et tout en haut une épaisse forêt (4) ; le veilleur avait un casque, un hausse-col et un manteau (5). Il avait une grande barbe brune. Les deux errants, qui étaient allés paisiblement avec le veilleur, avaient des tabliers faits comme des sacs noués autour des reins. (6) Il y avait un chemin qui conduisait de l'église à la montagne. Il était couvert des deux côtés d'herbes et de fourrés qui étaient toujours plus épais et devenaient sur la hauteur une forêt véritable. »



Dessin de Georges ALLARY

Symbolique des maisons :

« Il y a, entre deux palais imposants, une petite maison un peu en retrait ; la porte est fermée. Ma femme m'accompagne jusqu'à la petite maison, pousse la porte et je me glisse, rapide et léger, dans une petite cour qui monte brusquement.

Tous ceux qui ont l'habitude de l'interprétation reconnaîtront aussitôt des symboles sexuels courants dans l'entrée dans un espace étroit, l'ouverture d'une porte fermée, et ils interpréteront ce rêve comme la représentation d'un coït par derrière (entre les appâts imposants du corps de la femme) ; l'allée étroite qui monte brusquement est naturellement le vagin ; le secours apporté par la femme du rêveur oblige l'interpréteur à supposer que seul le respect dû à l'épouse a empêché ce genre de rapprochement. Nous apprenons que, la veille du rêve, une jeune domestique était entrée en service dans la maison du rêveur. Elle lui avait plu beaucoup et lui avait donné l'impression qu'elle ne serait pas très farouche. La petite maison, entre les deux palais, est une reminiscence du Hradschin de Prague ; c'est de cette ville que venait la jeune bonne. »

Symbolique des bâtiments, du ballon, des sentiers, des fosses, de l'onanisme (7) :

(Rêve d'un jeune homme inhibé par le complexe paternel.)

« Il va se promener avec son père dans un endroit qui est certainement le Prater, car on voit la rotonde ; devant celle-ci, un petit bâtiment auquel on a amarré un ballon captif, mais

(1) ou chapelle : vagin.

(2) Symbole du coït.

(3) *Mons veneris*.

(4) *Crines pubis*.

(5) Des démons avec manteaux et capuchons, sont, à ce qu'explique un spécialiste, d'espèce phallique.

(6) Les bourses.

(7) Ce rêve, remarque Freud, est exceptionnellement remarquable et probant par le fait que c'est le rêveur lui-même qui a traduit tous les symboles, sans posséder la moindre connaissance théorique relative à l'interprétation des rêves.

qui paraît un peu mou. Son père lui demande à quoi sert tout cela ; il s'en étonne, mais le lui explique. Ils arrivent ensuite dans une cour où est étendue une grande plaque de tôle. Son père voudrait en arracher un morceau, mais il regarde d'abord autour de lui si personne ne peut le voir. Il lui dit qu'il n'a qu'à prévenir d'abord le gardien et qu'il pourra ensuite prendre ce qu'il voudra. Un escalier conduit de cette cour dans une fosse dont les murs sont rembourrés, un peu comme un fauteuil de cuir. A la fin de cette fosse il y a une assez longue plateforme, puis une nouvelle fosse. »

Analyse : Ce rêveur appartenait à une espèce de malades difficiles à traiter, qui ne font aucune résistance à l'analyse jusqu'à un certain point, puis, à partir de là, sont insaisissables. Il interpréta ce rêve presque sans que j'intervienne. « La rotonde, dit-il, représente mes organes génitaux, le ballon captif mon pénis, en effet trop mou. » On doit traduire, d'une manière plus exacte, que la rotonde est le siège — que l'enfant prend pour une partie des organes génitaux — et le petit bâtiment les bourses. Dans son rêve, le père demande ce que c'est, c'est-à-dire qu'il demande à quoi servent, ce que font les organes génitaux ; on peut retourner cela et dire que c'est le jeune homme qui pose la question. Comme il ne l'a jamais fait, en réalité, la pensée du rêve doit être comprise comme un vœu ou d'une manière conditionnelle : « Si j'avais demandé à mon père des explications de cet ordre ». Nous trouverons bientôt la suite de cette pensée.

La cour où la tôle est étendue ne doit pas être d'abord considérée comme un symbole : elle vient de la maison de commerce de son père. Pour des motifs de discrétion, j'ai substitué la tôle à l'objet véritable de ce commerce. Je n'ai pas changé autre chose dans ce rêve. Le rêveur est entré dans les affaires de son père et a été fortement choqué des pratiques fâcheuses sur lesquelles repose une bonne partie du gain. C'est pourquoi, si l'on continuait la pensée indiquée plus haut, on obtiendrait : « Si j'avais demandé à mon père des explications, il m'aurait trompé comme il trompe ses clients. » Pour le morceau de tôle que son père voudrait arracher (abreissen), et qui représente la malhonnêteté commerciale, le rêveur lui-même donne une seconde explication : cela signifie l'onanisme. Nous connaissons cela depuis longtemps et nous voyons aussi que le secret de l'onanisme est exprimé par l'inverse : on peut le faire ouvertement. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'onanisme est attribué au père, comme la conduite de la première scène du rêve. Le rêveur interprète la fosse, à cause des murs rembourrés, comme représentant le vagin. Nous savons d'autre part que la descente, de même que la montée, représente le coït.

Le malade explique de lui-même pourquoi la première fosse est suivie d'une longue plate-forme puis d'une seconde fosse. Il a eu pendant quelque temps des relations sexuelles normales, il a dû les abandonner, à la suite d'une obsession d'impuissance, et espère pouvoir les reprendre, grâce à la cure que nous poursuivons. Vers la fin, le rêve est moins précis et les initiés voient aisément que l'influence d'un autre thème apparaissait dès la seconde scène du rêve. Le commerce du père, sa malhonnêteté, la première fosse représentant un vagin permettaient de deviner que tout cela avait rapport à la mère. »

Symbolique de l'escalier (1) :

« Je dois au collègue qui m'a donné un rêve d'excitation dentaire le rêve de pollution suivant.

« Je poursuis dans l'escalier, pour la punir, une petite fille qui m'a fait je ne sais quoi. Au bas de l'escalier quelqu'un (une femme ?) me tend l'enfant. Je la saisis, je ne sais pas si je l'ai battue ; brusquement je me trouve au milieu de l'escalier où j'ai un coït avec l'enfant (on dirait que cela se passe dans l'air). Ce n'était pas exactement cela, mais un

(1) Ce rêve a été communiqué à Freud et interprété par Rank (nous ne citons que la partie essentielle de son interprétation). Rappelons-nous le rôle joué par l'escalier dans la scène finale du rêve des Services d'amour.

geste plus extérieur : en même temps je voyais clairement sa tête qu'elle tenait appuyée par côté. Pendant l'acte, je voyais à ma gauche, au-dessus de moi (aussi comme en l'air), deux petits tableaux pendus, des paysages qui représentaient une maison dans la verdure. Sur le plus petit, au lieu de la signature du peintre, on pouvait lire mon prénom, comme si ce tableau m'avait été offert pour mon anniversaire. Une note indiquant que l'on pouvait également voir des tableaux meilleur marché était suspendue à chacun des deux... (Ensuite je me vois d'une manière très indistincte — comme sur l'escalier — dans mon lit et je me réveille avec l'impression d'humidité qui provient de la pollution...)

... La cause est d'espèce purement érotique, ainsi que le montre son effet : la pollution. Une excitation sexuelle s'éveille pendant le sommeil (elle est représentée dans le rêve par la descente rapide — glissade — le long de l'escalier) ; son caractère sadique, qui vient des jeux brutaux, est indiqué par la poursuite et l'enlèvement de l'enfant. L'excitation grandit et pousse à l'action (représentée dans le rêve par le moment où l'enfant est saisie et prise en plein escalier). Jusque-là le rêve était uniquement fait de symbolique sexuelle et des interprètes peu exercés ne pouvaient rien y découvrir. Mais l'excitation est trop forte pour se contenter de cette satisfaction symbolique qui ménage le sommeil. Elle conduit à l'orgasme, démasquant ainsi le symbole de la montée qui représente le coït. Ce rêve paraît confirmer très nettement la thèse de Freud, qui voit dans le caractère rythmique de la montée un des motifs de l'utilisation sexuelle de ce symbole. D'après ce qu'a dit expressément le rêveur, c'est le rythme de son acte sexuel qui a été l'élément le plus clairement exprimé dans le rêve. »

Symbolique des fruits (symbolique sexuelle d'un enfant de quatre ans) :

« Un homme actuellement âgé de 35 ans raconte un rêve qu'il se rappelle bien et qu'il dit avoir eu quand il avait quatre ans : *Le notaire chez qui était déposé le testament de son père (il avait perdu son père à trois ans) apportait deux grosses poires blanches (Kaiserbirne) ; on en donnait une à l'enfant. L'autre était sur l'appui de la barre du salon. Il se réveilla persuadé de la réalité de ce qu'il avait rêvé et demanda obstinément à sa mère la seconde poire ; il affirmait qu'elle était sur l'appui de la fenêtre. Sa mère en rit. Analyse :* Le notaire était un vieux monsieur jovial qui, à ce qu'il croit se rappeler, avait bien une fois apporté des poires. L'appui de la fenêtre était comme il l'avait vu dans son rêve. Il ne peut se rappeler autre chose ; si ce n'est que sa mère lui avait, quelque temps avant, raconté un rêve. Elle avait deux oiseaux sur la tête et se demandait quand ils s'envoleraient, mais ils ne s'envolaient pas ; seulement l'un d'eux vint à sa bouche et la suçait.

Le rêveur ne pouvant nous donner d'autres souvenirs, nous avons le droit de chercher une interprétation symbolique. Les deux poires (pommes ou poires) sont les seins de la mère qui l'a nourri. L'appui de la fenêtre serait le relief de la poitrine, analogue au balcon dans les rêves de maison. Son sentiment de réalité, après le réveil, est fondé, car sa mère l'a vraiment nourri et même bien plus longtemps qu'il n'est d'usage, et la poitrine de sa mère est toujours là. Le rêve doit être traduit ainsi : « Mère-donne, (montre) moi de nouveau le sein qui m'a nourri autrefois. » L'« autrefois » est représenté par le fait qu'une des poires a été mangée, le « de nouveau » par le désir de l'autre. La répétition d'une action dans le temps est représentée très habituellement dans le rêve par la multiplication d'un objet qui apparaît autant de fois. »

Trois petits rêves « sobres et banals » de symbolique sexuelle de type infantile :

« Elle traverse le salon de son appartement et se cogne la tête contre le lustre suspendu au plafond. Il en résulte une plaie sanglante ».

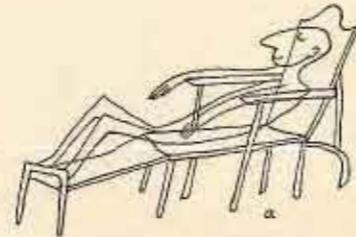
Nulle réminiscence ; aucun souvenir d'un événement réellement arrivé. Les renseignements qu'elle fournit indi-

quent une toute autre direction : « Vous savez à quel point mes cheveux tombent ». « Mon enfant, m'a dit hier ma mère, si cela continue, ta tête sera bientôt nue comme un derrière ». La tête apparaît ici comme « symbole de la partie opposée du corps. La signification symbolique du lustre est évidente : tous les objets allongés sont des symboles de l'organe sexuel masculin. Il s'agirait donc d'une hémorragie de la partie inférieure du tronc, à la suite de la blessure occasionnée par le pénis. Ceci pourrait avoir encore plusieurs sens : les autres renseignements fournis par la rêveuse montrent qu'il s'agit de la croyance d'après laquelle les règles seraient provoquées par les rapports sexuels avec l'homme, théorie sexuelle qui compte beaucoup de fidèles parmi les jeunes filles n'ayant pas encore atteint la maturité.

« Elle voit dans la vigne une fosse profonde qui, elle le sait, provient de l'arrachement d'un arbre. » Elle remarque, à ce propos, que l'arbre lui-même manque. Elle croit n'avoir pas vu l'arbre dans son rêve, mais toute sa phrase sert à l'expression d'une autre idée qui en révèle la signification symbolique. Ce rêve se rapporte notamment à une autre théorie sexuelle d'après laquelle les petites filles auraient au début les mêmes organes sexuels que les garçons et que c'est à la suite de la castration (arrachement d'un arbre) que les organes sexuels de la femme prendraient la forme que l'on sait.

« Elle se tient devant le tiroir de son bureau dont le contenu lui est tellement familier qu'elle s'aperçoit aussitôt de la moindre intervention d'une main étrangère. »

Le tiroir du bureau est, comme tout tiroir, boîte ou caisse, la représentation symbolique de l'organe sexuel de la femme. Elle sait que les traces de rapports sexuels (et comme elle croit, de l'attouchement) sont faciles à reconnaître et elle avait longtemps redouté cette épreuve. Je crois que l'intérêt de ces trois rêves réside principalement dans les connaissances dont la rêveuse fait preuve : elle se rappelle l'époque de ses réflexions enfantines sur les mystères de la vie sexuelle ainsi que les résultats auxquels elle était arrivée et dont elle était alors très fière. »



Dessin de Georges ALLARY

Symbolique de la tête (rêve de castration) :

« Un étudiant qui souffre actuellement d'obsessions graves se rappelle avoir eu plusieurs fois, vers l'âge de six ans, le rêve suivant. Il va chez le coiffeur pour se faire couper les cheveux. Une grande femme au visage sévère vient à lui et lui coupe la tête. Il reconnaît que la femme est sa mère. »

Symbolique de la fosse (rêve de voyeur intra-utérin) :

« Voici le rêve d'un jeune homme qui a imaginé d'utiliser le séjour intra-utérin pour observer les relations de ses parents.

« Il se trouve dans une fosse profonde, qui a une fenêtre comme le tunnel de Semmering. A travers celle-ci, il voit d'abord des paysages vides, puis il imagine un tableau qui entre aussitôt et remplit le vide. Le tableau représente un champ profondément labouré par un instrument, et le beau ciel, l'idée du travail bien fait, les mottes de terre bleu-noires font une impression magnifique. Puis il continue, voit un manuel de pédagogie ouvert... et s'étonne que l'on y prête une

telles attention aux impressions sexuelles (de l'enfant) ; à ce sujet, il pense à moi. »

Pour en terminer avec la symbolique freudienne, citons, sans en donner l'interprétation détaillée, un rêve où Freud s'est plu à souligner tous les symboles sexuels :

a) *Rêve-prologue* : Elle va à la cuisine pour parler aux deux servantes et les blâme de n'avoir pas achevé « les quelques restes ». A cette occasion, elle voit par terre une quantité d'ustensiles de cuisine qui s'égouttent, des ustensiles grossiers entassés. Elle ajoutera plus tard : Les deux bonnes vont chercher de l'eau, elles descendent dans une sorte de fleuve qui monte jusqu'à la maison ou dans la cour.

b) *Rêve principal* : Elle descend de haut à travers des barrières ou des haies bizarres, faites de grands carreaux tressés et de petits carrés. Ce n'est pas fait pour descendre, elle craint toujours de ne pouvoir poser son pied et est bien contente parce que sa robe ne s'accroche nulle part et qu'elle garde l'air convenable. Elle porte à la main une GRANDE BRANCHE, une sorte de branche d'arbre qui est couverte de FLEURS ROUGES ramifiées et épanouies. Elle a la notion que ce sont des FLEURS de cerisier, mais elles ressemblent aussi à des CAMÉLIAS doubles, bien que ceux-ci, en vérité, ne poussent pas sur les arbres. Tandis qu'elle descend, elle en a d'abord UN, puis brusquement DEUX, puis de nouveau UN seul (1). Quand elle arrive en bas, les fleurs du bas de la tige sont déjà en partie TOMBÉES. Ensuite, arrivée en bas, elle voit un domestique de la maison qui, avec un morceau de bois, enlève les espèces de TOUFFES DE CRIN ÉPAISSES qui pendent comme de la mousse d'un arbre semblable, elle serait tentée de dire qu'il le peigne... D'autres travailleurs ont abattu dans UN JARDIN des BRANCHES semblables et les ont jetées dans la RUE où elles GISENT, de sorte que BEAUCOUP DE GENS EN PRENNENT. Elle demande si c'est bien, si on peut EN PRENDRE UNE (2). Il y a dans le jardin un jeune HOMME (qu'elle connaît, un étranger) vers qui elle va pour lui demander comment elle pourrait transporter ces BRANCHES DANS SON PROPRE JARDIN. Il la saisit, elle se débat et lui demande à quoi il songe et si on a le droit de la prendre ainsi. Il répond que ce n'est pas mal, que c'est permis (3). Ensuite il se déclare prêt à aller avec elle dans l'AUTRE JARDIN pour lui montrer comment on PLANTE et il lui dit quelque chose qu'elle ne comprend pas bien. « Il me manque d'ailleurs trois MÈTRES — (elle dit plus tard : mètres carrés) — ou trois toises de sol. » Il lui semble qu'en échange de sa complaisance il exige quelque chose comme s'il avait l'intention de se DÉDOMMAGER DANS SON JARDIN ou s'il voulait commettre une FRAUDE, avoir un avantage sans qu'elle en souffre. Elle ne sait pas s'il lui a vraiment montré quelque chose ensuite. »

Le sens de ce rêve « biographique » est double, comme le rêve lui-même... C'est un rêve latent, amer, camouflé par le désir en rêve manifeste de grandeur. « Parce que je suis de médiocre extraction... » dit le rêve-prologue. « Je suis de haute extraction... » dit le rêve principal. Pourtant la rêveuse se débat dans de médiocres tourments sexuels et sociaux.

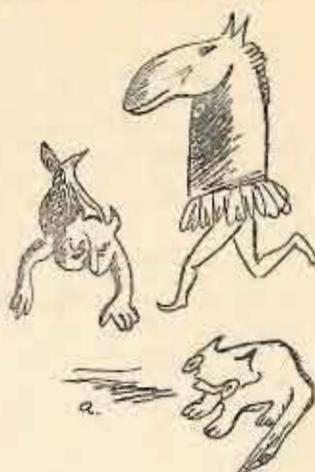
Loin de vouloir faire de sa symbolique sexuelle ou non sexuelle du rêve une nouvelle « clef des songes », applicable mécaniquement aux symboles. Freud insiste sur les difficultés de traduction des symboles, accrues encore par le fait que le rêve peut fort bien user de symboles dans un sens non symbolique.

(1) Allusion au nombre de personnes dont elle croit recevoir les hommages.

(2) Allusion à une locution populaire signifiant masturbation.

(3) Ceci a trait, comme ce qui suit, à des projets matrimoniaux.

VII. — Les rêves typiques.



Dessin de Georges ALLARY

DE même qu'il existe dans les rêves des symboles de sens constant, il y a des rêves entiers que chacun fait et refait avec de simples variantes et qui, sorte de rêves-symboles, comportent toujours la même signification. Ce sont les *rêves typiques* dont la répétition frappe et déconcerte. Comme les symboles, ils fournissent peu d'associations à l'analyse. Nous en avons découverts quelques-uns en traitant du symbolisme.

L'énumération qu'en donne Freud est assez brève. Ce sont principalement, dit-il, les rêves de nudité ou de tenue négligée, les rêves de mort de personnes chères, les rêves d'examen, les rêves de train manqué, les rêves de dents arrachées ou tombées et les rêves de vol.

Les rêves de nudité ne sont typiques que s'ils s'accompagnent d'une impression de gêne, voire d'angoisse (sentiment d'arrêt, d'immobilité forcée). Ce sont des rêves exhibitionnistes provoqués par le plaisir intense que les petits enfants tirent de la nudité. La gêne, le sentiment d'arrêt sont le fait du *non* que la censure leur impose.

Les rêves de mort de personnes chères ne sont typiques que s'ils s'accompagnent de chagrin. Ils représentent, en général, d'anciens désirs dépassés ou refoulés, la plupart du temps infantiles (la mort, pour l'enfant, ne représente le plus souvent qu'un départ, une absence qui permet d'écarter un gêneur ou un rival). Ils peuvent être également « actuels » et exprimer les véritables sentiments qui, sous le conformisme moral et social, animent le rêveur. Mais, même en ce cas, ils plongent leurs racines dans l'enfance.

Les rêves d'examen s'accompagnent toujours d'une impression pénible, même d'angoisse. Ils ressuscitent l'atmosphère de toutes les punitions qui ont marqué l'éducation dont les examens ont été des échéances redoutables. Ces rêves expriment l'inquiétude du succès, la peur d'une responsabilité à prendre. Ce sont des rêves rassurants (malgré leur caractère pénible). *On ne rêve jamais, en effet, d'un examen manqué.* Le rêve dit au rêveur : « Rassure-toi, l'angoisse que tu éprouves, comme lorsque tu t'es présenté à l'examen, est vaine (puisque tu as été reçu). » On doit aussi tenir compte, selon nous, pour la compréhension de ces sortes de rêves des mystérieuses correspondances (signalées par Freud à propos des névroses) qui relient l'angoisse au plaisir sexuel. Une dame ne nous confia-t-elle pas qu'elle avait éprouvé l'orgasme le plus complet avant d'être interrogée à un examen ?

Les rêves de train manqué, où l'heure, le temps, jouent un rôle éminent dans l'angoisse, sont aussi, malgré les apparences, des rêves rassurants. Ils rassurent contre la mort. Ils disent au rêveur : « Le train partira sans toi, tu ne mourras pas. »

Quant aux rêves si fréquents de dents arrachées ou tombées et de vol, nous en connaissons déjà la signification essentielle. Onanisme de la puberté pour les rêves

de dents (avec ce que cela implique de correspondances avec la mort-punition et la mort-jouissance). Erection (chez les deux sexes) pour les rêves de vol.

Voici un rêve de jeune homosexuel qui ne laisse aucun doute sur le sens des rêves de vol et de dents, puisqu'il s'est terminé par une pollution :

« Il assiste à une représentation de « Fidelio », il est à l'orchestre de l'Opéra à côté de L., personne qui lui est sympathique et dont il voudrait bien conquérir l'amitié. Brusquement il s'envole d'un bout à l'autre de l'orchestre, il met la main dans sa bouche et il s'arrache deux dents. »

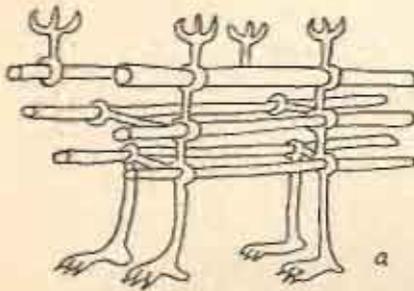
Il décrit lui-même sa fuite comme s'il avait été « jeté » dans l'air. Comme il s'agit d'une représentation de « Fidelio », nous nous rappelons le vers :

Qui a conquis une folie femme...

Mais conquérir une aimable femme n'est pas un des souhaits du rêveur. Son désir serait mieux exprimé par ces autres vers :

*Qui a réussi le grand coup
D'être l'ami d'un ami.*

Le rêve contient ce grand coup, mais ce n'est pas là l'accomplissement d'un désir. Il cache des réflexions pénibles sur les malheurs que lui ont déjà valu ses entreprises amicales ; il a été « jeté dehors » et il craint cela avec le jeune homme près de qui il écoute « Fidelio ». A cela se rattache le souvenir humiliant pour le rêveur d'un acte d'onanisme répété par deux fois à la suite d'un refus venu d'un ami. »



Dessin de Georges ALLARY

VIII. — L'élaboration du rêve.

LA connaissance du mécanisme de la censure et de la représentation symbolique permet, selon Freud, de comprendre la plupart des rêves, au moins dans leur sens général ou le plus important. L'analyse fait surgir chez le rêveur des souvenirs qui mèneront « de la substitution au substrat », du rêve manifeste au rêve latent. Les connaissances personnelles de l'analyste le mettront à même de traduire les symboles. Mais, pour pousser plus avant l'interprétation, pour connaître à fond le mécanisme de la déformation, il faut élucider la syntaxe et la logique formelle du rêve, concevoir son élaboration, bref faire en sens contraire (du latent au manifeste) le chemin que nous venons de parcourir, par l'analyse.

Les quatre facteurs de l'élaboration du rêve, dans la théorie de Freud, sont : la condensation, le déplacement, la figuration, l'élaboration secondaire :

1^o LA CONDENSATION

Le contenu manifeste du rêve est plus bref, parfois beaucoup plus bref que le contenu latent et l'on n'observe jamais le contraire. Cette condensation du rêve manifeste

s'opère de trois façons. Par l'élimination de certains éléments latents. Par celle de fragments d'ensembles latents (complexes). Par la fusion d'éléments latents ayant des traits communs.

Les deux premiers procédés se passent de commentaires. Le troisième est beaucoup plus remarquable. Il rappelle (à une toute autre échelle) dans la vie de veille les calembours ou certains produits de l'imagination : centaures monstres, animaux légendaires. Il fond plusieurs images (parfois plusieurs mots) en une seule, composite. Une personne de ce genre a dans le rêve l'aspect de A, est habillée comme B, porte une barbe comme C et est cependant D. De son fait, un élément manifeste peut correspondre simultanément à plusieurs éléments latents (surdétermination) et vice versa. Ses effets peuvent être extraordinaires. Elle permet ainsi de réunir deux séries d'idées latentes différentes, « de sorte qu'on peut interpréter un rêve de façon apparemment satisfaisante, sans voir la possibilité d'une interprétation au second degré ».

Bien qu'elle soit « plutôt d'ordre mécanique et économique », elle ne semble pas, dit Freud, être un effet de la censure. Mais la censure, ajoute-t-il, y trouve son compte.

Un rêve de Freud, dit rêve de la monographie botanique, offre un remarquable exemple de condensation et de surdéterminations :

« J'ai écrit la monographie d'une certaine plante. Le livre est devant moi, je tourne précisément une page où est encarté un tableau de couleur. Chaque exemplaire contient un spécimen de la plante séchée, comme un herbier. »

Dans ce rêve, l'élément frappant est la monographie de l'espèce *Cyclamen*. — Le cyclamen n'est pas évoqué dans le contenu du rêve, il n'y demeure que le souvenir d'une monographie qui se rapporte à la botanique. On voit aussitôt que la « monographie botanique » se rapporte à un travail sur la cocaïne que j'ai écrit autrefois ; de là, une association d'idées conduit d'une part à un livre jubilaire et à certains faits qui se sont passés dans un laboratoire d'université, d'autre part à mon ami l'oculiste Königstein qui a contribué à l'utilisation de la cocaïne. Au Dr. K. se rattache d'autre part le souvenir de notre conversation interrompue de la veille au soir, puis de nombreuses réflexions sur le moyen de rétribuer les services médicaux rendus entre collègues. Cette conversation est d'ailleurs la cause réelle, actuelle du songe ; la monographie sur le cyclamen est aussi un fait actuel, mais indifférent ; on voit que la « monographie botanique » du rêve est un moyen terme entre les deux événements de la journée ; prise sans changements dans une impression indifférente, elle a été rattachée à un fait psychique important par des liens associatifs multiples.

Non seulement la représentation composée, globale « monographie botanique », mais chacun de ses éléments « botanique » et « monographie », isolé, pénètre profondément, par des associations nombreuses, dans le chaos des pensées du rêve. Au mot « botanique » se rattachent les souvenirs du professeur Gärtner (1) et de sa florissante jeune femme, de ma malade Flora ; de la dame à qui son mari avait oublié d'apporter des fleurs. Gärtner, de plus, fait penser au laboratoire et à la conversation avec Königstein ; il a été question des deux malades au cours de cette conversation. La dame aux fleurs m'amène à songer à la fleur favorite de ma femme, que d'ailleurs évoquait le titre de la monographie entrevue dans la journée. D'autre part, le mot botanique rappelle encore un épisode de ma vie au lycée et un examen à la Faculté...

... Les éléments « botanique » et « monographie » ont trouvé place dans le rêve parce qu'ils étaient ceux qui présentaient, avec les pensées du rêve, le plus de points de contact ; c'étaient des carrefours, où des pensées du rêve

(1) En allemand : jardiner.

ont pu se rencontrer en grand nombre parce qu'ils offraient à l'interprétation des sens nombreux. On peut exprimer autrement encore le fait qui explique tout ceci et dire : chacun des éléments du contenu du rêve est surdéterminé, il représente plusieurs pensées du rêve. »

2° LE DÉPLACEMENT

A propos de la censure, nous avons souligné le fait que, pour déformer le rêve, elle en « chamboulait » les éléments latents, les regroupait, en déplaçant l'accent émotif, en inversant les rapports, etc... Ce bouleversement formel et affectif qui rend souvent l'interprétation incertaine est l'effet du déplacement.

Le déplacement agit de deux façons.

Il remplace un élément latent par une allusion peu intelligible (l'intelligibilité de l'allusion est au contraire indispensable au trait d'esprit).

L'accent émotif ou affectif est transféré d'un élément important sur un autre, souvent choisi dans les restes diurnes (cf. : rêve précité de la monographie botanique), mais toujours plus ou moins indifférent.ariant le vocabulaire de l'énergétique aux vocabulaires psychologique et topographique, Freud résume ce processus en disant que sur « le trajet de l'association » la charge psychique passe des représentations dont le potentiel initial est élevé à celles dont la tension est faible et qui peuvent ainsi, malgré la censure, franchir le seuil de la conscience.

Pour décrire les mille et une combinaisons du déplacement, Freud use successivement ou simultanément dans son œuvre des mots : *transfert affectif*, *transposition*, *inversion* et *interversio*n affectives qui montrent bien la nature du phénomène et son caractère déconcertant.

Par sa façon d'utiliser les restes diurnes indifférents pour centrer sur eux tout le rêve, le rêve de la monographie botanique cité pour illustrer la condensation constitue aussi un bon exemple de déplacement.

Le rêve de mort suivant montre un cas particulièrement impressionnant d'interversion affective :

« Un homme d'un certain âge est réveillé pendant la nuit par sa femme, inquiète de l'entendre rire à gorge déployée pendant son sommeil. Il raconta plus tard qu'il avait fait le rêve suivant : « J'étais couché dans mon lit. Quelqu'un que je connaissais entra ; je voulais donner de la lumière, sans y réussir ; j'essayai de nouveau, mais en vain. Là-dessus ma femme sauta du lit pour venir à mon aide ; elle n'eut pas plus de succès, et, gênée de se trouver en négligé devant un homme, elle renonça à poursuivre et se recoucha ; tout cela était si comique que je ne pus m'empêcher de rire comme un fou. Ma femme dit : « Pourquoi ris-tu ? pourquoi ris-tu ? » Et moi je continuai de rire jusqu'à mon réveil. » — Le lendemain l'homme était épuisé et avait mal à la tête. — « C'est parce que j'ai tellement ri », dit-il.

A l'analyse, le rêve paraît beaucoup moins amusant. La « personne connue » qui entre est, dans les pensées latentes du rêve, l'image de la mort, de la « grande inconnue » évoquée la veille. Le vieil homme atteint d'artériosclérose avait eu ce jour-là des raisons de songer à la mort. Le rire convulsif remplace les pleurs et les sanglots à l'idée de la mort, et c'est la lumière de la vie que le malade ne peut plus allumer. Cette triste pensée peut se rattacher à des tentatives conjugales infructueuses récentes au cours desquelles l'aide de sa femme en négligé n'a été d'aucun secours. Il a remarqué qu'il s'en allait à la dérive. Le travail du rêve a su transformer la triste idée de l'impuissance et de la mort en une scène comique et changer en rire les sanglots. »

3° LA FIGURATION

Le troisième effet du travail d'élaboration consiste en une transformation d'idées en images visuelles. Certes,

tous les éléments constitutifs des idées latentes ne subissent pas cette transformation. Beaucoup d'idées latentes conservent leur forme et figurent comme telles ou à titre de connaissances dans le rêve manifeste. D'ailleurs les images visuelles ne sont pas la seule forme que revêtent les idées dans le rêve manifeste. Mais la figuration visuelle joue dans sa formation un rôle essentiel (1).



Nous l'avons vu avec le symbolisme dont nous avons souligné le caractère archaïque.

Mais la figuration ne doit pas seulement transformer en images les éléments latents concrets (objets, personnes, actes). Elle doit faire de même avec les éléments abstraits (mots) et surtout avec les relations logiques de tous les éléments entre eux.

Pour figurer la logique formelle et la syntaxe du rêve latent dans le rêve manifeste, l'élaboration dispose d'un certain nombre de procédés approximatifs.

Elle remplacera, par exemple, les mots abstraits soit par une représentation imagée de leur acception primitive concrète (être assis sur quelque chose — en latin, *possidere* — à la place de l'idée de possession), soit par une sorte de calembour visuel (*Armbruch*, en allemand, fracture du bras, à la place d'*Ehebruch* : adultère, littéralement fracture du mariage).

Mais ces moyens manquent quand il s'agit de représenter les relations logiques.

L'élaboration recourra alors à divers procédés. Elle variera le degré d'intensité et de précision des éléments pour les subordonner les uns aux autres. Elle fragmentera parfois le contenu latent en plusieurs rêves manifestes pour marquer les parties du discours ou les étapes du raisonnement général (cf. : le rêve de la branche fleurie). Elle intercalera une incidente dans une principale par un changement de scène brusque dans l'action du rêve, pour revenir ensuite à cette action. Elle figurera (directement ou de façon inverse) la causalité par la transformation d'une scène ou d'une image en une autre, l'alternative par deux images équivalentes, l'analogie très facilement, par une image ou une succession d'images semblables ou dégageant un trait ou des traits communs.

La contradiction et la négation ne figurent pas, en revanche, dans le rêve manifeste, sauf, comme nous l'avons vu, par la sensation d'arrêt, la paralysie. Dans le rêve, comme dans les langues primitives (autre caractère archaïque du rêve), la figuration est ambivalente, les contraires identiques (2). Chaque image peut donc être

(1) Un psychanalyste, Silberer, a étudié sur lui-même expérimentalement la transformation automatique des pensées abstraites en images. Fatigué, ivre de sommeil, il se contraignait à suivre une pensée abstraite. Pensant, par exemple, à corriger un article de style robotique, il se vit robotant une pièce de bois. Perdant le fil d'un raisonnement et cherchant à le retrouver, il vit un fragment d'écrit dont les dernières lignes manquaient. S'efforçant de comparer les idées de Kant et de Schopenhauer sur le temps, il se vit demandant un renseignement à un secrétaire maussade qui le négigeait puis lui lançait un regard mécontent.

(2) Les langues évoluées, même modernes, conservent certains mots de cette sorte. *Allus*, en latin, signifie à la fois élevé et profond, *Sacer*, sacré et maudit ; *Without*, en anglais, signifie littéralement : avec — sans, etc...

interprétée, selon son contexte et l'ensemble du rêve, positivement ou négativement. La logique figurée du rêve est toujours équivoque et rend souvent l'interprétation incertaine.

« Fréquemment, dit Freud, on ne trouve le sens du rêve que lorsqu'on fait subir à son contenu plusieurs renversements en divers sens. »

Comme, par exemple, dans le rêve suivant fait par un jeune homme souffrant d'obsessions :

« Son père se fâche contre lui parce qu'il rentre si tard à la maison ». Mais la concordance établie entre la cure psychanalytique et les idées du rêveur prouve que la suite est : « Il en veut à son père et trouve que celui-ci revient toujours trop tôt à la maison. » Il aurait préféré que son père ne revint pas du tout à la maison, ce qui est la même chose que souhaiter sa mort. »

Mieux qu'aucun autre aspect du rêve, la figuration légitime le mot de Freud : « Le rêve est un rébus, nos prédecesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin. »

4^e L'ÉLABORATION SECONDAIRE

Ce quatrième et dernier facteur de l'élaboration du rêve — et sans doute le moins impérieux de tous — du moins selon Freud, a paru longtemps justifier la vieille théorie de l'origine sensorielle directe du rêve et fonder l'hypothèse encore fort répandue que la pensée du rêve est beaucoup plus rapide que la pensée de veille. Le rêve célèbre de l'historien psychologue Maury en est la cause :

« Il était souffrant et couché, sa mère était assise près de lui. Il rêvait de la Terreur, traversait d'effroyables scènes de meurtre et était enfin cité devant le Tribunal révolutionnaire. Il voyait là Robespierre, Marat, Fouquier-Tinville et tous les tristes héros de cette effroyable époque, leur parlait, était condamné, après divers incidents qu'il ne pouvait se rappeler, et ensuite conduit au lieu d'exécution, accompagné d'une foule innombrable. Il monte sur l'échafaud, le bourreau l'attache sur la planche, elle bascule, le couteau de la guillotine tombe, il sent la tête séparée du tronc — s'éveille dans une angoisse épouvantable — et s'aperçoit que le ciel de lit était tombé et que son cou avait été réellement atteint comme par le couteau d'une guillotine. »

Tout aussi célèbre — et de même nature — est le rêve de Bonaparte dormant dans sa voiture au moment de l'attentat dit de la Machine Infernale et rêvant qu'il se trouvait au pont d'Arcole, en pleine bataille.

Freud explique ces rêves comme étant des rêves de réveil, où la pensée préconsciente utilise en s'en saisissant instantanément une *fantaisie* toute faite et toute prête (1), analogue aux rêveries éveillées d'ambition ou de triomphe amoureux chères aux adolescents et aux poètes. Cette fantaisie ou rêverie n'a pas été « vécue » pendant le sommeil, mais en état de veille.

De façon plus générale, l'élaboration secondaire se comporte, vis-à-vis du rêve latent construit par la condensation, le déplacement et la figuration, comme la pensée de veille préconsciente vis-à-vis des données sensorielles. Elle s'efforce d'organiser le rêve latent de façon intelligible, de plaquer sur lui une façade cohérente, conforme aux expériences antérieurement vécues et enregistrées par la mémoire. Comme la pensée de veille, capable des pires erreurs d'interprétation des perceptions, mais plus

encore qu'elle puisque le monde extérieur fait davantage défaut, l'élaboration secondaire échoue plus ou moins dans son effort. Elle tente de couler le rêve latent dans une sorte de ciment logique. Mais le ciment ne « prend » que çà et là ; la déformation née de l'élaboration primaire subsiste.

C'est également à l'élaboration secondaire et au préconscient dont elle émane qu'est dû le sentiment rassurant (et somnifère) « ce n'est qu'un rêve », si fréquent dans les rêves.

Les expériences de Silberer dont nous avons parlé plus haut complètent ce schéma en y introduisant (par la projection dans le rêve d'images nées de l'état fonctionnel du rêveur) un second mode d'action, également préconscient, de l'élaboration secondaire.

Enfin, du point de vue de la censure, que Freud ne perd jamais de vue, cette instance, jusqu'alors négative dans l'élaboration du rêve, joue de façon positive dans l'élaboration secondaire.

Moins importante pour la compréhension du rêve que les idées latentes avec lesquelles on se gardera de la confondre, l'élaboration se borne à donner forme au rêve par les quatre procédés que nous venons d'examiner.

Pourtant, la connaissance de ses mécanismes est capitale aux yeux de Freud, car « ils sont le prototype de ceux qui règlent la production des symptômes névrotiques » et ils permettent d'assimiler le rêve — du point de vue psychiatrique — à un symptôme névrotique, normal chez les gens bien portants.

Cette vue est à la base de la thérapeutique psychanalytique des névroses.

IX. — L'infantilisme du rêve.



Le symbolisme et la figuration ont permis de saisir sur le vif ce que Freud appelle le caractère régressif du rêve : son archaïsme. Les symboles, la langue et la logique du rêve plongent dans la mentalité primitive.

Cette régression du rêve s'affirme à la fois dans le temps et dans la forme. Dans le temps par le retour de la pensée aux images souvenirs

du plus lointain passé. Dans la forme par le retour à un mode primitif d'expression.

Mais la préhistoire à laquelle ramène ainsi le travail d'élaboration du rêve est double. Elle comprend la préhistoire individuelle : l'enfance et, « dans la mesure où chaque individu reproduit en abrégé, au cours de son enfance, tout le développement de l'espèce humaine », la préhistoire de cette espèce.

Dès l'origine, Freud avait insisté dans la *Science des Rêves* sur l'importance des sources infantiles du rêve. Le développement ultérieur de sa pensée devait le porter à attacher de plus en plus de prix à ce facteur. Sans se soucier du « tolle » général qu'il soulevait ainsi, il le fonda avec la sexualité pour en faire, dans le désir et la réalisation hallucinatoire de ce dernier, le ressort essentiel du rêve, le terme positif d'une dialectique du rêve dont la censure était le terme négatif.

L'étude clinique des névroses amena Freud à découvrir dans la vie affective de la première enfance, oubliée par la suite pendant la période dite de *latence* qui la sépare de la puberté, les sources et les prototypes des « mauvais désirs » (réprimés par l'éducation et refoulés dans l'in-

(1) Cf. : le rêve précité où le fils aîné de Freud monte dans le char d'Achille.

conscient) qui se réveillent chez l'adulte normal grâce à l'affaiblissement de la censure pendant le sommeil. Privée du monde extérieur et libérée des freins de l'adaptation au réel, la pensée régressive du rêve retourne aux impulsions égoïstes et amoraux de l'enfance enfouies dans l'inconscient, mais indestructibles.

L'enfant n'est pas, selon Freud, le petit ange qu'on veut bien voir en lui.



C'est un égoïste qui lutte âprement contre la concurrence de ses frères et sœurs pour capter l'amour et les services de ses parents. C'est un amoral n'obéissant qu'aux lois du plaisir et du déplaisir, dressé péniblement et avec un succès relatif à l'observance des lois de la civilisation où il est appelé à vivre.

Pour Freud, cet égoïste, cet amoral est aussi un sexuel. « On commet, dit-il, une grande erreur en niant la réalité d'une vie sexuelle chez l'enfant et en admettant que la sexualité n'apparaît qu'au moment de la puberté, lorsque les organes génitaux ont atteint leur plein développement. Au contraire, l'enfant a, dès le début, une vie sexuelle très riche qui diffère sous plusieurs rapports de la vie sexuelle ultérieure, considérée comme normale. »

Suivant Freud, l'enfant est un « pervers polymorphe » qui ne connaît pas le dégoût des excréments, que rien — bien au contraire — n'éloigne de l'homosexualité, de l'inceste, de la bestialité, que l'inachèvement de ses organes sexuels porte à leur adjoindre ou à leur substituer, comme source de plaisir, d'autres parties de son corps.

Enfin le *complexe d'Œdipe* qui « fixe » amoureuxment le fils à la mère et la fille au père durant une période variable de l'enfance, joue, à des degrés divers, un rôle important dans la vie psychique (affective) de l'enfant. Il engendre des conflits du genre de celui que la tragédie grecque a immortalisé et il suscite de fils à père, de fille à mère un antagonisme que l'évolution ultérieure dépassera et recouvrira (pas toujours) sans parvenir à les anéantir.

C'est dans les péripéties positives et négatives de la sexualité et de l'affectivité infantiles que Freud voit non seulement la source des « mauvais désirs » décelés dans le rêve par l'analyse, mais aussi les modèles plus ou moins refoulés selon lesquels se formeront les réactions correspondantes de l'adolescent et de l'adulte. C'est en elles enfin que le rêve puise (sous l'excitation des restes diurnes ou par leur truchement) l'essentiel de l'énergie nécessaire à sa formation.

Freud différencie ainsi toujours plus les deux sortes d'inconscient qu'il a distinguées à propos du rêve latent et de la censure. Le « momentanément inconscient », baptisé, nous l'avons vu, préconscient, a pour contenu les restes diurnes. L'inconscient plus profond dont Freud constatait l'existence, sans en définir le contenu, « n'est dorénavant autre chose que la phase infantile de la vie psychique ».

La régression qui y ramène le rêveur est non seulement temporelle et formelle, mais aussi matérielle, car, non contente de donner à nos idées un mode d'expression primitif, « elle réveille encore les propriétés de notre vie psychique primitive. »

X. — Le rêve et la réalisation des désirs.

L'ÉTUDE des rêves d'enfant a montré que le rêve (c'est-à-dire le travail d'élaboration) visait à supprimer, par la réalisation hallucinatoire d'un désir, une excitation qui trouble le sommeil.

En est-il de même pour les rêves d'adultes ?

Autrement dit, la finalité du rêve est-elle la même dans les rêves d'enfant peu ou point déformés que dans les rêves d'adultes si abondamment déformés ?

Avant de l'admettre, Freud s'est appliqué à vaincre l'objection que lui opposait l'existence des rêves pénibles, provenant du cauchemar, « ce témoin à charge », contre la conception du rêve-réalisation des désirs.

La réalisation d'un désir cause du plaisir. Pourquoi les rêves pénibles, allant jusqu'à l'angoisse la plus extrême, sont-ils si fréquents ?

De même, si la fonction biologique du rêve est de préserver le sommeil, pourquoi les rêves d'angoisse provoquent-ils le réveil, ou, tout au moins, l'accompagnent-ils ?

A ces questions Freud a opposé les considérations les plus diverses et les plus ingénieuses, mais qui n'apparaissent pas comme décisives.

D'abord, dit-il, « dans les rêves déformés la réalisation de désirs peut n'être pas évidente, de sorte qu'il est impossible de la démontrer avant d'avoir interprété le rêve. »

Le rêve peut aussi affaiblir l'angoisse, souvent même la dissiper. Comme dans le « rêve en rêve », quand le rêveur pense, sans se réveiller : « Ce n'est qu'un rêve ! »

Dans d'autres cas, l'élaboration réussit, grâce au déplacement, à transformer les éléments latents pénibles en réalisation de désir, sans modifier le caractère pénible de l'accent affectif déplacé à cette fin. Il y a alors désaccord entre le contenu apparemment indifférent ou agréable du rêve manifeste et le sentiment pénible qui lui est attaché. D'où absurdité.

En effet, précise-t-il, le sentiment pénible provient des idées latentes, non du rêve en tant que tel, avec lequel il faut ne jamais le confondre.

Il importe d'autre part de ne pas oublier le rôle joué dans le rêve par la censure. De ce point de vue, l'attitude du rêveur devant la réalisation d'un désir réprimé est double : le *moi* inconscient tend à cette réalisation ; la censure (*surmoi* préconscient) s'y oppose en y associant les sentiments de crainte, les souvenirs pénibles de punition ou d'échec, liés à la réalisation ou aux tentatives de réalisation antérieures du désir réprimé.

Bien plus : en raison des rapports mystérieux, mais patents, qui lient l'angoisse et le plaisir (sexuel) le recours à ce procédé pourra être grandement facilité par les « tendances pénales » ou d'*autopunition* de la censure.

Le rêve inclurait ainsi dans le désir qu'il réalise, ou même il lui substituerait, les sentiments pénibles liés à la punition ou à l'expiation désirée.

Si ces tendances masochistes font défaut et si la réalisation du « mauvais désir » s'avère en passe de déborder la censure, celle-ci, violente, réagit par l'angoisse du cauchemar, souvent par le réveil qui s'ensuit et qui, souligne Freud, a lieu toujours *avant que le désir se soit pleinement réalisé*.

Alors que le rêve enfantin est la « réalisation franche d'un désir avoué » et le rêve déformé courant « la réalisation voilée d'un désir réprimé », le cauchemar ne peut être défini que comme « la réalisation franche d'un désir réprimé ».

De même que les diverses considérations qui l'ont précédée, cette explication du cauchemar concilie la conception du rêve-réalisation de désirs avec l'existence des rêves pénibles. Mais, en ce qui concerne la conception du rêve-gardien du sommeil, elle achoppe sur le réveil.

Aussi Freud fut-il contraint finalement de modifier sa conception du rêve-réalisation de désirs. Il étendit à l'angoisse et à la punition sa notion originelle du désir dans le rêve. Il dut admettre, d'autre part, que le rêve-réalisation de désirs pouvait échouer, comme échoue dans un rêve de réaction à une excitation corporelle persistante, par exemple la soif, la tentative de satisfaire en rêve le désir de boire. Le rêveur se réveille et il boit réellement.

Pourtant, il est une sorte de rêves d'angoisse aboutissant au réveil, dont la conception du rêve-réalisation de désirs, même amendée de la façon qu'on sait, et devenue celle du rêve-tentative de réalisation de désirs, ne saurait rendre compte, de l'aveu même de Freud.

Ce sont les rêves qu'il appelle « traumatiques ».

Maintes personnes ayant subi un choc, un grave traumatisme émotionnel, se voient périodiquement replacées en rêve dans l'affreuse situation où elles se sont alors trouvées.

Freud s'incline devant cette énigme en constatant, sans plus, qu'elle est due à une « fixation inconsciente » au trauma et qu'elle lui paraît être « le plus important des troubles de la fonction du rêve ».



XI. — Critique et Conclusion.

Du point de vue même où elle se place, la théorie freudienne du rêve et de son interprétation comporte deux points faibles.

Les rêves pénibles et les rêves traumatiques contredisent, on l'a vu, la conception du rêve-réalisation de désirs, couronnement de la théorie, sans que les explications de Freud parviennent à réduire complètement cette contradiction.

L'autre faiblesse, théoriquement moins grave, mais pratiquement importante résulte de la relativité de l'interprétation.

Beaucoup de psychanalystes, même professionnels, en font facilement litière. Pour diverses raisons inhérentes à la médiocrité humaine, ils schématisent l'interprétation au point d'en faire, *mutatis mutandis*, l'application d'une nouvelle « clef des songes ». Le propre de toute théorie n'est-elle pas de se dégrader dès qu'on la vulgarise et de régénérer un conformisme ?

Du moins, Freud n'a-t-il nullement cherché à dissimuler la relativité de l'interprétation. Il a toujours admis que les équivoques du déplacement et de la figuration introduisaient dans l'interprétation un coefficient d'arbitraire

justifiable de la seule valeur personnelle de l'interprète, de ses connaissances, de sa prudence, de son acharnement dans l'analyse.

« Le degré de compréhensibilité réelle du rêve, écrit-il, ne peut être déterminé que par l'exercice et l'expérience. »

Mais l'interprétation freudienne du rêve — au delà tout au moins d'un certain degré (d'ailleurs impressionnant) de pénétration — souffre d'une autre cause de faiblesse, à laquelle, cette fois, Freud lui-même n'est pas étranger.

A plusieurs reprises, surtout dans la *Science des Rêves* qui reste, en ce qui concerne le rêve, son œuvre maîtresse, il a souligné la pluralité d'origine des excitations auxquelles le rêve réagit (excitations sensorielles provoquées par le monde extérieur, excitations corporelles internes, excitations psychiques) et l'influence spécifique que ces excitations, combinées ou isolées, exercent sur le contenu et la tonalité émotionnelle du rêve.

Pourtant, dans le feu de son travail et de sa réaction contre le matérialisme sommaire, il s'est tôt détourné au profit exclusif du « psychique » de l'incidence concomitante des autres sources d'excitation sur le rêve. Certes, il en a formellement reconnu l'importance. Mais, dans le cours de ses travaux, cette reconnaissance ne devait guère dépasser la valeur d'un rappel à l'ordre.

Il en résulta en fait, dans l'interprétation freudienne, un penchant à l'unilatéralité que trop de psychanalystes ont poussé jusqu'à la caricature.

A la décharge de Freud, il est juste de rappeler qu'il a souvent dénoncé ce danger et insisté sur la « multiplicité » des sens que peuvent avoir les rêves, sur la multiplicité des registres dans lesquels une interprétation complète devrait jouer (1). Le fait est toutefois que, comme ébloui par les brillants résultats obtenus par la voie du « psychique », il a été amené dans la pratique à négliger ce postulat.

Si, usant des facilités que donne le recul du temps, on s'efforce maintenant de situer la théorie freudienne du rêve dans l'évolution de la psychologie, on ne peut le faire, à notre sens, qu'en fonction des considérations suivantes :

1° L'étude du rêve s'insère dans l'œuvre de Freud comme une grande parenthèse, une incidente vaste et fructueuse dans son activité psychiatrique.

Issue de la clinique et de la thérapeutique des névroses et y revenant après un long détour, la théorie freudienne du rêve porte la marque et de cette origine et de cet aboutissement. Elle en tire sa force et ses plus beaux résultats : la démonstration de l'importance (négligée par le déterminisme économique de Marx) du sexuel, de l'infantile et de la mentalité primitive non seulement dans le rêve, mais dans les pensées de veille et dans le comportement humain.

En donnant à l'inconscient des psychologues et des médecins associationnistes de la fin du XIX^e siècle ce contenu réel, en démontrant que l'interprétation des rêves est bien « la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient », Freud a apporté à la connaissance de l'homme (sans parler de la psychiatrie) une contribution dont il est impossible de nier l'importance.

2° Parti de la physiologie (sa première œuvre est une monographie sur le système nerveux d'une espèce de poissons), Freud a abordé la psychiatrie puis le rêve avec une méthodologie et des exigences expérimentales classi-

(1) « De même, écrit-il dans la *Science des Rêves*, que tous les symptômes névropathiques et le rêve lui-même peuvent être interprétés de plusieurs façons et doivent même l'être si on veut les comprendre... »

ques. Mais, en posant comme hypothèse de travail le « psychique » en soi, il a glissé rapidement de la physiologie à la psychologie subjective et de celle-ci à la philosophie (1).

Evident et, d'ailleurs, fécond à maints égards, ce glissement l'a détourné de plus en plus de l'expérience et de la technique auxquelles il avait dû ses plus beaux succès. Il l'a amené ainsi à substituer aux données expérimentales des hypothèses et des concepts d'une ingéniosité remarquable, mais plus poétiques que rigoureux.

3^o Néanmoins, grâce à son point de départ : la physiologie du système nerveux, et à sa conception originelle de « l'appareil psychique » fondée sur le schéma classique du réflexe et une conception économique des fonctions cérébrales, Freud a pressenti ou transposé dans sa théorie

du rêve et des névroses certaines découvertes physiologiques qui sont à la base des psychologies, dites modernes, du conditionnement et du comportement : celles sur le réflexe conditionné (ou conditionnel) et celles de Lapique sur la *chronaxie*.

Il nous paraît ainsi que le problème des rêves pénibles et des rêves traumatiques, posé par Freud en termes psychologiques (désir, angoisse, plaisir, etc...) et en termes philosophiques (moi, surmoi, etc...) s'éclaire dès qu'on le pose selon la terminologie physiologique de Pavlov née de ses expériences sur le conditionnement de certains réflexes du chien.

La « fixation traumatique » de Freud ne serait ainsi qu'un conditionnement particulièrement fort et durable, d'autant plus fort que, dans le rêve, l'absence ou l'affaiblissement de la perception du monde extérieur déséquilibre et fausse l'adaptation.

Mais, quels que soient dans ce domaine les mérites ou les démérites de Freud, le chapitre que sa théorie du rêve et des névroses lui a permis d'adjoindre au « Connais-toi toi-même » socratique suffirait à sa renommée.

Jean BERNIER.

(1) La citation suivante, tirée de la *Science des Filles* (parue en 1909), illustre la prudence avec laquelle Freud maniait au début le « psychique » : « Souvent là où le psychique paraît être la cause immédiate d'un phénomène, une recherche plus profonde arrive à en découvrir les fondements organiques. Mais il ne faudrait pas dissimuler le psychique là où il est, ou semble être, l'aboutissement momentané de nos connaissances. »



Dessin de Georges ALLARY



Le rêve de M. Madeleine-Jean Valjean
dans « LES MISÉRABLES », dessin d'Emile Bayard

LE RÊVE DANS LA LITTÉRATURE

par Charles BLANCHARD

Le rêve a été longtemps une affaire entre les dieux et les hommes. La littérature était alors une sorte de sacerdoce. Poète et prophète mêlaient leurs définitions et vivaient entourés de cette même crainte confuse et respectueuse qu'inspirent les complices des dieux.

Quand la science s'est emparée du rêve, le poète est devenu un vulgarisateur, un intermédiaire entre le laboratoire, où le cobaye discret dictait à des hommes attentifs la nouvelle révélation, et la chambre du jeune homme pâle, épris de savoir.

Le songe, subjectif et prémonitoire, est l'instrument d'une époque vouée aux mythes. Le rêve, objectif et mémorable, celui d'une ère dominée par l'esprit scientifique.

Le songe est vieux comme le péché originel. Sans parler de l'œil de Caïn, rêve à qui Victor Hugo a donné un caractère obsessionnel moderne, la Bible est émaillée de visions prophétiques (songes d'Abraham, de Jacob, de Pharaon, de Saül) envoyées par Dieu, durant leur sommeil, à ses alliés et à ses ennemis pour les avertir de ses intentions ou les mettre en garde contre un péril.

Mais la Bible appartient autant à l'Histoire qu'à la fiction littéraire.

A peine plus marquée est, chez les Grecs, la frontière entre le monde des faits et celui de l'imagination.

Homère passe pour être un poète. Un coup de peigne dans son auguste barbe et un soupçon d'état civil eussent pu en faire un historien. Le mystère a fait bénéficier ses récits du préjugé favorable de la légende.

Applaudissons donc à la fiction et saluons au passage le rêve d'Achille, au chant 23 de l'Iliade. C'est en effet, la première fois, dans la littérature européenne, qu'un mort apparaît en songe à un vivant.

Patrocle, qui vient de mourir sous les coups d'Hector, se présente aux regards du fils de Thétis et lui demande de lui donner rapidement une sépulture afin que son âme cesse d'errer aux portes des Enfers : « Donne-moi la main, je te le demande en pleurant, car je ne reviendrai plus du sombre séjour lorsque vous m'aurez tiré au bâcher. » Achille veut

embrasser une dernière fois son ami, mais « il étend les bras et ne peut rien saisir ; l'âme, comme une fumée légère, s'enfonce dans la terre et disparaît en bruissement ».

Mais ce songe garde néanmoins le caractère prémonitoire commun à tous les rêves de cette époque. Patrocle prévient Achille de sa mort prochaine : « Et toi aussi, divin Achille, ta destinée est de périr sous les murs des glorieux Troyens. » L'avertissement est net. Il ne laisse aucune place à l'interprétation. Il en est de même de tous les songes de l'Illiade.

On ne trouve d'ailleurs qu'un seul rêve à clef dans toute l'œuvre attribuée à Homère. Au cours de la nuit qui précède le retour d'Ulysse (*Odyssée*, chant 19), Pénélope voit en songe « vingt oléons qui, sortant de l'eau, se repaissent de froment ». « Leur vue me réjouit, ajoute-t-elle, lorsqu'un grand aigle au bec recourbé descendit de la montagne, leur brisa la tête et les tua. » Ce rêve préfigure l'arrivée d'Ulysse et le massacre des prétendants. Il annonce l'ère des oracles et des devins qui ne pouvaient justifier leur profession que par un recours soudain des dieux à l'obscurité et à la confusion.

L'histoire a pour le ciel moins de familiarité que la légende. Les personnages de la Tragédie laisseront à des intermédiaires sacrés ou à la mort le soin d'interpréter leurs songes.

Ainsi Clytemnestre (à noter que, depuis l'*Odyssée*, les songes s'adressent toujours à des femmes) comprendra-t-elle seulement au moment de mourir de la main d'Oreste que le serpent enfanté par son sommeil et à qui elle donnait un sein d'où coulait un lait mêlé de sang n'était autre que ce fils revenu d'exil pour venger le meurtre de son père, Agamemnon. (Eschyle : *Les Choéphores*).

Euripide et Sophocle n'ont pas montré plus d'indépendance qu'Eschyle dans leurs relations avec le songe. Il n'est pas pour eux autre chose qu'un argument métaphysique, un prétexte pour expliquer l'inexplicable.

Car la Tragédie doit être vraisemblable et le songe, tant qu'il a pu se maintenir sur le plan incontrôlable des dieux, a été la seule exception admise à cette règle.

Les religions de l'antiquité n'étaient pas mystiques. Peut-être est-ce pour cela que la présence de Dieu, ou des

dieux, est si constante et si intime dans l'histoire et dans la littérature de cette époque.

En revanche, le Moyen Âge, respectueux d'un Dieu sans contrainte charnelle, préféra la prière à cot ultime réflexe de pudeur qu'est le songe, pour communiquer avec le Créateur.

Le rêve fut supplanté par le merveilleux. Lancelot, le Chevalier au Lion, Merlin l'Enchanteur, Roland, le compagnon légendaire de l'empereur à la barbe fleurie, réglèrent entre eux les querelles dont le sommeil, inconscient, ne voulait plus s'occuper.

Une poignée de guerriers sans culture ayant ramené d'Italie le goût de l'antiquité, la Renaissance remit à la mode ses fastes païens. Shakespeare, le premier, renoua le lien invisible qui, par l'intermédiaire du songe, unissait l'écrivain aux dieux.

Le rêve shakespearien ne vaut d'être mentionné que pour mémoire. Ses formes, ses caractéristiques, sont rigoureusement semblables à celles du songe antique. Subjectif, divinatoire et prémonitoire, tel, après vingt siècles, apparaît-il encore.

Le songe de Calpurnia, dans *Jules César*, avant l'assassinat du dictateur par Brutus, est, à ce titre, typique :

César parle : « *Mon épouse a rêvé cette nuit qu'elle voyait une statue, qui, pareille à une fontaine à cent conduits, laissait couler un sang pur et que de vigoureux Romains, en grand nombre, venaient en souriant et baignaient leurs mains dans ce sang ; elle regarde ces images comme des avertissements, des présages et des menaces de malheur et elle m'a supplié de genoux de rester au logis aujourd'hui.* »

De même le songe de Clarence qui, dans *Richard III*, rêve de naufrage avant de se noyer dans un tonneau de Malvoisie.

Le merveilleux moyenâgeux a lui aussi apporté sa contribution au rêve shakespearien. Une nouvelle mythologie est née. L'écrivain unit, sur le plan de la fiction, les fées et les dieux auxquels il continue d'avoir recours par respect du Dieu chrétien.

La reine Mab, dispensatrice de rêves, hante l'esprit de Mercutio, compagnon de Roméo :

« *Elle galope dans les cervelles des amants qui rêvent d'amour, sur les genoux des courtisanes qui rêvent de révérences, sur les doigts des hommes de loi qui rêvent d'honoraires, sur les lèvres des dames qui rêvent de baisers, sur le nez du courtisan qui faire une promotion...* »

Le champ du songe s'élargit. Il se permet même d'être sacrilège. C'est le rêve-piège de Iago qui, pour exciter la jalousie d'Othello, ne craint pas de s'égalier aux dieux : « *J'étais couché avec Cassio. Je l'entendis qui disait en dormant : « Charmante Desdémone, sois prudente, cochons nos amours... » puis il m'a embrassé.* »

Avant de revenir à la littérature française, citons encore le merveilleux songe d'Ève du *Paradis perdu* de Milton et celui de Tancredi dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

Enfin Malherbe vint...

Et avec lui, l'ordre, le bon sens, le carcan des règles et des lois. Le songe, qui permet de reculer à l'infini les limites de l'invraisemblable, procurait aux victimes d'un impitoyable règlement le seul prétexte à crever le plafond des antichambres conventionnelles où de pâles confidentes recevaient pour tâche ingrate la mission de remplacer le magistral chœur antique.

Besogneux génial, Racine écrivit méthodiquement des chefs-d'œuvre. Quand il eut épuisé le souvenir des Grecs, douze ans de silence lui furent nécessaires pour assimiler la tradition biblique.

Fortement hiérarchique et soucieux des traditions, après s'être assuré la collaboration directe des dieux (intervention de Diane dans *Iphigénie*), il ne contesta pas au Dieu des Juifs ses procédés historiques. Et cela nous vaut le songe d'Athalie et dans *Esther*, celui d'Assuérus.

C'est sous prétexte d'un songe que La Fontaine, qui

parla si mal de l'amour et si bien de l'amitié, donna la mesure de sa sensibilité.

« *Deux vrais amis vivaient au Monomotapa.* »

Une nuit l'un deux s'éveille brusquement, se rend à la chambre de l'ami qui, s'étonnant de le voir alarmé, lui demande les raisons de son trouble :

« *Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu.
« J'ai craint qu'il n'en fût vrai, je suis vite accouru.
« Ce maudit songe en est la cause. »*

(*Les Deux Amis.*)

Le Songe d'un habitant du Mogol et surtout Le Songe de Vaux et le délicieux songe parodique de Cléopâtre, dans *Ragotin*, oublié aujourd'hui comme le reste de son théâtre, nous mettent en grand danger de merveilleux.

Pendant trois siècles encore le songe s'accroche à son mystère.

Le XIX^e siècle, qui devait le voir sortir du domaine des mythes pour entrer dans celui de la science, ne semblait pas, alors qu'il faisait ses premiers pas en compagnie de Victor Hugo, d'Austerlitz et du Code civil, devoir être propice à la magique étude des manifestations de l'inconscient.

Astucieux procédé pour rejoindre les dieux, le rêve avait jusqu'ici rarement présenté les garanties d'authenticité exigées par ceux qui osaient déjà soupçonner ces derniers de demeurer indifférents aux songes des hommes.

Llié à l'actualité, c'est-à-dire à la science, la littérature devait désormais tenir compte de ses investigations dans les régions vagues de la nuit.

Des sentiers nouveaux, bordés de fleurs pétrifiées, de sables mouvants et de rochers incandescents cèdent chaque matin une partie de leur mystère.

Une poursuite désordonnée sur les talons des savants, des médecins et des philosophes qui n'ont pas encore eu le temps de planter leurs écriteaux et de dresser leurs cartes, amène les écrivains aux confins de l'inexploré.

Un carrefour étoilé les laisse un moment perplexes.

Les moins téméraires continuent à faire de la littérature et, tout en reconnaissant ses nouvelles définitions, laissent au rêve son rôle traditionnel d'intermédiaire entre l'impossible et le probable.



Dessin de Tony Johannot pour
« VOYAGE OU IL VOUS FLAIRA »



Le songe se contente de lever au départ l'hypothèque de la pesanteur. Puis le récit suit une démarche logique.

Ainsi Victor Hugo, après avoir posé que :

« La vie est une page obscurément pliée
« Que l'homme en mourant lit et déchiffre en dormant »

s'introduit dans le sommeil du Pape et le fait rêver. Il a rejeté les attributs de sa puissance et, vêtu de bure, parcourt le monde en prêchant l'amour, la pitié et le pardon.



De même Wells, dans *Douze Histoires et un Rêve*, prend prétexte d'un songe pour transformer Cooper, petit procureur à Liverpool, en un tyran tout-puissant qui déchaîne dans le monde des guerres et des catastrophes.

Mais l'exemple le plus typique de rêve-évasion est fourni



par *Voyage où il vous plaira*, conte fantastique publié par Tony Johannot, Alfred de Musset et P. J. Stahl en 1843.

Chevauchées délirantes, personnages monstrueux, catastrophes diaboliques, apparitions surnaturelles, paysages étranges

au sein d'une « nature immobile rappelant mille souvenirs confus comme ceux qu'on aurait gardé d'un monde qui n'existerait plus. » A la fin de tout cela le héros s'éveille et comme pour s'excuser d'une telle audace lyrique, les auteurs nous apprennent qu'il ne s'agissait que d'un rêve.

Cependant, au milieu de ce songe touffu, dont il est en quelque sorte la victime innocente, Franz, le héros de ce conte, fait un rêve, avoué, celui-là.

Parti en voyage avec son ami Jean Walter, en abandonnant sa fiancée, qu'il n'a cependant pas cessé d'aimer, Franz rêve que celle-ci part avec Walter. Dans son rêve il traverse son ami de part en part avec son épée : « Mais par bonheur, il n'en mourait pas et bientôt après j'avais la satisfaction de le retrouver en parfaite santé et assis tranquillement auprès de son propre cadavre de façon que je le voyais à la fois mort et vivant. »



Il y a là un exemple intéressant de dédoublement à la faveur du rêve. On en retrouvera un autre plus complexe dans *l'Enfant d'Austerlitz* de Paul Adam, publié cinquante ans plus tard. L'enfant rêve qu'au cours de la campagne de Russie il est un de ces malheureux chevaux que les grognards affamés sont en train de dévorer. Et celui qui s'acharne sur lui est justement son bon oncle qui la veille

lui a raconté cet épisode autrefois vécu par lui. Mais tout en s'assimilant à l'ogre, l'oncle conserve sa bonté naturelle et affirme à l'enfant-cheval qu'il ne veut pas le faire souffrir. Il a seulement très faim.

.

Tentatives d'évasion dans l'utopie, ces rêves sont en général techniquement invraisemblables. La science qui, en s'emparant du rêve, lui a fixé des limites humaines ne reconnaît pas plus l'authenticité des songes prétextés à des descriptions fantastiques. Huysmans, dont la prodigieuse puissance d'évocation se satisfaisait mal des nourritures réelles, trahit confortablement l'école réaliste, qui le lui reprocha d'ailleurs avec véhémence, et camoufla en songes les constructions fulgurantes que lui dictait son imagination.

Ainsi le rêve permet-il au héros de *En Rade* de se promener dans la lune sans être cause de scandale et d'y vérifier scrupuleusement les calculs des astronomes. Les cirques, les déserts, les silences. Pour avoir respecté la physique aux dépens de la psychologie, Huysmans est pris en flagrant délit de minutie.

Jules Verne, qui expédiait ses héros, les yeux grands ouverts, au fond des mers ou dans les étoiles, était plus honnête ou plus perspicace. Le professeur Picard devait, cinquante ans plus tard, justifier ces délires alors que les artifices de Huysmans ne trompaient plus que les profanes, ce qui représente encore une solide majorité.

Hérétiques sont encore la plupart des rêves de Loti : *Propos d'exil*, *Le Pays sans nom*, « pays de je ne sais quelle planète, de je ne sais où, entrevu au fond des insondables infinis du temps ou de l'espace pendant les clairvoyances inexplicables du rêve. »

Après la systématisation de l'ordre, celle du désordre. Il y a un juste milieu du rêve qui s'accommode mal de la prévision. La science a supprimé les idoles et, sous prétexte d'humanité, détruit le prestige des sorciers en éteignant le bûcher.

.

Les rapports du rêve et de la vie réelle s'établissent peu à peu, consommant le divorce du songe et du fantastique.

Le rêve, pense-t-on au milieu du XIX^e siècle, est étroitement lié aux événements de l'existence réelle. On y voit la manifestation inconsciente d'un état obsessionnel.

C'est le cas du songe de l'amant assassin, dans *Thérèse Raquin* de Zola. Il s'endort après avoir évoqué, à l'état de veille, l'image de sa maîtresse lui ouvrant la porte en costume de nuit, et lui tendant les bras. Il revoit dans son rêve cette démarche tendre et affolée jusqu'au seuil bien-aimé. La porte s'ouvre, mais au lieu de sa maîtresse, c'est le cadavre du mari, noyé par lui autrefois, qui apparaît devant ses yeux, tel qu'il se présente quotidiennement à sa mémoire depuis le lendemain du crime.

Il s'agit là d'un fait ancien, origine de remords dont il n'a jamais pu se débarrasser. Deux rêves du même type chez Hugo. Mais dans les deux cas l'événement-cause a frappé le sujet dans la journée même qui a précédé le songe. Ce sont le rêve du condamné dans *Le Dernier Jour d'un condamné* et surtout celui de M. Madeleine dans *Les Misérables*.

Javert vient d'apprendre à M. Madeleine qu'un autre Jean Valjean a été arrêté à sa place. Tempête sous un crâne. L'ancien forçat est obsédé par l'idée qu'un innocent risque de payer pour lui. La nuit, il rêve qu'il pénètre dans une sorte de ville morte, dont les habitants sont pétrifiés. Ce n'est que lorsqu'il se décide à partir qu'ils renoncent à leur immobilité pour venir lui apprendre qu'il se trouve chez les morts.

Ce rêve ne paraît pas étroitement lié aux faits auxquels il prétend se rapporter. Hugo le reconnaît d'ailleurs spontanément dans les lignes qui le précèdent : « Ce rêve, comme la plupart des rêves, ne se rapportait à la situation que par je ne sais quoi de funeste et de poignant. »



Valentine Hugo : Projet d'illustration pour le poème « L'AUBE » d'Arthur Rimbaud

Freud écrivit cinquante ans plus tard : « Entre le caractère confus et incompréhensible du rêve et la résistance que l'on éprouve à en développer la pensée latente, il existe un rapport secret nécessaire. »

Il semble que Hugo ait entrevu, au-delà des définitions de son temps, ce qu'on pourrait appeler les lois de la perspective du rêve. Le rêve de Fra Giovanni, moine hérétique, maniaque de vérité, avant son exécution dans *L'Humaine Tragédie* d'Anatole France, et les nombreux rêves des classiques russes (rêves de Tatjana d'*Eugène Onéguine* et d'Adrian Prokhorov du *Marchand de cerueuil* dans Pouchkine, de Pan Danilo dans la *Terrible Vengeance* de Gogol, du lieutenant Ergounov, de Tourgueniev, etc...) sont autant d'exemples de rêves d'obsédés.

.

En 1840, un jeune étudiant, nommé Maury, rêvait une nuit qu'il vivait sous la Terreur. Il était jugé, condamné. Le couperet de la guillotine tombait et Maury, en se réveillant, constatait qu'un des montants du ciel de lit s'était abattu sur sa nuque.

Un certain nombre de constatations semblables donnèrent à penser que le rêve n'était que l'enregistrement inconscient d'un phénomène purement épidermique.

M. Madeleine, dans ce même rêve des *Misérables*, qui est décidément un modèle du genre, passant dans une rue de la ville morte, y est brusquement saisi par un froid très vif. Avisant une fenêtre ouverte, il pense que c'est de là que lui vient cette sensation. Et il se réveille glacé, ses couvertures rejetées en bas du lit.

M^{me} Arnoux, dans *L'Education sentimentale* de Flaubert, fait un rêve identique. Tandis qu'elle attend quelqu'un, dans une rue, un petit chien s'acharne autour d'elle

aboyant et mordillant le bas de sa robe, alternativement. Elle s'éveille et dans un demi-sommeil continue d'entendre aboyer le chien. Le bruit semble venir de la chambre de son fils. Elle s'y précipite. L'enfant toussait. C'est cette toux qui, dans son rêve, lui avait suggéré l'idée d'un chien qui aboie.

Flaubert ne fait là qu'entrevoir le problème du prolongement du rêve.

Henri de Régulier dans *Le Passé vivant* pousse plus profondément les recherches.

Jean de François rêve qu'il est étendu sous un ciel bleu et inexplicable. « Il aurait voulu se lever, mais il ne pouvait pas. Cependant il lui fallait accomplir à tout prix quelque chose de très important, mais son corps lui refusait tout mouvement et il se rendait compte que ce corps n'était pas à lui. »

Le ciel devient peu à peu le plafond de la chambre dans laquelle repose le héros : « Jean de François se sentait encore étendu comme auparavant, mais maintenant c'était bien son corps à lui qui s'étendait sur le lit. Au besoin, il pourrait se remuer, quitter ce lit où il était couché. Cette chose très importante à accomplir et dont tout à l'heure il éprouvait le regret d'être incapable, à présent ne lui serait pas impossible. Oui, mais en quoi consistait-elle ? »

Le dormeur a repris possession du temps. La vie continue comme si l'entracte nocturne n'avait pas eu lieu. L'homme a retrouvé la liberté de son corps. Mais en échange, il a renoncé à reconquérir les régions privilégiées de l'inconscient où le sommeil lui a révélé des mondes vertigineux et inaccessibles à la pensée éveillée.

Cette exploration des prolongements du rêve nous amène à parler de Kafka dont presque toute l'œuvre se situe à la frontière de ces mondes intermédiaires.

Ainsi les premières lignes de *La Métamorphose* : « Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoir Samsa s'éveilla, transformé dans son lit en une formidable vermine. Il était couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse... »

Le rêve que vient de faire Samsa est vraisemblablement du même type que celui de Jean de François. Sa longue station sur le dos a provoqué un phénomène courant de durcissement, d'engourdissement. Son rêve a dû essentiellement être caractérisé par un sentiment d'impuissance à remuer et à saisir. *La Métamorphose*, comme *Le Procès*, n'est pas autre chose qu'une récapitulation de la nuit.

Bien que Kafka, laissant planer un doute, n'ait pas posé, dans ses premières lignes, le principe du songe, *Le Château* peut être considéré comme un véritable rêve. Il en présente toutes les caractéristiques : symbole d'une idée fixe, élément essentiel du rêve, le « Château » auquel les Messieurs et même le jeune messager accèdent sans difficulté, oppose à K... une résistance singulière et invincible. Dès qu'il se met en route pour l'atteindre, il est paralysé comme Jean de François et ne peut réaliser cette chose mystérieuse et importante qui, pour le lecteur éveillé, prend figure d'obsession capricieuse et dérisoire.

Les songes d'origine sexuelle nous conduisent au centre de l'univers freudien.

Presque tous les rêves de l'œuvre de Huysmans sont, à un moment donné, dominés par des préoccupations d'ordre sexuel.

Jacques, personnage de *En Rade*, voit en songe une chambre curieusement décorée à l'aide de têtes de veau, de shakos sans visières et de « rangées de citrouille se transformant en postérieurs de femmes jeunes étalant impudiquement leur sexe ». Malheureusement ce rêve manque de toutes les garanties élémentaires d'authenticité. Il est trop minuscule pour être vrai. Ce n'est encore qu'un prétexte.

Le rêve de Fra Mino, d'Anatole France, est, en revanche, le type parfait du songe érotique dans lequel le désir refoulé trouve son complet épanouissement onirique.

Fra Mino, moine chaste, est un jour obsédé par le souvenir d'une femme autrefois aimée. Après avoir longuement

prié il s'endort près du tombeau d'un saint. Son sommeil fait sortir du sépulcre des nymphes qui se livrent devant lui à toutes sortes de contorsions et de miniques amoureuses. Toujours en songe, il lutte contre ses visions sataniques et finit par triompher : nymphes et faunes se transforment en immondes vieilles femmes qui l'inondent d'urine puante, urine qu'il retrouve d'ailleurs sous lui, au réveil.

Mais c'est Maupassant qui, plus de vingt ans plus tôt, a eu le premier l'intuition du message freudien.

Magnétisme est le premier récit littéraire qui contienne les éléments complets de la mécanique du rêve.

L'histoire, en soi, est simple : un homme voit apparaître dans son sommeil une femme qu'il connaît mais ne lui a jamais inspiré de désir. Elle est nue. Il la possède en rêve. Le lendemain, éveillé, il se rend chez elle et elle se donne à lui presque spontanément.

Les lignes qui suivent sont plus intéressantes encore. Elles expliquent la position de Maupassant à l'égard du rêve.

« C'est peut-être un regard d'elle que je n'avais pas remarqué et qui m'est revenu ce soir-là par un de ces mystérieux et inconstants rappels de la mémoire qui nous représente souvent des choses négligées par notre conscience, passées inaperçues devant notre intelligence. »

C'est aussi l'opinion d'Anatole France, alias M. Dechartre du *Lys rouge* :

« Il s'était depuis longtemps inquiété des images fournies pendant le sommeil et il croyait que ces images ne se rapportent pas à l'objet qui nous occupe le plus, mais au contraire à des idées délaissées pendant le jour... Ce que nous voyons la nuit, ce sont les restes malheureux de ce que nous avons négligé pendant la veille. Le rêve est souvent la revanche des choses qu'on méprise ou le reproche des être abandonnés. »



Illustration de Blanche Van Parys pour « AURELIA » de Gérard de Nerval

La poursuite se termine. Les écrivains vont rattraper les hommes de science, envahir les laboratoires et conquérir la nuit. Mais il n'y aura pas d'effusions de sang. En échange, les savants fourbiront les armes des poètes, taquineront leurs Muses et siègeront dans leurs Académies.

En l'occurrence, ce sont les savants qui ont pris l'initiative d'adopter la littérature comme champ de manœuvre

du rêve. Pour le Dr Henric, le songe n'est plus un prétexte à vagabondage littéraire. Au contraire, ses trois nouvelles réunies sous le titre *Les Hallucinés* servent de cadre au développement de ses théories sur la thérapeutique du cauchemar.

Pour se débarrasser d'un rêve érotique, répété chaque nuit à la suite d'une déconverte fortuite (celle de l'amour consommé dans un champ voisin de leur couvent), des religieuses, sur le conseil d'un médecin, saturent leur conversation de propos relatifs à l'origine de leur trouble. Au bout de quelques jours, leur sommeil retrouve la paix.

« *Se répéter à satiété, à l'état de veille, se représenter, rappeler, retenir dans la pensée l'objet de la pensée onirique* », tel est le remède préconisé par le praticien littéraire.

On retrouve la même idée chez un véritable écrivain Jean Lorrain. Dans son roman intitulé *Monsieur de Phocas*, publié à la fin du siècle dernier, le personnage principal (Monsieur de Phocas), ne pouvant se débarrasser d'un songe morbide, s'en ouvre à un autre personnage, Ethal, qui lui donne ce conseil : « *La seule chance de guérison que vous ayez de cette obsession de masques, c'est de vous familiariser avec eux et d'en voir quotidiennement.* »

Une place spéciale doit être faite à Gérard de Nerval qui, en plein romantisme hugoïen, eut le courage singulier et paradoxal de rappeler aux anciens combattants décorés et retraités de batailles aussi dérisoires que celle d'Hernani, qu'on pouvait mourir de sincérité.

Aurélia, dernier témoignage du poète, étrange complément et fervente justification de l'atroce grimace du pendu, que ses amis trouvèrent dans sa poche après son suicide, fait de Nerval l'indiscutable précurseur de la révolution qui, près de cent ans plus tard, devait faire du rêve le centre des préoccupations de toute une génération.

Il faudrait citer l'ouvrage tout entier. Dès la première ligne, Nerval, reprenant les mots même d'Homère, ouvre « *les portes de corne et d'ivoire qui nous séparent du monde invisible* ».

Un rêve dans lequel le poète voit s'abattre et agoniser un monstre, dont le visage ressemble à celui de l'Ange de la Mélancolie de Dürer, est pour lui un funeste présage : « *Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle.* »

A partir de ce moment, le récit est fait de coïncidences, de similitudes, de sensations de déjà-vu qui ne s'expliquent que par la morsure constante du rêve sur la veille. Des rêves dans lesquels reparait chaque fois le visage merveilleux d'Aurélia, l'amante mystique, guident le poète vers son apothéose mortelle. Rêves authentiques pour la plupart, auxquels l'auteur donne une interprétation généralement élémentaire. Ainsi une vision onirique du port de Saint-Petersbourg, dominé par les fantômes des princesses de Russie regardant en direction de la France à travers un télescope, inspire à Nerval ces candides réflexions : « *Je vis par là que notre patrie devenait l'arbitre de la querelle orientale et qu'elles en attendaient la solution. Mon rêve se termina par le doux espoir que la paix nous serait enfin donnée.* » Une telle naïveté a de quoi nous surprendre. Mais qu'importe ! Nerval, et c'est ce qui fait de lui un précurseur, a été le premier écrivain véritablement tourmenté par l'angoisse onirique. « *Dès ce moment, je m'appliquai à rechercher le sens de mes rêves... Je crus comprendre qu'il existait entre le monde externe et le monde interne un lien ; que l'inattention et le désordre d'esprit en faussaient seuls les rapports apparents...* »

Le fantastique supplantant pour un temps le rêve. Il est incontestable qu'une partie importante des *Chants de Maldoror* ou d'*Une Saison en Enfer* ont été ébauchés pendant le sommeil. Mais Lautréamont pas plus que Rimbaud n'a daigné rendre au songe ce qui lui appartenait.

Un rêve dans *L'Hérésiarque* d'Apollinaire : le R. P. Benedetto Orfei raconte comment il est devenu hérésiarque. « *Le matin, à l'heure des songes véritiques, je vis le ciel ouvert.* »

Il décrit la vision qui se présente à ses yeux et au réveil « *comprend que ce rêve est un événement grave dans sa vie et pour les hommes.* »

Rêve prémonitoire, tout à fait élémentaire, qui n'a pas plus d'intérêt que le songe prétexte du Pape de Hugo ou le rêve parodique de Paphnuce le Stylite dans *Thais* d'Anatole France.

L'éclosion du surréalisme, dont les deux thèmes favoris sont l'écriture automatique et le récit des rêves, remet le songe au premier plan de l'actualité littéraire.

Les amis d'André Breton, abandonnant aux savants, aux politiciens et aux généraux gâteux l'épée inoffensive et le velours vert des sièges académiques, échangent contre ces trophées dérisoires les outils plus secrets de l'introspection.

Breton proclame son horreur de la « littérature ». Après avoir rapporté dans le style dépoillé des biologistes un rêve dont le personnage principal est son ami, le peintre Dominguez, il note en guise de conclusion : « *3 heures 5 du matin. Notation immédiate.* »

Ces rêves peuvent être de véritables petits poèmes, charmants et gratuits :

« *Je marchais le long d'une plage, menacé d'être englouti. J'étais coiffé d'un haut de forme surmonté par une flamme qui me semblait un feu de Pentecôte. J'avais de longs cheveux* », note Michel Leiris.

Les rêves dirigés de Desnos, les récits de rêves d'Eluard, d'Albert Béguin, de Mabille, de Daniel Guerne, de Maurice Blanchard nous introduisent dans les domaines glacés de l'expérimentation, mais le hasard sculpte parfois dans la glace ses figures les plus pures ou les plus douloureuses et profite de la seconde d'éternité qui précède la prise de conscience de l'aurore pour arracher au sommeil des secrets plus lourds et plus authentiquement chargés de poésie que la Poésie même.

CHARLES BLANCHARD.



Illustration de Blanche Van Parys pour « AURELIA » de Gérard de Nerval



LE CHATEAU DE RÊVE CONSTRUIT DE SES MAINS, EN TRENTE ANNÉES, PAR LE FACTEUR CHEVAL A HAUTERIVES

LE RÊVE DANS L'ART

par JEAN-MARC CAMPAGNE

TOUT l'art, cette seconde vie, est une entreprise de rêves et de tous les genres. Indifféremment, comme des plantes, les chefs-d'œuvre et les navets produisent la dose de stupéfiants nécessaire aux besoins — même inavoués — de la connaissance et de l'amour. Seule compte, en définitive, la qualité du rêveur.

Si Rousseau le Douanier rejoint Giotto dans un domaine très fermé et le facteur Cheval, Piranèse, il est évident que Detaille, auteur d'un *Rêve* bien connu, n'égale au rayon des cartes postales en couleurs que les plus mauvaises. Mais les choses sont bien ainsi. Il faut des rapports de police (façon Detaille) et des poèmes de Mallarmé pour faire un monde où les uns, certainement, font valoir les autres.

Dans le cadre présumé fragile de l'harmonie universelle, il apparaît que le Rêve, malgré ses airs pas très sérieux, a édifié en peinture des fondations essentielles.

Mis principalement au service de la foi jusqu'au XVI^e siècle, il a déroulé pour la chrétienté une fresque immense qui couvre l'Italie de Giotto à Ghirlandajo, les Flandres, de Van Eyck à Jérôme Bosch, la France, des frères de Limbourg à Jean Fouquet, et l'Allemagne, de Schongauer à Grünewald pour ne citer que les mieux connus. Ainsi les rêves des origines de l'art moderne furent-ils des visions mystiques inspirées des Évangiles, de la Bible et de livres comme la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, de l'*Apocalypse* de saint Jean ou encore de ce *Livre des Merveilles* qui régala nos ancêtres (vers 1380 et longtemps après) des extravagants récits de voyage de l'Anglais John de Mandeville.

A mi-chemin du surnaturel et du fantastique, les peintres et les imagiers primitifs sont demeurés des réalistes car ils étaient aussi proches par la foi des prodiges qu'ils célébraient que des réalités quotidiennes. Leurs Adorations, leurs Miracles, leurs Danses macabres reflètent que les choses du Ciel et de la Terre, celles de l'Homme et de Dieu, se trouvaient sur un plan d'évidence (donc de réalité) qui jamais, par la suite, ne fut transposé d'une manière aussi fervente.

Quelquefois même, l'échelle de cette réalité est celle de la vision pure comme on voit dans le *Couronnement de la Vierge* (1453) de Enguerrand Charonton, où le coup de théâtre de l'apothéose de la Vierge occupant les quatre cinquièmes du tableau a l'autorité et l'emprise obsédante d'un rêve. Ce monde suave de l'Agneau, du Lys et de la Colombe, ce monde d'élus et d'anges musiciens, n'a plus de valable aujourd'hui, pour certains, que d'avoir été rêvé par quelques grands peintres. On convient que le Ciel, avec les nuages du jour et les étoiles de la nuit, reste un fort beau théâtre mais on le veut désaffecté.

Il n'en est pas de même pour l'Enfer. Tel esprit fort (!) qui devant le *Jugement dernier* de Van Eyck, du Musée de Leningrad, demeure indifférent à la partie supérieure du tableau où Dieu domine, en majesté, les justes, commencera, plus bas, à s'intéresser à la colère terrible de l'Ange. Enfin le spectateur sera fasciné par l'immense squelette aux ailes de chauve-souris qui précipite dans l'abîme aux monstres innommables la foule des damnés.

Là, nous cherchons d'instinct quelqu'un à notre image

ou un rappel du cauchemar de la veille, car un cauchemar l'emporte toujours sur un rêve. La *Guerre* de Henri Rousseau nous retient davantage que le *Paradis* de Pierre Bonnard, à croire que la peur soit tout ce qui demeure en nous de l'enfance, le ravissement ayant disparu comme un parent pauvre le jour anniversaire de nos dix ans.

Au xv^e siècle, les peintres soufflaient le chaud et le froid avec une candeur égale, et il est amusant de noter que les frères de Limbourg (artistes franco-flamands) ont produit dans les *Très Riches Heures de Jean de Berry* une page sur l'Enfer qui annonce avec précision les visions dantesques de Jérôme Bosch.

Bosch, précurseur du fantastique moderne, reste un peintre concret. Ses monstres à partie d'hommes et son bestiaire infernal ne sont que des arrangements (pomme-barque, oiseau-lézard, porc-amphore, prêtre-carnassier, bulbes humaines, etc.), des « montages » de formes convulsives prises dans la nature même. Ce monde hybride, halluciné mais d'essence objective ne devait être transposé que quatre cents ans plus tard par les surréalistes. Depuis les *Délivres terrestres* de Bosch (comme dans la *Chute des Anges*, de Brueghel, issue des mêmes sources) aucun peintre jusqu'à Salvador Dalí n'avait jamais puisé dans ce domaine étrange des éléments vraiment nouveaux. Et ce ne sont pourtant pas les chefs-d'œuvre qui manquent !

Les rêves religieux, mystiques, historiques ou légendaires se trouvent dans la production de presque tous les grands peintres, mais le mécanisme de la vision change peu. Le *Songé de Philippe II* du Greco, le *Jugement dernier* de Rubens, le *Songé de Jacob* de Rembrandt, les *Cavaliers de l'Apocalypse* ou le *Rêve* de Dürer existaient en puissance dans le répertoire médiéval de Nicolas Froment, de Van Eyck et de Grünewald. Et si l'on compare la *Tentation de saint Antoine* de Lucas de Leyde (contemporain de Bosch) avec le même sujet peint par Teniers, du Musée de Berlin, on conviendra que ce thème soutenu par un visionnaire est tombé entre les mains, honnêtes mais vides, d'un parodiste.

Toute la Renaissance a recommencé le *Songé de Polyphile* et le *Parnasse* sans éclipser Mantegna, et les *Paradis*, les *Assomption*, la *Vision de saint Jérôme*, *Diane et Actéon* et le *Sommeil d'Antiope* constitueraient un catalogue fabuleux où le Rêve, sauf exceptions, se montre davantage en représentation qu'en transe.

Au xviii^e siècle, on relève, à travers de nombreuses allégories mythologiques, peu de traces de rêves à l'état pur. Cependant les gravures de Marillier pour le *Cabinet des Fées*, en 44 volumes, soulignent que Viviane, Mélusine, voire la Fée des Broussailles furent très recherchées à la veille de la Révolution française. Ces réincarnations de la mythologie gauloise, assez négligées depuis le moyen âge, allaient traverser le romantisme grâce à Tony Johannot, Grandville et Gustave Doré, entre autres, pour finir (un peu gelées) sous le pinceau des préraphaélites anglais.

Mais il y avait Watteau !

- « Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres
- « Comme des papillons errent en flamboyant,
- « Décors frais et légers éclairés par des lustres
- « Qui versent la folie à ce bal tournoyant. »

Baudelaire, qui l'inclut dans ses *Phares*, ne s'y trompait pas. Eperdument solitaire et mélancolique, il fut de la grande race des rêveurs, l'homme de *L'Indifférent* et de *L'Embarquement pour Cythère*, il le fut dans sa substance même, comme Rembrandt et comme Goya.

A propos de l'atmosphère hallucinée qui baigne l'œuvre de Goya, Baudelaire observait : « Il y a dans les œuvres issues des profondes individualités quelque chose qui ressemble à ces rêves chroniques qui assiegent régulièrement notre sommeil. » Et Goya, parlant de ses *Caprices*, avouait que ses monstres avaient été enfantés par « le sommeil de la raison ». C'est à ce moment qu'un opium nouveau, celui du rêve, fit son apparition officielle dans la jeune peinture romantique, au début du xix^e siècle.

Ingres, « adorateur rusé de Raphaël », n'en fut pas

incommodé sur le plan onirique : il rêvait de seconde main, et Delacroix (qualité mise à part) rêvait comme Rubens, lequel rêvait comme Tintoret. C'est-à-dire que *Jupiter et Thétis* du premier et la *Lutte de Jacob et de l'Ange* du second peuvent être tenus pour des chefs-d'œuvre, non pour des rêves authentiques.

On trouve plus de saveur involontaire, parce que le ridicule s'y mêle et l'afféterie (mais le ridicule est bon conducteur du rêve (1) dans certaines productions inférieures de l'époque. Par exemple, dans celle de Girodet *Les Ombres des guerriers français reçus par Ossian dans le palais d'Odin* qui enchantait le Premier Consul, sérieux admirateur d'Ossian, ou encore dans *l'Âme brisant les liens qui l'attachent à la Terre*, de Prud'hon et dans le *Rêve de bonheur* de son attendrissante élève Constance Mayer.

Avant de voir les peintres du romantisme anglais, il faut se souvenir que Daumier célébrant Don Quichotte s'est merveilleusement élevé au niveau de ce rêveur démesuré. Avec Don Quichotte, Daumier a capté l'image d'une chi-



LE FANTÔME D'UNE PUCE, par William Blake

mière, comme plus tard Rodin fit du génie visionnaire de Balzac la figure d'un élément : une force qui rêve. Mais ceci est la rareté. Fictifs ou réels, les grands rêveurs sont souvent trahis par les peintres.

« Si l'univers est en quelque sorte un précipité de la nature humaine, le monde des dieux en est la sublimation. » Cette pensée de Novalis flottait dans l'air du temps lorsque parut William Blake. Vers huit ans il commença à avoir des visions, au moins à les avouer à sa famille, car, ensuite, il assura qu'à quatre ans il avait vu l'Éternel face à face. On peut maintenant trouver ennuyeux *La Mort sur le cheval blanc* ou théâtrale *La Méditation de Harvey*, mais il faut savoir que nourri d'art médiéval, passionné de Shakespeare, des poèmes de Chatterton et d'Ossian, Blake gravait, peignait et composait ses poèmes sous la dictée.

(1) « J'aimais les peintures flottes », dit Rimbaud, [qui n'aimait pas perdre son temps.]

Par un mystérieux accord, il se trouvait sur le même plan surnaturel que saint Paul, Ezéchiel, Swedenborg et que les héros de la Bible et du *Paradis Perdu* de Milton. « Nous pouvons dire, affirme Marcel Brion, qu'il vécut davantage avec les hôtes de ses visions qu'avec ses contemporains. » Les partis pris trop littéraires du graveur des *Nuits d'Young* n'empêchent que Blake doit être considéré, dans son œuvre et dans sa vie, comme un précurseur génial de l'art médiumnique.

Le génie s'arrête là pour l'Angleterre, et Dante-Gabriel Rossetti donne bien la mesure d'une piété maniériste qui fut le credo de la majorité des préraphaélites, si experts à mélanger le gothique renaissant et la décadence italienne. Son *Rêve de Dante* est du genre solennel, comme le *Rêve de Sardanapale* de Madox Brown et comme le *Rêve de Chaucer* de Burne-Jones. Cependant, la *Légende de Titiana* de Fuselli (auteur de l'effrayante apparition d'une tête de



BÉATA BÉATRIX, par Gabriel Rossetti

cheval intitulée le *Cauchemar*), l'*Ophélie* de Millais, la *Fata Morgana* de Watts et le *Paradis Perdu* de John Martin reflètent plutôt l'esprit lyrique et visionnaire de la poésie anglaise de Coleridge à Swinburne.

L'ère victorienne se prolonge, avec l'étrange Aubrey Beardsley, jusqu'à la fin du siècle. La fin d'un certain âge d'or... En France, Odilon Redon était déjà célèbre. La soumission de ce dernier aux données de l'inconscient, surtout son symbolisme, font quelquefois penser à l'art victorien. Seulement « Odilon l'Enchanteur, évocateur des ombres », était un étonnant dessinateur et ses créations sont plus qu'actuelles par la sensibilité que celles de Blake, lesquelles se défendent mal du Temps, peut-être parce qu'elles sont inhumaines.

Redon, jouant sur le clair-obscur et sur la ligne abstraite, « cet agent de source profonde, dit-il, agissant directement sur l'esprit », laisse une œuvre rêvée extrêmement importante. Elle est toujours une source vive, en ceci qu'elle tend à inspirer plutôt qu'à définir.

Ce n'est pas le cas pour Félicien Rops, qui se situe entre le macabre et l'obscène, sur un plan de recherche voulue très éloigné de l'art de Redon. Toutefois une gravure *Satan semant l'ivraie* se détache comme une vision baudelairienne et force le souvenir par son autorité imprévue.



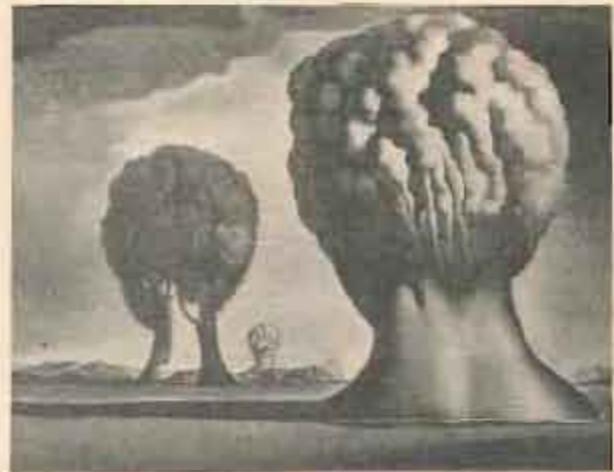
DESSIN DE RÊVE, d'Odilon Redon

Un autre Belge, James Ensor, s'est illustré depuis la fin du siècle dernier par ses compositions truculentes et lyriques ou revit l'hallucination des primitifs flamands. Ses *Mosques*, ses *Squelettes*, ses *Diableries*, sont à l'origine d'un certain fantastique à base d'humour noir qui a renouvelé l'inspiration de la jeune peinture et qui a préparé aux surréalistes un tremplin nouveau : la farce métaphysique.

En attendant, le Rêve, en tenue réglementaire, hantait parfois les ateliers de Puvis de Chavaunes, du « primitiviste » Sérusier, de Gustave Moreau, puis d'une quantité d'académistes du genre Cornou, auteurs d'allégorie éducatives pour Caisses d'Epargne, dont on sait qu'ils ont ignoré à la fois l'angoisse d'un Van Gogh (le rêve en fusion) et la tranquille extase du Douanier.

C'est dans une jungle enchantée, nue, sur un divan rouge, que Henri Rousseau évoqua son premier amour, la Polonaise Yadvigha. Et cette composition, intitulée *Le Rêve*, fut agrémentée de l'inscription suivante :

- « Yadvigha dans un beau rêve
- « S'étant endormie doucement
- « Entendait les sons d'une muselle
- « Dont jouait un charneur bien pensant ;
- « Pendant que la lune reflète
- « Sur les fleurs, les arbres verdoyants,
- « Les jaunes serpents prêtent l'oreille
- « Aux airs gais de l'instrument. »



LES TROIS SPHYNX DE BIKINI, par Salvador Dalí



ISABELLE, par Blanche Van Paey

Le petit commentaire insipide de cette imagerie somptueuse montre assez que le rêve s'installe où il veut et qu'il élève le rêveur sur des sommets dont il n'a souvent qu'une conscience vague. Rousseau pose le double problème de l'Enfance et de la Grâce (avec majuscule) comme Van Gogh pose celui de la Folie dans l'art. Or dans les deux cas le subconscient règne en maître. Ce sera le mérite des surréalistes qui n'étaient ni naïfs, ni fous d'avoir voulu atteindre consciemment la source même du rêve.

André Breton s'explique là-dessus très clairement : « Le seul domaine exploitable pour le peintre, dit-il, est aujourd'hui celui de la représentation mentale pure tel qu'il s'étend au-delà de la perception vraie, sans pourtant ne faire qu'un avec le domaine hallucinatoire. L'appel à la représentation mentale (hors de la présence physique de l'objet) fournit, comme a dit Freud, « des sensations en rapport avec des processus se déroulant dans les couches les plus diverses, voire les plus profondes de l'appareil physique ». Au peintre, poursuit Breton, s'offre un monde de possibilités qui va de l'abandon pur et simple à l'impulsion graphique jusqu'à la fixation en trompe-l'œil des images de rêve, en passant par tous les moyens de l'interprétation « paranoïaque-critique ». Salvador Dali, inventeur de cette dernière activité, dit qu'elle est une méthode spontanée de connaissance irrationnelle, basée, précise-t-il, sur l'« objectivation critique et systématique des associations et interprétations délirantes ».

De semblables investigations peuvent paraître incohérentes. Elles sont pourtant parallèles à celles que les travaux de Freud, d'Albert Béguin, de Marie Bonaparte, de Robert Desoille et de Gaston Bachelard entre autres, ont définitivement imposées. Le grand public les ignore peut-être ; elles n'en existent pas moins. Avec le recul du temps, on reconnaît

que les ouvrages plastiques des surréalistes, qu'on a beaucoup plaisantés, sont d'une honnêteté toute scientifique. L'apparence révolutionnaire de ces recherches a longtemps dissimulé une objectivité rationnelle s'appliquant à un ordre de pensée absolument nouveau, lequel ouvre au peintre, comme au poète, un domaine qu'il n'est plus possible de négliger aujourd'hui.

Les nouvelles épopées : aventures de la vie intérieure, rêves provoqués, illustrations de rêves, sont encore, pour un temps, réservées aux initiés. Edgar Poe, Lautréamont, Rimbaud et d'autres « horribles travailleurs » n'ont pas été admis d'emblée ni de gaieté de cœur dans la littérature... Salvador Dali et ses amis ont une audience plus restreinte mais plus exigeante que les peintres abstraits par exemple, dont les jeux plastiques n'intéressent que l'œil. En jetant les bases d'une physique expérimentale du monde psychique les surréalistes ont cessé de considérer la peinture comme un objet de délectation pour en faire un instrument de connaissance. La délectation, d'ailleurs, en marge des voies habituelles de l'art, est une simple habitude à prendre. Le temps s'en arrange toujours.



EX-VOTO A SAINT SÉBASTIEN, par A. Courmes

Quoi qu'il en soit, il est impossible d'étudier l'évolution du Rêve moderne sans mentionner le caractère bouleversant et parfaitement original de l'apport surréaliste. Une étude comparative incluant un essai d'interprétation des tableaux oniriques de Dali, Max Ernst, Magritte, Paulien Dominguez, puis de ces deux grands précurseurs Picasso et Chirico, entourés de Duchamp, Brauner, Miro, Tanguy, Masson, Bellmer, Valentine Hugo, Man Ray, Hugnet, Schigmann et Delvaux serait passionnante. Une suite nombreuse s'y rattache, de Deianglade, fondateur oublié du « Petit Onirique du Dimanche » à plusieurs femmes peintres comme

Léonor Fini, Rina Rosselli, B anche Van Parys. Et la liste est copieuse... Une place spéciale est à faire au poète Henry Michaux, lequel en tant que dessinateur veut que l'art soit une expérience vécue. Les curieux graphismes qu'il arrache de lui sont un témoignage de fidélité intégrale à ses visions. « Heureusement, écrit-il, heureusement que je l'ai dessiné. Sans quoi jamais je n'en eusse vu un pareil. Un tout petit cheval, vous savez, une vraie idée « Cheval ».

Il y a là une idée de fou en même temps qu'une idée d'enfant ; assurément une idée-force qui donne raison à Jean-Paul Richter lorsqu'il affirme : « Dans la veille, nous faisons ce que nous voulons ; dans le rêve nous voulons ce que nous faisons. »

En dehors du surréalisme, si l'on excepte des peintres comme Chagall ou comme Goerg qui, dans des genres très

différents, cèdent à l'imaginaire, on trouve peu de monde, je veux dire peu de monde de première grandeur. Nous nous en consolons avec les peintures naïves, avec les affiches violentes ou irréelles des rues de Paris, voire avec certaines cartes postales qui sont la menue monnaie du rêve

A la vérité, ce bilan que les curieux s'amuseront à compléter (il paraît, depuis Voltaire, que le secret d'être ennuyeux c'est de tout dire) est plutôt une trajectoire. De la mystique à l'artisterie et de l'hallucination vraie aux rêveries de hasard, chacun pourra trouver son compte, mais le dernier mot restera à la poésie par l'intermédiaire de la peinture. C'est dire que le choix est restreint. On l'aimerait impitoyable comme l'est, en général, le rêve du dormeur.

Jean-Marc CAMPAGNE.



« LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI », film expressionniste allemand de Robert Wiene

RÊVES SOUS CELLOPHANE

PAR MAURICE BESSY

Ces fragments de notre évasion nocturne auxquels nous attribuons d'étranges résonances, appartiennent-ils réellement à notre destinée ? Peut-être nous hâtons-nous d'annexer des scènes éparses de quelque autre spectacle, parallèle au nôtre, mais qui obéit à une géométrie inconnue.

Le choix que nous faisons de ces souvenirs sans fondement, de ces traces aveugles, procède d'un matérialisme ironique beaucoup plus qu'onirique. Ces images sans origine, télévisées par quelque mécanique nerveuse, devraient nous convaincre du mystère de notre présence. Notre vanité s'y refuse. Nous voulons apercevoir une prophétie dans la rigueur du secret et donner une explication de chaque apparition. Cette démarche de cabaliste est-elle opportune ? Qui oserait l'affirmer ? Simonide, Septime Sévère, Hécube,

Amilcar et leurs visions de bilieux n'ont jamais convaincu que les amateurs de clé des songes.

Peut-être nous révélera-t-on un jour que nous ne sommes qu'une projection d'un drame depuis longtemps prémédité. Nos gestes et nos pensées seraient figés sur quelque mystérieux ruban dont le déroulement constituerait notre vie. Quoi d'étonnant si des interférences se produisent dans un univers d'images sans âge, sans limite, sans espoir, aux instants cycliques des ténèbres ? Ainsi, les postes de radio les plus sélectifs captent-ils des ondes égarées que l'on chasse d'une imperceptible poussée.

Cette conception du monde en vaut bien une autre. Elle laisse un espoir aux chercheurs friands d'un cinéma total, susceptible de répéter tous les mécanismes, peut-être même de les compliquer.

Aussi bien, le cinématographe ne nous apparaît-il que sous l'aspect d'un art de fantômes. Ses accès de réalisme sont momentanés. Nous savons que la vie qu'on nous découvre par la fenêtre translucide n'est qu'une léthargie de lumière, qu'elle se déclenche et s'arrête à volonté, qu'elle porte au-delà, plus qu'en elle-même, sa vraie signification ; qui est involontaire.

Les plus habiles, les plus usés par la profession d'embau-meur d'images, se laissent prendre à la confusion et à la fiction qu'ils fabriquent à l'usage d'autrui. Je me souviens d'un film dont l'un des personnages épisodiques était une jeune anarchiste. L'interprète choisie, à l'opposé de l'héroïne qu'il lui fallait incarner, ne vit pas sans étonnement les machinistes et les électriciens roder autour d'elle, engager des conversations dont la politique et la révolution étaient les ressorts. La tache d'huile s'étendit. Tous les artisans « extrémistes » du studio se crurent obligés de venir apporter à leur camarade un salut sympathique. Les autres affectèrent à son endroit une attitude distante, presque hostile. Elle-même, à la frontière de son âme, céda quelques instants à



LE RÊVE DE MELIÈS

son propre simulacre. De l'image à l'imagination, de l'artifice à l'art, les routes sont bordées de mirages.

Sommes-nous prêts à croire que le film, dans sa pénombre de cauchemar, s'offre à nous dans une abstraction hallucinante ? Des chevaux sans guide entraînent le char. Le cocher est-il ivre ? Sommeille-t-il seulement ? Qui saurait répondre ?

Je songe au dormeur de Walter Scott entendant un bruit, insuffisant pour l'éveiller tout à fait, percevant un attouchement accidentel. Ces impressions font, à l'instant même, partie de ses rêves et s'adaptent à la teneur des idées qui l'occupent, quelles qu'elles puissent être. Le même bruit est une décharge de pistolet pour qui rêve de duel, ou des applaudissements pour l'orateur songeant à son discours. « Il existe dans le cours des idées, pendant le sommeil, une intuition si rapide qu'elle nous fait songer à la vision dans laquelle le prophète Mahomet vit toutes les merveilles du ciel et de l'enfer, quoique l'eau contenue dans la jarre, renversée quand son extase commença, ne fût pas encore complètement écoulée lorsqu'il reprit l'usage de ses facultés ordinaires. »

La rapidité et aussi la perfection de ce système explicatif adopté pendant le sommeil souligneraient encore, si besoin en était, le caractère irrationnel du rêve. Les discussions qu'il appelle se chargent spontanément de notions philosophiques et d'un jargon affecté. Nous étions heureux avec nos rêves, nous avions accepté à leur sujet une terminologie pompeuse dont la racine plonge invariablement dans les bienfaisantes ombres d'une déesse égyptienne. Les voici placés désormais à une limite sournoise. Ici, le son se dessine. Un éther de boue s'attaque à la vitesse, la lumière s'assombrit, ce qui était normal paraît caricature, et rien de ce qui est inhumain ne nous est plus étranger.

Le cinématographe est responsable de cette réfraction. Il s'est attaqué au rêve pour lui faire le coup du père François. Et pourtant, il était lui-même un rêve, une forme de rêve. Il avait conquis le monde parce qu'il était une réalité douteuse, qu'il offrait à chacun d'entrer dans le jeu, au-delà de l'écran.

Méliès, bien entendu, n'est pas dans la course. Il aimait trop la fantasmagorie pour s'arrêter au rêve qui fait partie de l'arsenal humain. Il ne l'utilisa que pour apaiser son appétit de merveilleux, et encore il n'en retint que l'aspect hallucinatoire. Chacun de ses films, il est vrai, constituait en soi un rêve. Un rêve naïf, d'une poésie trop tendre pour être vraie, du goût de ceux que l'on aime à faire tout éveillé.

Mack Sennett et ses disciples agirent de même. Pour eux, le rêve était une explication, sinon une excuse. Après l'avalanche des gags, des situations illogiques, après le triomphe de l'absurde, il convenait d'obtenir le pardon du bourgeois. Le rêve avait bon dos. Parfois, l'excuse se transformait en parade : on crie très fort, on vitupère, on s'attaque aux corps constitués et, dès que le gendarme menace, un dormeur se réveille. Comment accorder le moindre crédit à un cauchemar ?

L'un des films les plus significatifs du muet fut un réve-
excuse : *Le Cabinet du Docteur Caligari* réalisé par Robert Wiene dans son intégrité. Ses personnages et leurs comportements, ses décors et leurs éclairages, appartenaient à un univers imaginé. Le film terminé, nul ne voulut courir le risque d'offrir au monde une transposition aussi audacieuse. Un commerçant astucieux suggéra la ruse du rêve final, qui explique, légitime et excuse tout, même le pire. Nous devons à ce bienfaisant vandale l'existence de ce chef-d'œuvre de l'expressionnisme.

Les réalisateurs allemands de la grande période marquèrent tous une prédilection souvent excessive pour les effets visuels autorisés par le rêve. Beaucoup de leurs réussites sont aujourd'hui bien oubliées, que ce soit *Les Mains d'Orlac* où l'hallucination permettait de souligner la hantise du crime, et *Rêves et Hallucinations* dont Stevenson et Poe firent les frais. On a néanmoins retenu *Les Trois Lumières (La Mort lasse)* de Fritz Lang. Lil Dagover, par trois fois, opposait la fougue de son amour aux ruses exotiques de la mort. Ses trois épreuves étaient autant de rêves et les trois rêves aboutissaient à un même désespoir. Le sujet était une forme, un moyen, à la fois aisé et bouleversant, de mettre en relief les goûts morbides de l'âme allemande. N'exigeait-il pas, au bout de la route, une vie supplémentaire ? Il nous faudra attendre de longues années pour retrouver aux Etats-Unis les mêmes impertinences en face du bonhomme inconnu dont les pactes sont des pièges et les concessions, des sursauts d'agonie.

De la même inspiration, *Le Cabinet des Figures de Cire*, de Paul Leni, est demeuré dans notre souvenir. Ivan le Terrible, Jack l'Eventreur et Haroun al Raschid, devenus héros de rêve, étaient à jamais reconstitués, on pourrait dire recréés. Onirisme et poésie avaient trouvé leur point de jonction dans l'inquiétude de l'époque et l'inquiétant silence des images animées.

Pabst, de son côté, imposait, non sans mal, son *Cas du Professeur Mathias* ou *les Mystères d'une âme*, que les plus belles images de *Spellbound* n'ont pu nous faire oublier. L'auteur retenait des premiers balbutiements de la psychanalyse les éléments qui devaient séduire plus tard les héros surréalistes. Le rêve n'était plus une simple fabrication de l'esprit, il n'appartenait pas à un domaine humain. Il était à la limite de notre connaissance et de notre ignorance. Il était surréel. Pabst le définissait dans des schémas étourdissants, parfois naïfs, qui n'avaient pas encore le secret des énigmes de Dalí mais en pressentaient les refoulements transcendants. Dans le domaine de l'inconscient, l'illustration nous étonnait encore par des images dont Breton aurait pu dire qu'elles tiraient d'elles-mêmes une justification formelle dérisoire.

Parallèlement, l'école suédoise, friande de légendes, de phantasmes et de sorcellerie, nous offrait plus d'un film traitant du rêve ou s'assimilant aux conceptions oniriques.



Charlie Chaplin dans le rêve d'« IDYLLE AUX CHAMPS »

On en a retenu *La Charrette Fantôme*, de Sjöström, et *Le Vieux Manoir*, de Stiller, tous deux inspirés par Selma Lagerlöf.

Ces points de repère n'ont guère plus de vingt ans ; ils nous paraissent chargés de siècles, au même titre que les « primitifs » qui nous sont si lentement révélés. S'ils en ont la naïveté, ils n'en possèdent point l'éclat. L'art qui présidait à leur éclosion était fait de trop de recherches, de tâtonnements, d'ébauches. Aucune image filmée de l'époque ne possède le mystère d'un Mât ou d'une Lune sur un tarot de sorcière. Ne rêve pas qui veut. Et le premier venu ne saurait s'approprier sans danger les rêves des autres. Les Américains en firent l'expérience, que ce soit avec Douglas Fairbanks ou avec James Cruze. L'ironie et la bonne humeur, présents derrière chaque image de *Cauchemars et Superstitions*, de Jazz, ne pouvaient nous convaincre. Cruze avait eu un jour un instant d'inspiration ; il avait été bien venu de la transcrire sans plus réfléchir. Son *Hollywood*, moins cocasse, était authentique.

Il faut Chaplin et sa grâce pour nous faire pardonner les cauchemars de certains films d'épouvante, les naïseries bibliques des *Vertes Pâturages* et ce *Songe d'une Nuit d'Élé*, dépouillé de toute féerie, à l'usage des fanatiques du Châlelet.

Charlot, qui brosse une caricature du rêve dans *Charlot Soldat*, dans un « rythme qui va comme un roulement de tambour », le grand Charlot qui rêve un ciel aussi méprisable que la terre, un Paradis aussi humain que l'Enfer de *Huis-Clos*. Au-delà du rêve, le bonheur lui-même se refuse, s'escamote. Les anges qui se querellent perdent leurs plumes blanches ; les roses se fanent comme celles des haies. Pourquoi rêver du ciel, puisqu'il n'y a plus de ciel ?



Charlie Chaplin dans le rêve d'« IDYLLE AUX CHAMPS »

Cette poésie mélancolique, nous l'avions déjà rencontrée dans un autre rêve, celui de *Une Idylle aux champs*. Elle laissait entrevoir à Elle Faure « qu'un farfadet, un lutin, un gnome qui danse dans un paysage de Corot, ou le privilège de rêver précipite celui qui souffre, porte Dieu même dans son cœur ». Ce rêve est un vrai rêve ; il est aussi un ballet, transparent et spontané. Les guirlandes, les farandoles, les entrechats, les nymphes au doux sourire ne sont que des transpositions d'une réalité beaucoup plus sordide... Les lois terrestres sont transgressées, nous sommes très près du miracle, au cœur même de l'allégresse. Charlot est fait de la même étoffe que son rêve. Nous ne pourrions plus jamais l'oublier ; il est entré en nous comme une écharde d'églantier.

Nous le retrouverons quelques années plus tard, dans un ballet encore. Sa « danse des petits pains » dans *La Ruée vers l'or* nous offre à nouveau le rêve comme un baume à notre tristesse. La belle danseuse a oublié le réveillon préparé avec amour par le pauvre diable. Le voici seul avec son désespoir, sa fatigue, son sommeil. De cette solitude, un sanglot silencieux s'élève, qui se transforme tout aussitôt en un cri de ferveur. Deux petits pains, deux fourchettes, et la réalité tant attendue prend corps, se métamorphose. Nous sommes à la limite d'une émotion inconnue, où l'irréel nous entoure, nous paralyse, nous fait toucher du doigt notre petitesse.



Une scène de « LA NUIT FANTASTIQUE »
de Marcel Lherbier

Toute sa vie, Chaplin a eu peur. Peur du lendemain, peur de la faim. « Je suis comme un homme, a-t-il avoué, qui serait hanté par un esprit, l'esprit de la pauvreté, l'esprit de la privation. » Il lui fallait, pour franchir le barrage de l'inquiétude, découvrir le domaine du songe. Ne lui reprochons pas le mobile terrestre de cette aspiration puisqu'il a, pour doubler sa vie, offert un sang plus frais à nos cœurs.

Le film parlant allait, lui aussi, accorder une large place au rêve, mais pas toujours avec bonheur. L'art est rationnel. Il apporte à la représentation des êtres et des choses ses réalités qui sont humaines. Or, les hommes ne rêvent que dans un seul but : l'oubli de la réalité. Le rêve est une matière irrationnelle dont le cheminement, les pulsations, les créations ne font plus partie du domaine terrestre. Je me suis souvent demandé quels pouvaient être les rêves des aveugles de naissance. Quels thèmes, quelles formes, quelles couleurs se révèlent à leur nuit dans le silence paralysé du songe ?

Que l'irrationnel du rêve s'accorde mal avec les moyens dont dispose l'artiste, la preuve nous en a été fournie maintes fois. Rembrandt, Rousseau et Puvis de Chavannes se sont rencontrés dans un même conformisme. Goya, Picasso, Bosch et Giovanni de Paola ont péché par un égal excès d'absurdité. Le cinéma muet avait pu se prêter complaisamment à l'édification du rêve parce que son silence permettait le concours du spectateur, autorisait son invention autant que sa divagation. L'autorité de la parole, coupant

court à toute résonance spirituelle, apparaît comme une contradiction. Il fallut le violent amour, l'amour invincible, l'amour passe-murailles de *Peter Ibbetson* pour nous donner confiance. D'un livre médiocre, naquit un film sans référence dont les deux héros, séparés irrémédiablement par la vie, communiaient chaque nuit dans l'extase de leur rêve.

Ce songe unique, messager d'un bonheur terrestre, a marqué nos âmes et ravivé en nous ce que nous avions cru fané. Je ne le crois pas étranger à ces films paranormaux, le plus souvent narquois, où les Américains excellent : *Le Goujat*, *L'Étrange Survivants*, *Le Défunt Récalcitrant*, pour ne citer que ceux-là, et qui sont des rêves éveillés. Le but de leurs auteurs est de nous familiariser avec une existence post-mortem qui ressemble étrangement à celle que nous découvrons dans notre sommeil. Pas plus de complication que chez le dentiste : asseyez-vous dans un fauteuil, tendez votre main, une petite piqure et l'on va vous ôter la vie, comme on vous arracherait une dent, sans la moindre douleur. Sur ces traces, s'aventurera le Sartre des *Jeux sont faits*.

Plus subtil fut Marcel L'Herbier en s'attaquant à cette *Nuit fantastique*, qui demeure sans contredire son œuvre maîtresse dans le domaine du parlant. Un étudiant qui travaille de nuit aux Halles, harassé de fatigue, est poursuivi par un rêve, toujours le même. Une femme inconnue,



Rêve conçu par Salvador Dali pour le film « SPELLBOUND » de Hitchcock

instants plus tard, expliquera en langage clair, comme on traduit une version. Nous retrouvons là le scénariste du *Chien andalou* où Buñuel nous avait présenté le rêve comme un tout à peine compréhensible pour son destinataire et que les spectateurs déchiffreront avec la clé de cire d'un savoir équivoque. Les thèmes purement oniriques en sont pourtant exclus. Tout se passe comme si les personnages présents cherchaient sans cesse à briser les liens les enchaînant à la raison pour se livrer aux allusions les plus singulières. L'hallucination devient l'auxiliaire de leurs pensées : elle est la légende frénétique de leur propre histoire.



Le peintre Fernand Léger a collaboré au film de Hans Richter « DREAMS THAT MONEY CAN BUY »

très floue, très blanche, l'entraîne dans une poursuite vaine. Un soir, la jeune femme apparaît à nouveau. Est-elle la vision habituelle ? Est-elle une créature de chair ? L'aventure où s'engage notre héros ressemble à un rêve, alors qu'elle n'est plus qu'une réalité. *La Nuit fantastique* est cette course à travers la fiction et la logique, cette concrétisation du rêve aux confins de l'imagination et de l'épuisement.

Plus récemment, Salvador Dali composa pour *Spellbound* de Hitchcock un rêve de la meilleure veine surréaliste et qui fut presque entièrement coupé dans la version présentée au public. Avec sa collection habituelle d'accessoires, de formes blanches, et d'yeux démesurés, Dali a bâti une inquiétante incohérence qu'un psychanalyste, quelques

Nul ne s'étonnera de voir rappeler ici le rêve de *Dumbo*. Dans l'œuvre innombrable de Walt Disney, ce fragment fait figure de morceau de bravoure. S'il est vrai que le dessin animé se prête aux distorsions, aux formes inhabituelles et à une révision, somme toute assez facile, des stratagèmes de notre existence, il n'en reste pas moins vrai que le rêve d'un bébé éléphant n'impliquait pas la réussite que nous connaissons. La substitution des lignes aux volumes, le jeu d'alternance des roses, des gris et des noirs, la légèreté aérienne de ces éléphanteaux se dédoublant comme des fusées d'artifice nous plongent dans un univers insoupçonné, celui du songe animal, fait de douceur, de naïveté, mais aussi de mystère. L'équation est, cette fois, à deux inconnues ; le rêve de *Dumbo* est tout imprégné de cette algèbre dont on voudrait sourire, mais qui ne laisse pas d'angoisser.

Souhaitons au public français de voir un jour l'intéressante

tentative de Hans Richter, *Dreams that money can buy*, à laquelle sept artistes ont apporté l'aigu de leurs visions. Max Ernst y impose son désir dans le rêve-parlé d'une beauté assoupie. Fernand Léger nous révèle, derrière une éblouissante géométrie, la femme au cœur préfabriqué. Man Ray s'attaque au spectateur, Marcel Duchamp le vise de ses disques de volupté, les « mobiles » d'Alexander Calder tentent de le dompter. Alors, voici Hans Richter, s'attaquant à son tour au mythe de Narcisse et au drame de la solitude.

Etrange, longue et troublante réalisation où le son et la couleur ne sont utilisés qu'en fonction de leur mystère, et les personnages humains, en fonction de leurs drames. *Dreams that money can buy* n'est pas davantage un songe. Il est le film du rêve, un regard posé sur ces remous de notre seconde réalité, qu'il surprend et oblige à s'interroger.



LE RÊVE DE DÉTAILLÉ ET LE « GRAND-PÈRE » DE 1914

LE RÊVE EST UN ART ⁽¹⁾

par JEAN SELZ

Le rêve et le souvenir

Ce qui ressemble le plus aux images d'un rêve ce sont les images d'un lointain souvenir lorsque les lacunes de la mémoire s'opposent à l'entière reconstitution du spectacle remémoré. Il suffit d'essayer de rétablir dans sa pensée la suite des faits qui, heure par heure, ont composé une journée de notre existence, vieille déjà de quelques années, pour s'apercevoir de la vanité d'une telle tentative. Non seulement la mémoire est encline à ne conserver que des événements isolés et de courte durée, mais ces événements eux-mêmes ne peuvent lui apparaître que d'une façon partielle.

Je me souviens d'avoir assisté, lorsque j'avais dix ans, dans un des premiers jours de la guerre de 1914, à une scène d'adieux qui se déroula devant la porte d'un quartier de Cavalerie de Versailles au moment du départ d'un régiment. Je vois les cavaliers qui avancent au milieu de la foule et un officier qui se penche sur son cheval pour embrasser une femme qui pleure. Mon souvenir n'a ni commencement ni fin. C'est comme un fragment de film demeuré apparent alors que tout le reste s'est effacé. Et même ce qui est appa-

rent ne l'est qu'imparfaitement. Les visages, les costumes les couleurs n'ont laissé aucune trace dans mon souvenir et si je voulais dessiner cette scène en n'utilisant scrupuleusement que ce que ma mémoire m'en restitue de visible, je ne disposerais que d'un nombre extrêmement restreint d'éléments et mon dessin m'apparaîtrait d'une pauvreté et d'une incohérence surprenantes car, au premier abord, les choses ne semblent pas dans mon esprit si fragmentées, si incomplètes. Les lacunes ne se montrent pas comme le blanc du papier sous un dessin inachevé, elles sont comblées par une masse confuse de choses à la fois présentes et indistinctes et qui détiennent le singulier pouvoir de se dérober à l'observation. C'est pourquoi l'on se fait difficilement à l'idée que l'oubli est définitif. Il semble toujours que ce qu'on a oublié va ressurgir de cette ombre à demi-vivante de la mémoire.

Il en est de même pour les rêves. Nous sommes enclins à ne pas vouloir considérer leurs lacunes comme de véritables lacunes. Nous les regardons en général comme des morceaux de rêve contenant quelque chose d'insaisissable mais dont nous avons obscurément conscience de la présence. Dans la notation scrupuleuse d'un rêve il faut cependant les éliminer. C'est ce qui fait la description d'un rêve toujours plus pauvre que le rêve lui-même.

Mais une confusion peut s'établir dans l'esprit du rêveur entre les lacunes du souvenir et les lacunes de construction

(1) Ces pages sont extraites d'un livre à paraître, de Jean Selz : « 90 rêves, précédés d'une étude sur l'art onirique ».

du rêve. Ce sont pourtant deux sortes de lacunes bien différentes. En voici des exemples : dans la notation de mon rêve de la *descente dans les souterrains du métro*, je ne peux pas retracer le texte que me faisait lire la nourrice. Je me rappelle seulement qu'il contenait des révélations extraordinaires sur le petit enfant allemand. Mais je sais que ce texte existait dans mon rêve et que je l'ai oublié. C'est une lacune du souvenir. Dans mon rêve du *mariage polynésien*, aussitôt après l'instant de ma présence dans la maison je me trouve sur la route sans que le rêve ait représenté ma sortie de la maison, mon passage de la maison à la route. Ce n'est pas une lacune du souvenir, c'est une lacune dans la construction du rêve, comme cela est constant dans la succession irrationnelle des faits qui composent un rêve. Ce sont aussi les lacunes de construction qui permettent de montrer un personnage sans laisser voir son visage ou son costume. C'est en cela que bien des images du rêve doivent être plutôt considérées comme un état intermédiaire entre l'idée purement abstraite d'un objet et sa représentation concrète, état qui se rapproche de ce que Descartes appelait *l'intellectuel* par opposition à l'imagination et qu'il illustrait par l'exemple de la conception du chliogone.

S'il est permis de parler d'un style du rêve, comme on parle du style en peinture, cette simultanéité de l'apparent, de l'apparent confus et de l'inapparent, en constitue plastiquement le caractère dominant. Tout rêveur attentif à ses rêves a pu observer cette triple nature de leurs images et si je ne fais que souligner ici ce qui est connu, c'est pour que la conscience de ces phénomènes demeure dans l'esprit du lecteur et lui permette de compléter par l'imagination de leur substance les scènes décrites dans les rêves publiés ci-après où rien de ce qui est demeuré apparent dans la mémoire n'a été omis mais où seul l'apparent est donné comme manifeste.

Une autre action de l'oubli s'exerce sur le début des rêves. Il semble que la mémoire soit encline à ne pas retenir les faits qui constituent le commencement du récit onirique. A l'instant de la remémoration, l'impression vous vient qu'on a *manqué* le début du rêve, mais il est difficile de dire si cette impression est justifiée. En tout cas, les rêves débuts rarement par leur action principale. Ils obéissent le plus souvent à un mouvement de crescendo dont l'intérêt se développe en se précisant autour d'une action finale qu'on peut considérer comme un dénouement. C'est en cela que malgré leur manque apparent de logique les rêves se composent comme une œuvre volontaire.

Technique du rêve

Nous savons par les travaux de la psychanalyse quel est le processus psychique de l'élaboration des rêves, quelle est leur fonction dans le sommeil et dans la vie

subconsciente du rêveur, pourquoi ils font usage d'un si étrange assemblage de matériaux, enfin par quelles méthodes d'interprétation on peut parvenir à déchiffrer leurs énigmes. L'étude de toutes ces questions constitue ce que Freud a appelé la *Science des rêves*. Dominée par deux préoccupations fondamentales, la recherche des raisons pour lesquelles on rêve et la recherche de la signification des rêves, la psychanalyse s'est désintéressée de leur esthétique. Or, c'est ce second aspect de la question qu'il nous importe de considérer ici.

Le rêve, avons-nous dit, ressemble à un souvenir. Il ressemble aussi à un film dont de nombreuses coupures auraient abouti à un montage nuisible à une corrélation logique entre les scènes. Comme le film, le rêve a ses acteurs, ses décors, ses paysages, son action développée dans l'espace. Mais entre l'un et l'autre les rapports les plus saisissants sont les rapports de technique qui se révèlent dans les particularités suivantes : 1° Identification à une action présente d'une action évoquée, située dans le passé ou dans l'avenir. 2° Accomplissement d'actions normalement irréalisables mais que les truquages du cinéma et le dynamisme irrationnel des rêves rendent possibles. 3° Changement immédiat de points de vue.

Si l'on cherche alors à établir, par élimination de toutes analogies avec des procédés connus, ce qui constitue la *technique* essentiellement onirique du rêve, elle se réduit aux phénomènes suivants : 1° Irrationalisation de la sensibilité. 2° Croissance des objets. 3° Faculté humaine de se déplacer dans l'air. 4° Métamorphose. 5° Vie donnée aux morts. 6° Création de monstres. 7° Facultés humaines données à des animaux ou à des objets. 8° Faculté de connaissance spontanée.

Les rêves auxquels se rapportent ces particularités en fournissent par eux-mêmes une suffisante explication pour qu'il soit besoin de s'y étendre ici. Il faut cependant souligner que c'est avec la faculté de connaissance spontanée que se révèle l'ubiquité du rêveur. Toujours plus ou moins mêlé à l'action du rêve il y participe à la fois comme sujet et comme objet. Le sentiment de surprise éprouvé par lui ne le prive pas de maintenir inconsciemment sa position d'acteur à l'égard des personnages de sa création. Si l'on veut attribuer à la subconscience de la mémoire ce que j'appelle ici connaissance spontanée, il faudrait plutôt identifier le souvenir dont on croit que le rêveur fait usage à la réminiscence platonicienne. Mais rappelons que notre aperçu sur la technique et l'art oniriques ne s'intéresse qu'à la technique *manifeste* et à l'art *manifeste* et se garde volontairement de rendre compte de tout processus latent. Il nous faut donc renoncer à employer la terminologie psychanalytique. C'est pourquoi, du seul point de vue du spectateur éveillé qu'est le rêveur se remémorant son rêve, la connaissance spontanée reste en dehors de toute implication mnémonique.



VISION DE GUERRE

La République nous appelle
 Sachons vaincre ou sachez mourir.
 Un français est vivre pour Elle
 Pour Elle un français doit mourir.



CAUCHEMAR ROMANTIQUE

Dessin de BRETON (vers 1840) Collection Catherine Gris.

Ce caractère de spontanéité se retrouve dans tout le développement des actions du rêve. Le préconçu et le connu sont ignorés du rêveur. On peut dire que le rêveur en tant que personnage principal de son rêve fait à chaque pas une découverte. C'est à cette remarquable constance de l'inattendu que nous devons la grande fraîcheur de sensations suscitées en nous par les rêves et cet intérêt passionné qui nous poursuit au-delà du réveil, provoquant en nous une singulière insatisfaction lorsque celui-ci en a prématurément interrompu le spectacle.

Dans ces successions inattendues de faits, la logique (selon notre critère rationnel) fait défaut. Mais ce n'est jamais cette absence de logique qui provoque notre surprise et si l'on tient compte de l'admirable mécanisme auquel obéit le mouvement harmonieux d'un rêve et du sentiment de plaisir qu'il nous apporte, on peut en conclure au peu de goût que nous éprouvons pour la logique manifeste. Mais il semble possible d'affirmer que le rêveur a obscurément conscience qu'une logique d'un autre ordre, qu'on peut appeler *logique de la fatalité des métamorphoses* (très proche de la *logique des associations de la poésie*), repose en profondeur sur la représentation illogique des scènes rêvées. Toujours est-il qu'on peut voir dans le comportement du rêveur, c'est-à-dire de l'auteur de rêves, à l'égard de la composition de son œuvre onirique, une justification éclatante de l'art surréaliste en ce qu'il témoigne de la réalité d'un sentiment profondément humain associé à une nécessité psychique et qu'il pose, sous forme de *désirs imagés*, une interrogation à laquelle le surréalisme fournit une réponse en situant sur le plan de la création artistique l'affirmation de la logique irrationnelle impliquée dans le rêve.

Le rêveur apparaît ainsi dans toute la force négative de sa soumission au principe de fatalité. Du moins ne s'agit-il ici que de la fatalité formelle, car dans les rôles que le rêve lui fait jouer il manifeste souvent sa désapprobation, son mécontentement. C'est, de plus, un personnage à la fois craintif et prudent : il referme derrière lui les portes. Parfois, cependant, ses distractions prennent le caractère d'un gag tragique.

La caractéristique dominante de la technique onirique c'est la métamorphose. C'est à son principe qu'obéissent

à la fois le jeu des formes et celui des facultés humaines dont font usage les acteurs du rêve, que ceux-ci soient des hommes ou des femmes, des oiseaux ou des monstres, des livres ou des mots. Nous le retrouvons encore dans son application à transformer les facultés habituelles de l'intelligence et de la sensibilité, à bouleverser la vie organique du monde animal, à faire changer la nature des objets et leurs dimensions, à supprimer les limites qui séparent la vie de la mort.

Le sommeil considéré comme technicien de son théâtre intérieur, en choisissant la métamorphose pour principal instrument de ses spectacles, opte pour la liberté. Métamorphoser est l'acte libérateur par lequel sont brisés les liens qui attachent l'objet à son identité. Mais ce technicien est aussi un artiste : il n'use de cette liberté qu'avec modération, augmentant ainsi la force de ce qu'il exprime. En cela il se montre supérieur à bien des surréalistes qui par l'abus systématique des représentations extra-naturelles les ont dépouillées de la signification même qu'ils y attachaient et leur ont fermé tout accès à notre affectivité. Kafka, pour ne s'être jamais laissé aller à ce manque de mesure, rejoint par sa sobriété la puissance émotionnelle du rêve dans le mécanisme de l'extraordinaire.

L'art du rêve

Pour important que soit le rôle joué par l'espace dans la composition des rêves, cet espace n'est jamais très étendu. Le rêve aime les espaces clos. Le nombre des actions du rêve qui se situent dans l'intérieur d'une maison, dans une chambre dont on ne voit généralement pas la fenêtre ou dans un souterrain, est sensiblement supérieur au nombre des actions situées en plein air. Et s'il choisit le plein air, le rêve préfère pour s'y mouvoir la nuit au grand jour. Cette nuit n'est jamais une nuit claire ou étoilée ou serait rendue sensible la grandeur d'un paysage. Je n'ai pour ma part jamais rêvé d'un clair de lune. Mais les rêves de grand jour n'apportent guère un développement spatial plus important que les rêves de nuit. La mer, souvent présente dans mes rêves, ne m'a jamais montré son étendue jusqu'à l'horizon. Le plus grand espace de ciel qu'il m'ait été donné d'observer dans un rêve est celui où je suivais des yeux, *presque jusqu'à perte de vue*, une femme qui s'envolait. Il faut remarquer ici que toute étendue spatiale est déterminée par un objet. Il n'existe pas d'espace vide dans le rêve. Et dans les rêves de chute le vide s'éprouve au fur et à mesure que le corps du rêveur y choit. Enfin dans un nombre considérable de rêves tout se passe comme si le lieu de leur action ne devait pas révéler son secret. Rien ne permet de découvrir s'ils sont situés en plein air ou dans une pièce close. Il y domine généralement une demi-obscurité d'heures du soir. Car le rêve n'aime pas plus les lampes et, pour visibles qu'ils soient, les objets qu'on y rencontre semblent le plus souvent échapper à tout éclairage.

Ainsi, dans la mesure où il m'est permis de traduire une observation personnelle en proposition générale, je dirai que le rêveur a la vue courte. Il y a dans cette relative exigüité des paysages du rêve quelque chose d'un peu théâtral, au sens scénique du mot. La « mise en scène » des rêves est d'ailleurs fort sobre. Elle ne fait usage que d'un nombre d'éléments limités aux besoins essentiels de l'action. Des portes et un lit créent à eux seuls tout un appartement : les bagues vendues par un marchand sont tout ce qui apparaît de sa boutique. Cette disparition partielle du décor, par quoi nous revenons à l'analogie entre les rêves et les souvenirs anciens, est une des particularités les plus troublantes de l'art onirique. Pour en comprendre toute la signification il faut abandonner la distinction habituelle entre acteurs et décors et renoncer au mode de comparaison qui nous a conduit, pour la commodité de certaines explications, à assimiler l'art onirique à l'art théâtral. Ce qui constitue l'essence même du jeu onirique est fondamentalement différent. Il n'existe pas à proprement parler



de décor dans le rêve : il n'y a que des acteurs. *Tout élément du rêve, être vivant ou objet inanimé, est un acteur.*

Cette réduction des éléments du décor à l'indispensable peut être associée au mutisme des rêves si frappant lorsque les rêves mettent en scène tout un groupe de personnages. On est étonné du peu de paroles qu'il leur est donné de prononcer.

La question de la couleur des rêves est plus troublante encore. Elle se présente sous quatre aspects différents :

1° Toutes les couleurs sont apparentes. (En ce qui concerne mes rêves c'est le cas le moins fréquent).

2° Une seule couleur est apparente. Il s'agit non pas d'une coloration uniforme du rêve mais de la coloration d'un détail qui seule retient l'attention du rêveur.

3° L'action se passe dans la nuit ou comme si c'était dans la nuit. De l'ombre à la lumière la coloration s'étend du noir au blanc.

4° Les couleurs sont inapparentes. (C'est le cas le plus fréquent, celui de la presque totalité de mes rêves).

Que signifie cette dernière observation : *les couleurs sont inapparentes* ? Doit-on en conclure que dans ces rêves la couleur des choses est indéterminée, vagues, comme vues dans l'ombre ? C'est, en effet, le cas pour certains rêves, mais d'une façon générale l'absence de couleur appartient à un phénomène d'ina perception typique des songes. Il faut encore faire une distinction, parfois difficile à établir, entre les couleurs qui peuvent être inaccessibles à la mémoire et celles qui sont inaccessibles à l'observation. C'est de ces dernières que nous voulons parler en disant qu'elles sont inapparentes. Une fois de plus nous revenons à cette faculté du rêveur de ne pas voir complètement ce qu'il voit. Il a conscience de la présence de ces couleurs mais il ne peut pas les nommer. Elles sont comme ces noms oubliés qu'on cherche dans sa mémoire et dont on dit qu'on les a « sur le bout de la langue ». Il vous vient à l'esprit comme un écho de leurs syllabes mais dans la mémoire du rêveur cet écho, cette démarche de l'invisible vers le visible, demeure inefficace parce que la coloration de son rêve n'était qu'une approche de la couleur comme certains sons de la voix peuvent être, avant l'élocution, l'approche de la parole : il serait vain d'y vouloir deviner le mot qui sera prononcé.

Ainsi le caractère dominant de l'art des rêves apparaît comme étant la sobriété. L'action se déroule dans un espace réduit, le décor et les accessoires sont limités à un nombre d'éléments restreint, les acteurs parlent peu, les couleurs sont le plus souvent défectives. Dans tout ceci se manifeste la présence d'une puissante action dissimulatrice qui s'accorde bien avec les conclusions de la psychanalyse. L'art des rêves est un art de dissimulation.

C'est dans ce déroberment des choses, dans cette éludation, que réside une des sources poétiques du rêve. C'est une des fonctions de la poésie que de nous déposséder de certaines de nos facultés. Par la compréhension de ce qu'on pourrait

appeler le mécanisme poétique des songes il semble que nous puissions plus facilement parvenir à comprendre ce qui peut constituer la nature poétique des choses. Dépossédé de la faculté de saisir un objet par sa réalité saisissable, le poète se crée un nouvel organe de saisissement. Et c'est de l'espace qui sépare la réalité des choses de leur réalité contestée — de l'espace qui sépare la présence des formes du rêve de leur présence supposée — que l'œuvre poétique nourrit sa profondeur.

Bien qu'elle ne soit pas un art conscient la création onirique peut être néanmoins considérée comme un art. Elle diffère cependant dans son essence de tous les arts auxquels on peut la comparer dans la civilisation intellectuelle à laquelle nous appartenons. Elle en diffère en ceci qu'au lieu d'être une construction poétique et dramatique mise au service de l'imagination elle est une construction de l'imagination mise au service du fonds poétique et dramatique qui appartient à l'essence même de notre être. Elle perpétue en cela, sur le chemin de sommeil qu'elle poursuit depuis la première nuit de l'homme, l'accord fondamental qui réside entre le sentiment artistique et le sentiment vital dans les expressions les plus primitives de l'art — les gravures rupestres de l'époque moyenne de l'âge de pierre. C'est pourquoi l'on serait tenté de dire que l'art onirique est un art sacré : il associe indissolublement l'action de l'homme et le mythe.



CAUCHEMARS ROMANTIQUES

Dessin de BRETON (vers 1840) Collection Catherine Gris.

Rêves

Des bras d'hommes me poussent dans l'obscurité. Ils me conduisent vers une guillotine. Je suis condamné à mort. J'ignore pourquoi mais cela ne me cause ni surprise ni terreur. Je me dis : « C'est triste, mais quand ce sera fait je n'y penserai plus ». Je me dis aussi que c'est un suicide. Pourtant j'appréhende un peu le choc de la lame et je cède à un petit mouvement de recul au moment de me trouver devant la guillotine. Mon frère se trouve à côté de moi et me dit pour m'encourager : « Tout à l'heure ce sera mon tour ». Je pose alors mon

cou sur le bois en même temps que je jette sur toute ma vie un regard d'une seconde. Ma vie tout entière se présente ainsi à moi comme une longue avenue d'événements vue en perspective. La lame me tranche le cou. Je sursaute mais n'éprouve aucun mal. Au contraire, un bien-être se répand en moi et je m'étonne de constater que la mort par la guillotine est une chose si agréable. La mort entre tout doucement en moi. Comme un long évanouissement ou comme un sommeil.

Après un court moment d'anéantissement durant lequel je suis comme privé de pensée, il me vient obscurément à la conscience que je rêve. Je me dis alors ceci : « Il faut absolument que je sache si je suis endormi ou si je suis mort. » Je fais tous mes efforts pour me réveiller et j'éprouve combien cela est difficile de se réveiller volontairement. Enfin je me réveille.

Paris, 1^{er} décembre 1924.

Un sourcier cherche une source dans un verger. Muni d'une branche de coudrier fourchue, il marche avec lenteur et gravité, se laissant guider par les mystérieuses orientations. Il tourne autour d'un arbre, hésite, s'avance vers le milieu du verger. Soudain la branche de coudrier s'agite, conduisant la main du sourcier vers le sol. A cet endroit se trouve une couverture de paille. Le sourcier la soulève et découvre, préservés contre le gel par un enveloppement d'ovale et de paille, une conduite d'eau et un robinet.

Paris, février 1933.

Je me trouve chez un homme dont le domestique est infirme d'une jambe. Ils savent qu'un médecin recherche pour le faire arrêter un homme pareillement infirme. L'homme persuade son domestique de se faire passer pour l'escroc recherché afin de se laisser arrêter et ensuite, lorsque la Justice aura reconnu l'erreur, toucher une forte indemnité. Le domestique semble d'accord avec son maître mais l'idée de devoir passer quand même quatre années en prison le fait un peu hésiter. Son maître lui dit : « Au bout de quatre années vous m'envoyez un petit moi ; avec mes meilleurs compliments, et je vous ferai délier. » L'infirme se décide et commence à se grimer. Il se pose une fausse moustache blonde, plus épaisse d'un côté que de l'autre. On attend la venue du médecin. Lorsqu'on annonce celui-ci, une transformation considérable s'empare de l'infirme, de sa figure, de ses vêtements qui deviennent un peu loqueteux et de son infirmité qui s'accuse. Il marche en boitant et l'admire avec quel talent il a pu réussir une aussi étonnante métamorphose. Le médecin entre. C'est un immense squelette qui marche en accomplissant une sorte de mouvement de danses avec les fémurs et les tibias. Je me dis que ce médecin est en même temps la Mort, telle qu'on la représente allégoriquement. Aussi n'est-ce pas sans un certain effroi que nous voyons ce squelette s'approcher de nous pour nous tâter les jambes. Mais c'est en tâtant les jambes du domestique qu'il reconnaît l'infirme qu'il cherche et il l'emène.

San Antonio (Ibiza), 5 décembre 1933.

Dans une rue de Paris, une boutique qui est comme une boutique de foire. C'est là qu'on peut jouer au jeu du corset bouilli, ou plutôt voir jouer les baigneuses spécialement désignées pour ce jeu. L'intérieur de la boutique forme une piscine dans l'eau tiède de laquelle baignent des corsets. Des femmes nues se tiennent sur des plongeurs. Le jeu consiste à plonger et à ressortir de l'eau le corps passé ou travers d'un corset.

Paris, 24 février 1935.

Je suis aviateur. J'ai construit un avion. Je me dirige vers le point du bois où se trouve mon avion. Ce bois est ma propriété. Je ne suis pas clairement sûr d'avoir achevé la construction de mon avion. Je vais voler.

J'entre chez un libraire chercher ma serviette que j'y ai laissée. Il me propose le second tome d'un ouvrage dont j'ai déjà acheté le premier et le deuxième numéro d'une revue. Je les achète et les mets dans ma serviette. En ouvrant celle-ci je découvre avec étonnement qu'elle contient un morceau de pain. Je sors de chez le libraire en remarquant qu'il ne m'a pas appelé « monsieur l'aviateur ».

Je suis en excellente forme, très optimiste. Je me dis que c'est tout à fait, pour moi, le jour de voler, que ce n'est pas un jour où il peut m'arriver un accident. Je me dis toutefois vaguement qu'il pourrait bien quand même m'arriver un accident mais cette pensée ne porte pas atteinte à ma confiance. Je m'en vais dans le bois où se trouve mon avion. Je rencontre ma grand-mère (morte en réalité depuis plusieurs années) qui me demande : « Où vas-tu ? » Je lui réponds, en employant un mot portugais : « Je vais au Salao ». C'est ainsi que s'appelle l'endroit du bois où se trouve mon avion. Je rencontre mon père et ma mère. L'un d'eux me dit : « Tu ferais bien de rentrer le moteur. » Je remarque alors qu'il fait nuit et humide. Je me dis qu'en effet l'humidité n'est pas très bonne pour le moteur et que je ferais bien de le rentrer. Cela me fait de nouveau penser que mon avion n'est peut-être pas fini d'être construit. Pourtant je voudrais bien voler aujourd'hui même. Mais le temps se gâte et je me perds dans le bois. J'entre dans une pâtisserie. Moins pour acheter des gâteaux que pour voir la pâtissière qui est folle. La fille de la pâtissière est folle, elle aussi. Je mange quelques petits gâteaux. La pâtissière me demande si je pourrais lui prêter un sou. Je suis ravi de cette occasion de rendre service à la pâtissière. Je trouve qu'elle est plutôt plus folle que sa fille. J' imagine avec plaisir qu'elle pourra s'écrier en pensant à moi : « Quel cœur généreux ! » La pâtissière me prend dans ses bras et m'embrasse gentiment sur la bouche. Je retiens longuement son corps contre le mien afin qu'elle sente combien ses baisers me font bander.

Porto, 18 juillet 1935.

Je trouve, par terre, un gant de femme, en daim noir. Je le ramasse. Il contient une main.

Paris, 27 avril 1939.

Les poissons sont désormais tenus de défilé dans les rivières en formations quasi militaires. On leur attache un poids sur le dos qui correspond à celui du sac des soldats.

En captivité à Hohenberg (Autriche),

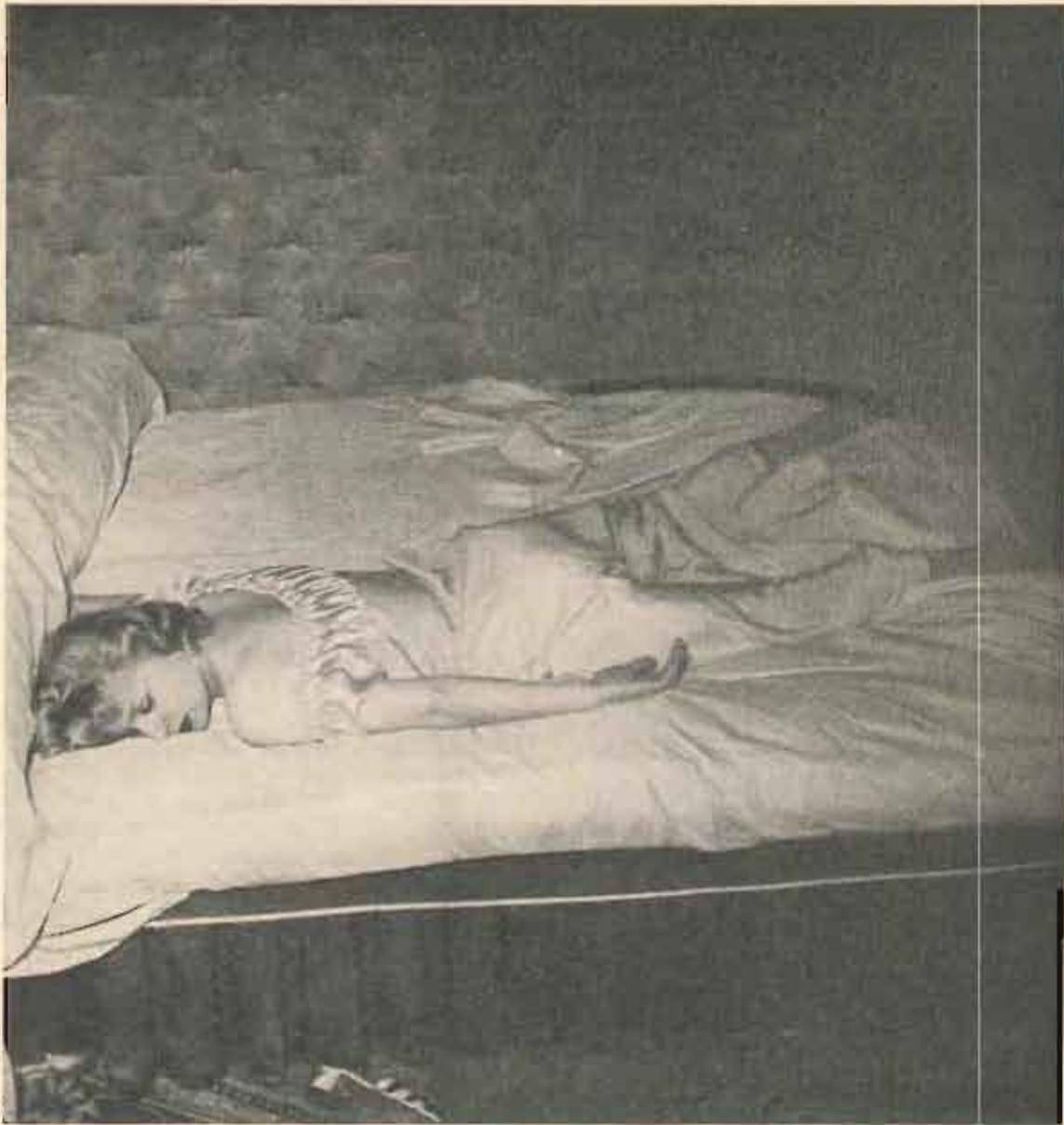
10 janvier 1943.

Jean SÉZ.



Le « SECOND MOI »

moi fantôme, ombre de nous-même qui se dévoilerait à la conscience pendant le sommeil (d'après « l'Empire du Mystère » Chacornac, éd.)



Mais le plus joli ré-ve.
C'est le ré-ve d'AMOUR...

A quoi rêvent nos contemporains ?

Une enquête de PAUL GUTH

LE CRAPOUILLOT lance une enquête à laquelle il aurait été bien fructueux de procéder de temps en temps au cours des siècles. Il demande à un bataillon de magnats de la plume, du pinceau, des cordes vocales, du stéthoscope, du forum : Que rêvez-vous, Mesdames ? Que rêvez-vous, Messieurs ?

Pour guider les tâtonnements de ces illustres dans les fonds de la nuit et pour leur donner un coup de main dans la remontée de leur carrelot, le bon Crapouillot ajoute : Rêvez-vous en couleurs ? Les rêves ont-ils une influence sur votre humeur et sur vos actes ? Avez-vous des rêves prémonitoires ? Tuez-vous en rêve ? Ressuscitez-vous des personnes mortes ?

Les ravins Albouffens des rêves et leurs fosses des Kouriles sont si profonds et d'un agencement si varié que l'on eût pu demander encore : « Rêvez-vous de poursuites, de viols, d'escaliers, de corridors, d'animaux ? Rêvez-vous d'ascenseurs, de pics, de figures géométriques, de boissons, de concepts abstraits, de personnages historiques ? On n'en finirait plus de sonder ces villes d'Ys.

Le rêve, jadis envoyé des dieux (Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe ?), facteur des immortels, télégraphiste de l'Olympe ou des Enfers, est devenu, depuis Freud, un personnage de la Sorbonne ou de la Faculté de Médecine, un test de psychanalyse, le complice du diagnostic.

En Grèce et à Rome il apparaissait couronné du diadème des habitants d'en haut, serrant dans sa main la crosse des augures. Maintenant il traîne avec lui le divan du psychiatre, la lampe de chevet et le carnet médical de rendez-vous. Aussi, quand on demande à un de nos contemporains, sous le règne de M. Vincent Auriol, en pleine ère freudienne : « S'il vous plaît, de quoi rêvez-vous ? » il a instinctivement le sursaut que l'on réprime devant le contrôleur des chemins de fer réclamant notre billet ou l'agent de police exigeant la carte d'identité.

On craint de se voir démasqué. On redoute d'apparaître tout nu. Par un réflexe, on se voile à deux mains l'anatomie de l'âme.

Les plus chatouilleux sont ici les hommes politiques. Craignent-ils une bataille entre le divan et l'isoloir ? Estiment-ils

que l'électeur risque de mal interpréter les confidences faites au psychanalyste ? Veulent-ils qu'on les considère comme de pures entités, sans chair ni dessous, sans fibres ni coulisses, collées seulement du bonnet en papier du M. R. P., du R. P. F., de la S. F. I. O. ? La femme de César ne doit pas être soupçonnée, dit le proverbe. L'élu de Démos ne doit-il pas être soupçonné de rêver ? Doit-il demeurer tout entier présent à son électeur et maître, tout entier offert, les poches retournées, à la vérification permanente du corps électoral, sans réserver pour lui le butin des nuits ? Craint-on qu'un M. R. P. fasse des rêves R. P. F., et qu'en dormant le député ne trompe ses chers concitoyens ?

Quelques autres refus nous sont parvenus, avec des motifs différents. Il y a d'abord le bloc des anti-rêves, de ceux qui se mettent au lit pour dormir et qui demandent à l'oreiller une molle place pour leur tête fatiguée de penser et non les images d'une autre vie. « Je ne rêve pas », répondent-ils en claquant la porte de leur chambre à coucher, laboratoire du sommeil pur. Mac Orlan et Jacques Chardonne ne rêvent pas ou du moins ne se souviennent pas des délires du sommeil. Jean Oberlé, grand vivant, comblé dans sa journée par la peinture, le dessin, l'amitié, la radio, se laisse tomber dans le trou de son lit et coule au fond. Georges Zérapha ne rêve plus et Gus Bofa se méfie : « Je me fous énormément des rêves que je fais, et plus encore, des autres, mais je comprends très bien la joie onirique que vous prenez à embarquer quelques-uns de vos contemporains dans ce bateau-plège. »

M^e Isorni se récuse à la barre de notre tribunal en ces termes :

Je ne connais pas d'enquête plus indiscrète que celle du « Crapouillot ». Oserai-je dire qu'elle me laisse rêveur ? Je n'aime pas me déshabiller en public.

Que penser de questions aussi étonnantes que celle-ci : « Aimez-vous rêver ? » Comme s'il s'agissait de pêche ou de chasse ! Rêve-t-on à volonté ? Par hasard, rêvez-vous la semaine prochaine, Monsieur Galtier-Boissière, si vous avez un peu de temps libre ?

Aussi, tout embarrassé de pudeur, je ne puis répondre à l'enquête du « Crapouillot » que par cette confidence qui après tout n'est peut-être pas très loin de la vérité : je ne rêve jamais, je ronfle.



Au centre de cette musique régimentaire on reconnaît JACQUES ISORNI qui tient la grosse caisse

M^e Maurice Garçon ne rêve pas non plus.

Je ne rêve pour ainsi dire pas. Aussi les rêves n'ont-ils aucune influence sur mon humeur et sur mes actes. Je n'y attache aucune importance et ils ne m'ont jamais fourni aucun pressentiment.

Il ne m'est jamais arrivé de tuer en rêve, ni de ressusciter des personnes mortes.

Le plus généralement lorsque j'ai rêvé c'est une impression en m'éveillant ; mais je serai incapable de dire de quoi j'ai rêvé.

Il est étrange de voir comme les avocats rêvent peu. Leur vie serait-elle à ce point remplie des vitriolages, des escalades et des coups de revolver d'autrui qu'ils n'aspirent, pendant la nuit, qu'au repos total ?

Quant à Céline, son autre rêve pour lui. Son Voyage au bout de la nuit c'est en plein jour qu'il le fait :

Les bourdonnements me tiennent jour et nuit. Je dors fort peu.

Si je rêve ou rêvasse c'est toujours de jour. En vérité, alors je rêvasse tout le temps, moi et mes bourdonnements et mes vertiges.

Ces rêvasseries je les écris et j'essaie de les vendre. Mais tout s'y oppose : le Parquet, le C. N. E., on me ravage tout... pille tout, écrabouille...

Je crois bien avoir éprouvé une de ces sensations prémonitoires dont vous me parlez, une seule fois dans ma vie, la veille d'être arrêté.

Un énorme craquement de meuble, le soir, dans une pièce voisine... un « raps » je crois cela se nomme.

J'aurais dû foutre le camp.

Le destin se donne la peine de temps en temps de vous avertir.

Je regrette que ce genre d'enquête n'ait pas eu lieu depuis l'Arche de Noé. Il eût été utile de savoir ce que rêvaient Alexandre le Grand, Shakespeare, Rabelais, Cervantes, Molière. L'envers de l'Histoire en aurait éclairé fortement l'endroit.

Rêves rappelant la réalité

ALEXANDRE ARNOUX

Les cheveux du P. Aubry, dans l'Atala de Chateaubriand. Un Provençal de Digne qui a gardé l'aspect d'un cueilleur de simples, d'un rebouteux. Il débordait de curiosités : la musique, le sport, le Moyen Age, l'Espagne, la traduction du Second Faust, le théâtre, le cinéma, les herbiers, il brasse tout sous sa veste à carreaux, il parcourt toutes les pentes avec ses croquetons de montagnard.

Je pense que mon humeur exerce plus d'influence sur mes rêves que mes rêves sur mon humeur. Ils dépendent d'elle. Ils ne déterminent pas, à ce que je crois, ma conduite. Mais ils opèrent un mûrissement de mes pensées cachées, de mes volontés profondes peu accessibles à ma conscience éveillée. Ils m'aident à me découvrir et à m'inventer. De même ils m'éclaircissent sur des problèmes ou des personnes. Mais en fait, ils ne m'apprennent jamais que ce que je savais déjà, sans le savoir clairement.

Je n'ai pas eu de rêves prémonitoires. Mes prémonitions me sont toujours venues à l'état de veille, pendant un court moment de transe où je me détachais, pour ainsi dire, de mon moi quotidien. J'ai eu, de cette façon, deux ou trois prémonitions nettes et réalisées.

Je rêve assez souvent. Je n'ai aucune possibilité de dire si je me souviens habituellement de mes rêves. Je me souviens de certains. Pour les autres, les oubliés, comment affirmer leur existence ?

Plusieurs formes de rêves se reproduisent. Ils ont trait à de longues périodes qui ont marqué par leur monotonie et leur durée mon existence : le collège, la guerre. Je rêve que je continue à préparer mon bachot qui fuit toujours, que j'attends dans une tranchée une démobilisation reculée sans cesse.

Je fais plus souvent des rêves légèrement angoissés que des rêves heureux. J'en ai parfois de comiques, dont je ris mais dont tout le sel s'évapore au réveil, que je ne pourrais pas raconter. Mes rêves de grandeur prennent généralement le masque du matador acclamé que je suis sans l'être tout à fait. Cela découle de mon enfance méridionale nîmoise et de la première révélation de la gloire.

Je n'ai jamais tué en rêve, ni ressuscité personne. Mais les plantes, l'eau, pas les animaux, la lumière surtout, une lumière d'une qualité inexprimable habitent souvent mes songes. Mes rêves érotiques n'ont aucune originalité. Tous les hommes font les mêmes...

Je citerai un rêve singulier, abstrait, qui n'a rien d'érotique malgré son apparence. J'avais violé une petite fille et cette petite fille, c'était mon père. Il a ceci de particulier



ALEXANDRE ARNAUD

qu'il semble une curieuse déviation du complexe filio-maternel qui hante le sommeil des adolescents. Et, fait plus extraordinaire, un jour que nous nous entretenions de ces questions, Giraudoux m'a avoué avoir fait exactement le même. J'ai eu aussi l'occasion, jadis, de mesurer la durée d'un rêve. En 1917 ou 1918, dans un cantonnement de repos, en Lorraine, avec mon camarade Fèvre, universitaire, nous avions loué une chambre où nous pouvions lire et travailler ; elle donnait de plain-pied sur un verger. On parlait beaucoup d'attaques par les gaz. Un soir, je rêve que les Allemands lancent un gaz terrible à odeur de coing. Je suffoque, je râle interminablement. A ce moment Fèvre me secoue et m'éveille de mon cauchemar. Il venait d'entrer en mordant dans un coing qu'il avait cueilli au verger. Le rêve avait donc duré de l'entrée de Fèvre à mon réveil. Il a répété l'opération ; nous avons chronométré ; la chambre était petite ; cela faisait de deux à trois secondes...

LE DOCTEUR JULIEN BESANÇON

Le plus impertinent des médecins qui ont dépassé de plus que la longueur d'une adolescence l'âge où l'Etat envoie ses fonctionnaires planter leurs choux. A 88 ans, il recommande l'amour, l'alcool, la pipe, les vins capiteux. Le péché d'Onan, dit-il, n'a jamais fait de mal à personne. Dans son dernier livre Ne pas déteiler, il nous promet de vivre jusqu'à cent quarante ans.

Ce qu'a observé le médecin l'incite à penser que la nature des rêves tient à celle des digestions et à la diversité des passions qui animent le sujet.

La placidité de mon caractère, l'excellence de mon estomac, la qualité du vin que je bois m'épargnent les rêves pénibles.

Etant grand pêcheur en rivière, je vois mon bouchon s'enfoncer et quand je tire, il y a quelquefois un poisson au bout de la ligne.

J'ai parfois l'ennui de manquer mon train. Mais je prends le suivant et me retrouve toujours le matin à l'arrivée, dans mon lit.

Les rêves terrifiants sont des symptômes d'alcoolisme. Le somnambulisme, c'est de l'épilepsie.

Quant aux rêves érotiques, ils sont le tourment des jeunes ecclésiastiques. L'angoisse et le remords leur font cortège. L'homme se réveille, le front en sueur et s'il est arrivé un petit accident, s'inquiète de savoir s'il a agi avec adroitness. Les rêves érotiques des vieilles filles les habituent à des excès solitaires qui finissent par vaincre leur insomnie et qui, du reste, n'ont aucune influence nuisible sur leur santé.

Si les filles de joie ont de ces rêves, ce qui est rare, c'est qu'elles connaissent ou soupçonnent une infidélité de leur souteneur. Elles ont des rêves de ce genre quand elles sont à Saint-Lazare.

Le rêve de mes rêves serait qu'on me démontrât qu'on peut encore rêver après la mort. Comme on serait heureux alors d'entrer entre quatre planches dans le grand sommeil.

A priori, ce n'est pas impossible. Car longtemps après la mort le cerveau humain émet encore des rayons biodynamiques, mesurables aux appareils spéciaux.

HENRI-GEORGES CLOUZOT

Un des plus grands, des plus noirs et des plus nerveux meilleurs en scène du cinéma français. L'auteur de l'impérissable Corbeau, du fulgurant Quai des Orfèvres, et de Manon. Une figure cabossée et noire, où se plante un nez comme un piquet. La voix en couperet, correspondant au rythme de ses films et, dans sa conversation, son regard, son maintien, tous les galops d'une intelligence sans licol.

J'AVAIS onze ans. Pendant six mois, trois fois par semaine, j'ai été persécuté par un cauchemar, identique à lui-même dans ses moindres détails. En fermant les yeux, je peux, aujourd'hui encore, le revivre avec une égale intensité.

Je suis seul, debout, au milieu d'une des cours désertes du Lycée où je fais mes études.

C'est la cour de gymnastique. Là-bas, le portique aux agrès se dresse comme un échafaud (comme je déteste les leçons de gymnastique, le seul fait de me trouver là suffit à m'étreindre le cœur et à me mouiller le front).

Tout autour de moi, les bâtiments que je connais bien, mais ces bâtiments, qui sont gris en réalité, sont devenus ocre jaune dans mon rêve.

En face, juste en face, une petite porte brune, en contrebas, s'ouvre lentement et, de cette porte, un à un, surgissent trois personnages habillés de vert, qui sont petits, contrefaits : on dirait des gnomes ; leur barbe est rousse et leur regard menaçant, mais ils ont aussi les visages des Pieds Nickelés.

Je pense : c'est absurde.

Les trois bourreaux (?) s'avancent vers moi très lentement. Je ne peux pas bouger. Ils avancent toujours. Au moment où ils vont me toucher, j'ai un sursaut de volonté ; je tourne les talons et je m'enfuis à toutes jambes.

Maintenant, c'est une poursuite le long de couloirs constamment coupés d'escaliers ; mais, supplément d'angoisse, ces couloirs n'ont pas de couleur. La couleur a disparu de mon rêve. La peinture des murs n'est ni verte, ni bleue, ni marron ; elle n'est même pas grise. La peinture n'existe pas, tout simplement.

La lumière qui traverse les baies n'est pas blême. Elle est là, je sais qu'elle est là, mais comme un bloc de verre ou de glace, transparente et immatérielle.

D'ailleurs, dehors, il n'y a pas de soleil, j'en suis sûr.

Un instant plus tard, je me retrouve, essouffé, dans la rue devant le Lycée. Je suis sorti par la grande porte, après être passé devant un bureau vitré où se tiennent une infirmière à cheveux jaunes et un médecin-major à lorgnon, réprobateur (la moitié du Lycée avait été transformée en hôpital pendant la guerre de 1914 et close par une palissade ; mais le personnel médical avait déserté l'endroit depuis bientôt deux ans au moment de mon rêve et la palissade avait disparu).

Donc, je suis dans la rue et, tout rouge de ma course, je traverse pour sonner chez un vieux Professeur de violon — violet de peau — (la couleur est revenue en même temps que la tunique bleu ciel du médecin-major).

Le Professeur de violon, M. Ritberger, me fait entrer dans une pièce à l'odeur de moisi, encombrée d'objets de porcelaine à nervures, bordés de rouge. Solennellement, M. Ritberger va ouvrir à deux battants une porte qui donne sur sa salle à manger. Là, dans l'ombre, se tiennent face à face, debout et main dans la main, ma mère et mon professeur de sixième, un grand homme rose à barbe blonde.

Ce Professeur s'appelle M. Pette.

J'éclate en sanglots et les deux battants de la porte se referment d'eux-mêmes.

M. Ritberger a disparu.

Je suis seul.

Je me réveille.

SERGE GROUSSARD

Un bonhomme en mis de pain, blême, déprimé, nerveux, dignotant. A cheminé dans la Résistance comme un cueilleur de pâquerettes de Jean Essel qui ignorerait que ces fleurettes sont minées. Fils du célèbre Colonel Groussard, il a échappé de l'épaisseur d'un coupe-papier à l'embuscade du Prix Goncourt. Mais il a chu, avec « Des gens sans importance », dans la fosse du Prix Populiste. Tous ces périls lui remontent dans le rêve ci-dessous.

Le rêve qui m'a le plus frappé, c'est hier que je l'ai fait. Mais peut-être le souvenir de ce qui ce matin va surgir dans mon sommeil me paraîtra-t-il plus étrange encore.

Ce rêve, le voici :

Avant de le raconter, deux points, sans doute, gagneront à être précisés.

1° Comme il m'advient toutes les fois où cela est conciliable avec les obligations que je me crée (ma vie est, ces temps-ci, mouvementée dans l'espace, en ce sens qu'il n'est guère d'année où je n'aie erré au loin, et qu'il n'est guère de jour où je n'aie flâné quelque part), je m'étais couché vers quatre heures du matin.

2° Il y eut, dans le rêve que je vais essayer de résumer, certains épisodes que je serai forcé de passer sous silence. Pourquoi ? Le sourire qui distend mes lèvres devrait être une suffisante réponse, à qui serait en face de moi.

Un jour éclatant, sans ombre. Derrière moi, une femme : la mienne. Je cours, très vite, les coudes au corps, sans fatigue malgré le trajet et les heures. Il ne faut pas que je laisse échapper le soleil : il file dans un ciel immaculé, un peu en avant de moi et son allure est rapide mais je n'ai aucune peine à le suivre.

Ma femme, elle, s'épuise. « Arrête-toi », crie-t-elle. Alors c'est une halte. Voici qu'il pleut devant nous, nous restons secs, sous un ciel tout rouge. Je me remets à courir parce qu'il faut rejoindre la pluie. Elle file, dans l'horizon blanc, en diagonale, et bien qu'elle semble fuir comme une flèche, c'est sans effort que je me maintiens juste derrière elle.

« Arrête-toi », demande ma femme. Et nous nous étendons au bord d'une route poussiéreuse et ocre, des deux côtés de laquelle il y a des châteaux d'eau en ciment armé, des laiteries en briques roses et des champs encombrés de fleurs, semés de vaches.

Voici que nous entendons des détonations, des fracas de bombes et des plantements de balles. « J'ai peur », dit ma femme et moi je vois une bombe tomber dans une rivière toute verte, en soulevant des gerbes.

Nous nous levons et recommençons de courir vers l'endroit d'où partent des coups de feu. Je sais que nous sommes, elle et moi, l'un contre l'autre. Or les coups de feu se rapprochent et nous arrivons dans la guerre.

Il m'est difficile de dire pourquoi je suis sûr que c'est la guerre. Peut-être est-ce parce que j'ai soudain un casque sur le crâne : « Allons-nous-en », dit ma femme.

Alors j'ai eu l'impression qu'il y avait plein de rires. Moi aussi je devais rire. Et puis je me suis trouvé subitement, sur un ring, en face d'un camarade d'enfance. On se tapait dur. Et puis il y a de nouveau eu les obus et les balles. J'ai dit à ma femme : « Il faut nous éloigner puisque j'ai mon beau costume bleu », seulement ma femme ne voulait pas. Tout à coup, elle a consenti à quitter la guerre et moi, je l'ai, à ce moment, laissée s'en aller seule jusqu'à une cabane en bois où elle s'est enfermée après m'avoir fait au revoir de la main. J'étais content. J'ai avancé avec mon casque et un fusil mitrailleur. Il y avait maintenant autour de moi beaucoup de camarades que je connaissais. Je me suis retourné pour revoir la cabane, mais il n'y en avait plus, il y avait simplement la terre noire, avec de grands trous et des débris à perte de vue. J'ai continué à marcher avec les camarades dans le vecarme et voici que j'ai eu les jambes coupées, il y avait devant moi un gouffre, j'avais une horrible peur d'y tomber et je me suis réveillé en sursaut, suant d'épouvante.

PAUL LÉAUTAUD

En plein siècle de l'atome un contemporain de Voltaire et des perruques à marteaux. L'ermite de Fontenay-aux-Roses qui, en 1914, vivait avec trente-huit chats, vingt-deux chiens, une chèvre et une oie, à laquelle il avait donné le nom de M^{me} Aurel, et qui, maintenant, se contente d'une guérison, écrit en un style aussi pur que les sujets de M^{me} de Pompadour. De son père, souffleur à la Comédie-Française, il a gardé la voix d'Auguste dans Cinna, avec laquelle il claironne au monde littéraire ses quatre vérités, les vertes et les pas mûres.



LÉAUTAUD et son chat

J n'ai pas une nuit sans rêve. Même dans le jour, que je sommeille seulement un quart d'heure dans un fauteuil, je rêve. Et en rêvant, je parle, je lis à haute voix des articles de mon invention, je tiens des conversations, jusqu'à ce que le bruit de ma voix me réveille. Tous ces rêves sans aucune importance à mes yeux, aucune influence sur mon humeur ou ma conduite, aucun caractère de présages, en un mot aucune correspondance avec la réalité.

Je me rappelle toujours très bien mes rêves qui sont toujours forts, c'est-à-dire s'emparent de moi tout entier. Une seule fois, j'en ai fait un bien drôle. J'avais tué un individu (moi ! tuer !) et l'avais fourré sous mon lit. Cela si bien pénétré en moi, que, me réveillant (à demi, bien certainement), j'ai regardé sous mon lit. En général, mes rêves sont agréables. Rêves galants, une jolie compagnie, offerte sans voiles à ma vue, dans les poses, avec les propos que j'aime, ne me refusant rien. J'ai eu un moment, il y a un ou deux ans, qu'ils étaient très fréquents. Je me couchais de bonne heure pour les retrouver. Et je les retrouvais. Et, si, dans leur moment, il me fallait me lever quelques secondes, remis au lit, je les retrouvais. En me couchant, le soir, il m'arrivait de dire : « Revenez encore, images, plaisirs que je n'ai plus. »

Un rêve que je fais, depuis longtemps, toujours le même, chaque année (j'ai l'agrément d'avoir un grand jardin qui m'isole assez du voisinage). Des gens y pratiquent des passages, y pénètrent, en modifient les dispositions, déplacent les clôtures, agissent, s'y installent comme chez eux. Je suis obligé de descendre les ficher dehors sans ménagements. Ce rêve n'est sans doute des nombreux tours qu'a cherché à me jouer mon ancien propriétaire (chaque fois perdante).

Un que je fais maintenant c'est que ce texte vous agré.

**Rêves qui transforment
profondément la réalité**

BEN

Curieux exemple d'un phénomène littéraire rarissime. A débuté comme dessinateur, puis s'est révélé en se cachant.

Ce sont en effet ses ouvrages clandestins : Voyage en Absurdié, Le Général de la Perche, qui l'ont dévoilé au grand jour. C'est le masque qui l'a éclairé. C'est le monteur rouleur de muraille qui l'a fait resplendir.



BEN par lui-même

Il est certain qu'un rêve euphorique ou un cauchemar influe sur mon humeur... dans l'heure qui suit le réveil, tout au moins ; ensuite je tente autant que possible de l'oublier. C'est donc dire que je n'y veux pas attacher d'importance et entend n'y subordonner ni mes actes, ni ma conduite.

Jamais je n'ai eu, à proprement parler, de rêves prémonitoires ; je n'ai jamais pu, non plus, en tirer la moindre déduction, sauf à y voir le reflet de préoccupations parfois très lointaines et que je croyais oubliées.

Je ne puis m'assoupir sans immédiatement rêver ; je ne

rêve pas après m'être endormi ; je rêve en gardant une demi-conscience du réel, puis m'endors et le rêve continue sans entrave. Au réveil j'en ai presque toujours un net souvenir, si bien qu'il me faut un long moment de réflexion pour revenir à la réalité.

Il y a un certain nombre de rêves, tout au moins quant aux situations, aux personnages, qui reviennent périodiquement. En rêve je me souviens même des rêves anciens qui prennent un caractère d'épisodes vécus, en général peu agréables, plutôt pénibles, comme une autre vie différente de la véritable et que je prolonge immédiatement.

Mes rêves sont pour la plupart angoissés. Je pense que c'est le reflet d'une inquiétude naturelle.

Je n'ai jamais tué en rêve, mais je suis maintes fois réveillé sur le point d'être tué. Très souvent je ressuscite des parents ou des proches morts.

Un de mes rêves les plus fréquents est de me trouver au saut du lit, sans vêtements, dans la rue. Pourquoi ? Je n'ai jamais compris.

JULIEN BLANC

L'auteur de Joyeux, fais ton fourbi. Un ancien bataillonnaire, qui s'est illustré avec éclat l'hagiographe des Bat' d'Al'. Sec comme un caillou de Blidah, nerveux comme un mulet de Tlemcen, aussi sûr en amitié qu'un chien d'aveugle d'Oran.

Le profane que je suis ne peut réfuter, à peine de faire sourire, les arguments de Freud ou d'André Breton. Il suit que tel l'âne de Buridan, je ne sache quoi choisir. Le problème est grave.

Le rêve met-il à nu nos instincts cachés, nos désirs insatisfaits, nos refoulements, lesquels à fleur de l'inconscient luttent avec succès, disent certains, contre les tabous sociaux, les contraintes du milieu, les censures morales et religieuses ? Si ce point de vue de la psychanalyse est fondé, le rêve a incontestablement une portée médicale, sociale et philosophique vraiment extraordinaire.

Mais si ses origines sont purement physiques (position du dormeur dans les cas de lévitation) ou physiologiques (digestion difficile, continence prolongée) ; si d'autre part il ne faisait que continuer, en la faussant davantage, en l'exacerbant l'idée fixe tourmentante de psychopathes caractérisés ; ou, dans le cas des gens dits équilibrés, s'il ne faisait que détendre au maximum le ressort de l'imagination que dans notre vie consciente et tellement agitée nous retenons ?

Arguments contradictoires, sans parler des associations d'idées, tour à tour convaincants et sujets à controverse, me

semble-t-il. A cause du mystère, à cause de la magie (peut-on établir une statistique probante à partir d'hypothèses invérifiables ?).

Par ailleurs, le mystère s'épaissit, ne faudrait-il pas, pour bien pénétrer les données du problème, que la mémoire veuille bien reconstituer, ou nous restituer, au réveil, ce que précisément elle se hâte d'engloutir ? D'aucuns prétendent qu'avec de l'entraînement l'on peut se souvenir de tous ses rêves. Je les crois, mais ce n'est pas mon cas, en dépit de mon application. Ma mémoire est singulièrement rétive sur ce point.

Mais j'attache la plus grande importance à l'intrusion de cette magie dans ma vie consciente — quand rarement cela se produit. Elle ne modifie en rien ma conduite, elle ne m'apporte aucune révélation sensationnelle. J'ai rêvé il y a treize ans d'être chers que je ressuscitais — ils sont morts tragiquement tous les deux peu de temps après.

Le rêve me passionne pour d'autres raisons, que je ne puis qu'esquisser, en souhaitant qu'un savant, si ce n'a déjà été fait, pousse à fond l'étude.

Je ne rêve jamais en couleurs. L'arbre où je suis juché n'a pas de relief, il ne s'inscrit dans aucune perspective. Voilà qui est étrange, magique pour tout dire : l'univers que je vois en rêve est plat, monochrome, statique — il est à une seule dimension. Or je le vois avec les mêmes yeux, qui me donnent de l'univers réel une tout autre vision. Il y a plus étrange encore. La géométrie euclidienne, bien qu'elle ne représente pas la réalité de façon absolue, assigne cependant au monde les mêmes frontières que mon regard, avant ma raison, lui a assignées ; or, la géométrie euclidienne avec ses coordonnées rectilignes délimitantes n'est pas explicable par le champ visuel de l'homme, mais bien par son corps ! Autre chose, l'univers évolue à la fois dans le temps et dans l'espace. Or, dans mes rêves, l'espace seul existe ; je ne sais pas si je puis seulement parler d'une durée.

L'on pourra me dire que je ne rêve pas avec mes yeux, mais avec mon imagination. Si l'on veut. Mais peut-on concevoir une imagination qui ne se déploierait pas, comme dans le cas de l'univers, à la fois dans l'espace et dans le temps ?

N'avais-je point de raisons d'employer le mot mystère ? Mais notre vie n'est-elle pas aussi un mystère ?



JULIEN BLANC en aimable compagnie

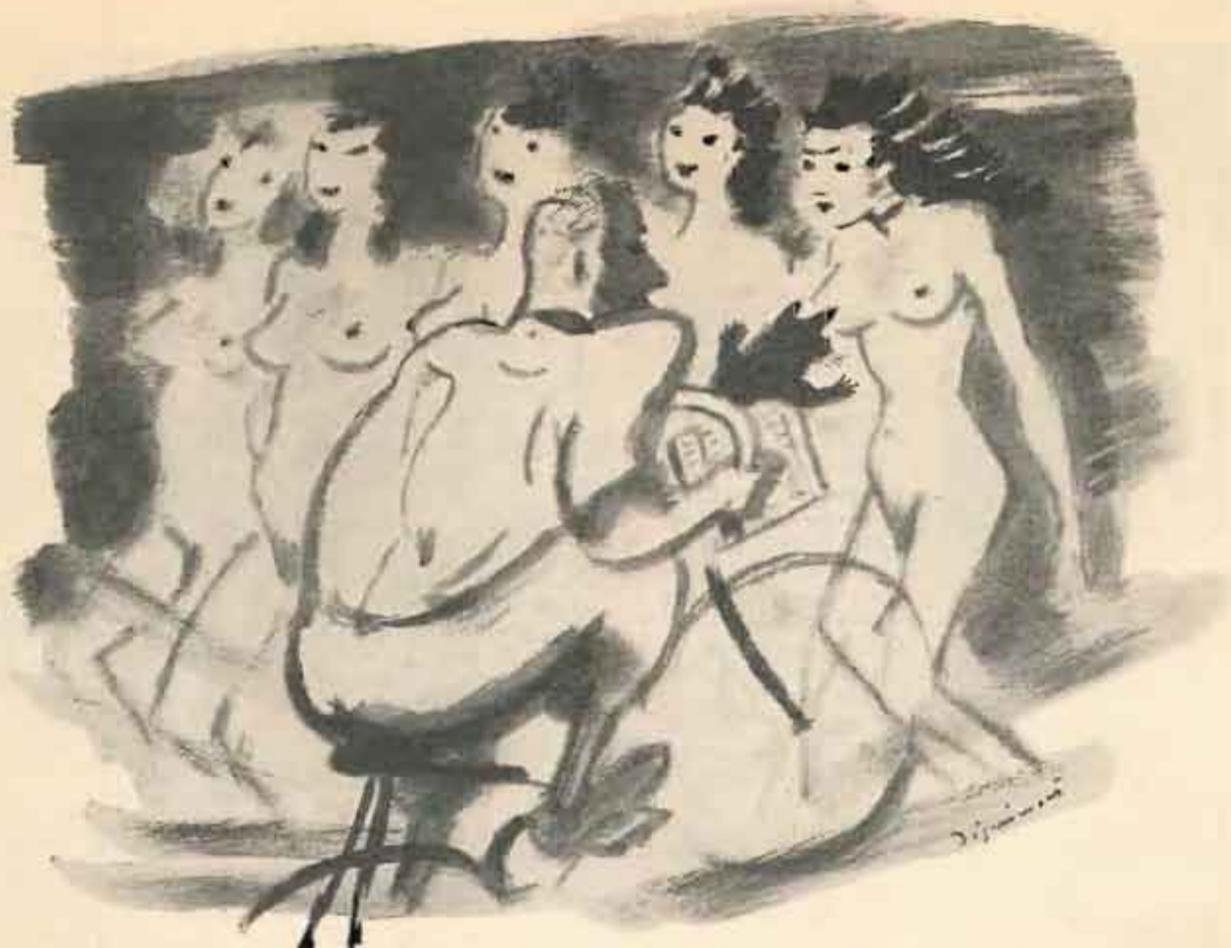
DIGNIMONT

Illustre joueur de bilboquet et d'accordéon. Retrouve l'image de la vie dans la conjonction de la boule et du trou, comme dans l'étirement des spirales de l'orgue du pauvre. Connus aussi comme peintre et aquarelliste sous le surnom de Dia. Apprécié également comme un des hommes les mieux habillés de Paris, surtout dans le genre sport, et comme conservateur de musée, dans son appartement de la rue Boutarel.

RÊVE DE L'ASSASSINAT DU PRINCE DE GALLES

Je suis à la tombée de la nuit, dans une campagne déserte et sinistre.

Je roule à bicyclette sur une route toute droite.



C'est-à-dire que je pédale, mais je n'avance pas malgré les efforts les plus pénibles.

Pourtant je voudrais aller vite : je cherche à fuir.

J'ai tué le Prince de Galles... Je suis très ennuyé... J'imagine tous les soucis qui m'attendent.

Je ne sais comment ni pourquoi je l'ai tué, je sais seulement que je l'ai tué bêtement, en jouant.

Sur le guidon de mon vélo, il y a une chatte dans un panier d'osier. Elle passe la tête et rigole sans cesse.

Enfin j'avance un peu, mais je grimpe une côte très dure. En haut de cette côte, une grande lueur. J'y parviens avec peine. La route est alors bordée d'une dizaine de femmes nues. Très nues. La plus nue porte une robe verte, elle fait très cochon. Parmi elles je reconnais une vieille cousine à moi que je n'ai pas vue depuis des années. Elle est montée sur des échasses et pisse sur les autres du haut de son perchoir.

Je veux les passer. Une des femmes me barre la route. Je la crois couverte de sang, mais non : elle a sur la tête un pot de confiture de groseilles qui dégouline le long de son corps.

Elle me crie : « Tu as tué le Prince de Galles ; tu as tué le Prince de Galles ». Cela m'irrite et je cherche à l'écraser. Chaque fois que je l'atteins, je passe au travers et je la retrouve devant moi, cela dix fois, vingt fois...

Tout à coup je m'aperçois que je n'ai plus de roues à mon vélo, que je quitte le sol, et que je plane dans les airs. Je me sens bien plus à l'aise.

En donnant de temps en temps un petit coup de pédale, j'arrive à me poser à une très lointaine distance.

Je suis dans une ville, j'entre dans une maison, je laisse dehors mon vélo, la chatte et son panier.

Je suis dans une salle peu éclairée, autour d'une table sont réunis plusieurs de mes amis.

Ils ne me voient pas entrer. Ils sont immobiles et semblent fascinés par un poisson mort qui gigote au centre de la table.

Je m'approche de mes amis, je leur parle. Je les appelle par leur nom : « Michel ! André ! Jean ! Francis ! René ! Pierre ! Paul ! » Ils ne me répondent pas. Je me sens très

humilié ; je les insulte alors grossièrement : « Je vous pisse au train, eh ! tas de chinetocs ! etc, etc... » Ils s'en foutent, je leur rentre dedans, mais je frappe dans le vide : ce sont des ombres.

Le poisson a disparu. A sa place il y a un petit personnage, presque un nain, costumé en toréador : c'est le Prince de Galles.

Je me sauve, affolé. Pour sortir je dois passer avec beaucoup de difficultés par un trou très étroit et très long. J'y étouffe. Enfin je suis dehors. On a volé mon vélo. Seule la chatte est là assise sur son derrière et rigolant toujours.

Je traverse angoissé, à la recherche de mon vélo et suivi de ma chatte, des avenues sinistres, genre Passy, Auteuil.

Je m'arrête devant un très grand trou creusé dans le sol. Dans le fond, il y a, au milieu d'un groupe de gamines qui jouent à se le montrer, un garde républicain en grande tenue, qui souffle de toutes ses forces dans une trompette. Je descends, très énervé, pour me joindre à leurs jeux.

La trompette m'assourdit et... me réveille. Sous la fenêtre de ma chambre un remorqueur matinal amorce de sa sirène le virage du Pont de Saint-Louis.

(Rêve datant de l'hiver 47-48.)

Rêves moteurs, qu'on essaie de réaliser au réveil

SOPHIE DESMARETS

Une des plus spirituelles comédiennes de Paris. Voir Sophie et mourir, devraient dire les gens qui se sentent pesants dans leurs réparties ou animés du tardif « esprit de l'escalier ». Sophie Desmaret, jeune, belle, retrouve toutes les grâces des spectatrices de Beaumarchais. Elle est du XVIII^e siècle jusque dans son retroussis de nez et dans sa façon de dire Madame, comme à la cour, avec des envies de révérence moqueuse.



SOPHIE DESMARESTS louchant...

J'ADORE rêver. J'ai toujours rêvé et je rêve presque toutes les nuits.

Quand, par hasard, j'ai passé une nuit sans rêver, le lendemain j'em'applique, et les rêves arrivent en pagaille. Je rêve généralement en couleurs (genre « technicolor »). C'est merveilleux.

Longtemps, j'ai cru que les rêves ne voulaient rien dire. Puis, un jour j'ai lu un livre qui prétendait le contraire. Depuis, j'em'arrange pour que mes rêves aient toujours une signification.

Les gens trouvent parfois que j'ai l'air bizarre. Quand j'ai l'air bizarre, c'est que j'essaie de réaliser mon rêve de la veille.

Une nuit j'ai rêvé que je louchais. Le lendemain j'avais rendez-vous avec le producteur de mon prochain film (le contrat était déjà signé : pas folle !) Pour obéir à mon rêve, j'ai louché toute la journée. Le producteur a failli en mourir.

Moi aussi, mais de rire.

C'est pourquoi, chaque soir, avant de m'endormir, je fais une prière, afin de ne pas rêver que je passe sous un autobus ou que je me jette de la Tour Eiffel.

Avec ces rêves « prémonitoires » (comme ils disaient dans mon livre), on ne sait jamais, vous comprenez...

Rêves prémonitoires

HÉLÈNE BOURDAN

Comédienne de la tension, de la ferveur. Profondément pathétique, elle fut l'interprète idéale de Montherlant dans Le Maître de Santiago. Elle a le masque et surtout les lèvres de la tragédie moderne. Tous les amis de son mari, Pierre Bourdan, porte-parole de la France à la Radio de Londres pendant la guerre, qui connut une fin si imprévue, l'entourèrent dans sa douleur de leur plus respectueuse affection.

J'ai remarqué que mes rêves se rapportaient toujours (quand ils sont cohérents) à des désirs ou à des craintes.

La plupart du temps à des désirs...

Je réalise en rêve ce que je désirerais réaliser dans la vie. Mais je réalise aussi en rêves les craintes que j'éprouve à l'état de veille. A cette dernière sorte de rêves correspond souvent un état de malaise physique (manque d'air, température trop élevée dans la chambre où je dors) ; le malaise supprimé, le rêve l'est aussi.

A mon avis, dans ce cas, le malaise physique doit orienter le rêve vers les choses désagréables qui sont éparses dans l'inconscient à ce moment-là.

Ceci parmi les rêves cohérents. Il y a aussi les rêves incohérents. Ils sont alors les pires agencements de paroles entendues, ou d'actes enregistrés au cours de la journée qui précède et qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres.

Quant aux rêves prémonitoires, il m'arrive assez souvent d'avoir la brusque impression d'avoir déjà vu en rêve un paysage, une situation, le geste d'une personne. Brusquement je me dis : « J'ai rêvé cela ». Mais je n'ai jamais vérifié.

J'ai eu un rêve qui pourrait être considéré comme prémonitoire : les faits ne se sont pas produits de façon identique, mais la situation générale a été la même. Ce rêve pourrait être considéré comme un avertissement car ce qu'il y a de plus curieux c'est que ce rêve m'est revenu semblable à lui-même après que les faits se furent réalisés.

RENÉ FALLET

Jean-Jacques Rousseau a introduit la montagne dans la littérature. Bernardin de Saint-Pierre, la mer, Saint-Exupéry, l'avion, René Fallet, la banlieue. Il a accompli ce tour de force à vingt ans, dans deux livres : Banlieue Sud-Est et La Fleur et la Souris. Une mixture de Charles Trenet, de surréalisme, d'embrocation cycliste, de fleur bleue et de train de banlieue.

DORMIR, c'est perdre son temps. Rêver c'est une reprise individuelle, un coup de main sur le sommeil. Dans le film « Les Visiteurs du Soir » un type déclare : « Moi, je ne rêve jamais ». Pauvre vieux...

Mes rêves sont un cocktail sempiternel de drame et de burlesque. Exemple N° 1 :

Je suis au cœur d'un paysage tourmenté, genre maquis corse. Je suis poursuivi par des bandits. Je cours. Je me prends dans les ronces. Je tombe. Je me relève. J'angoisse. Sueurs froides. Je suis perdu. Je sors mon pistolet et le charge par le canon. La balle est... une olive verte. Je tire. Rien. Je secoue l'arme, en retire l'olive et la replace... dans l'autre sens. Le coup part. Je suis sauvé...

L'exemple N° 2 est un type de divination assez prodigieux. Je suis, en effet, un « mordu » du football.

Voici ce que cela rend : Dans une grange, un homme et une femme salignent interminablement un troisième personnage. Horrible et cauchemardesque. Les assassins traînent le cadavre, dont les pieds accrochent une clochette qui se met à tintinabuler. Longtemps après dans le rêve : une entrée de cimeti-

ère. La clochette de la grange sonne encore, agitée par un être indéfini. Soudain un haut-parleur surgit sur le mur du cimetière et annonce, avec la voix du speaker du Parc des Princes, la composition exacte de l'équipe de France qui devait rencontrer l'Angleterre. La composition de cette équipe ne fut communiquée à la presse que deux jours plus tard.

Couleur de mes rêves : négatif photographique. Mes rêves ne voyagent dans l'érotisme que lorsque les hasards de la vie m'en privent.



RENÉ FALLET

ODETTE JOYEUX

Toute la France des écrans connaît les yeux ronds et naïfs d'Odette Joyeux que l'on pourrait appeler, depuis Le Mariage de Chiffon, Odette la Fraîche. Elle tâte aussi des Lettres. Elle écrit des romans et siège dans un jury de femmes qui tente de devenir le Prix Renaudot du Fémina : La Côte d'Amour. Elle est le type de la vedette cultivée qui lorgne par-dessus la camera dans la direction de Saint-Germain-des-Près et des devantures des libraires.

LE rêve est ce qui m'intrigue le plus et ce que je comprends le moins. Mais je ne souffre pas de ne pas comprendre ; ce que j'aime c'est le sentiment ou la vision des choses quelles qu'elles soient.

Les rêves sont toujours la conséquence de ma vie : vie passée, vie à venir. Ils me compensent d'une existence où on ne peut jamais danser sur l'eau ou marcher dans l'air : souvent même ils me récompensent.

Dans mes rêves je rencontre des hommes, des bêtes, des



ODETTE JOYEUX

oiseaux, le soleil et la nuit, l'eau et le feu, l'orage et les étoiles. Je fais des rêves heureux, des rêves comiques, des rêves ironiques, des rêves de gloire. Je fais des rêves de chagrin, d'épouvante, d'angoisse et de mort.

A propos de la mort voici un rêve :

« Il y avait de la musique et je devais mourir sur une note de cette musique. Je voyais les portées musicales où chaque note égrenait ma vie. Quelqu'un me disait avec affection : *Attendez, attendre une ronde pour mourir. Ce sera plus long.* »

Pour moi une nuit sans rêves est une nuit perdue. Le rêve prolonge la vie, il familiarise avec le mystère. Il permet les aventures les plus fantastiques et les agissements les plus raisonnables.

Les événements de ma vie me sont toujours annoncés par des rêves faciles à interpréter et qui me préviennent. Et plus je vais, plus je prends garde à cette prévenance de l'au-delà.

Au printemps de 1939 j'avais fait un rêve à la fois drôle et terrifiant. Je voyais un grand squelette habillé de toile empestée et bleu ciel. Nous étions sur un quai de la Seine. Je discutais avec le squelette qui m'épouvantait et je lui disais : *Hiller ne gagnera pas la guerre ; il a oublié d'armer les bateaux-mouches.*

J'aime rêver. Les rêves m'impressionnent et restent dans ma mémoire comme des clichés.

Un seul de mes rêves demeure une énigme car ce rêve revient au hasard du sommeil depuis que je suis une petite fille. Il ne change jamais. Les années passent et une belle nuit le rêve revient :

Une forêt. Les arbres sont grands, beaux et tranquilles. La lumière pénètre difficilement le feuillage, pourtant la pénombre est dorée. Il y a un ruisseau. Il coule sur du sable et des cailloux blancs. Il coule tout droit et perpendiculaire à ma vision. La forêt est dans une large vallée. C'est un lieu perdu que je ne peux situer nulle part. Quelquefois je le retrouve après une longue marche. D'autres fois il m'apparaît brusquement.

Quand je m'éveille je pense que ce rêve me découvrira une nuit son mystère et le message qu'il doit me signifier.

Je pourrais raconter beaucoup de mes rêves. En dehors de leurs avertissements, ils m'aident souvent à découvrir le secret ou la poésie des choses et des êtres. Souvent aussi ils demeurent hermétiques. Ce sont ceux que j'aime le plus.

Exemple : J'ai poussé une grande porte. Je suis entrée dans un vestibule. Au fond, sous une fenêtre ronde, il y avait un vase de bronze posé par terre et rempli de tulipes. Alors j'ai poussé une autre porte et j'ai vu une écuyère très jolte qui dansait sur un cheval couché. Sur le lit, deux mannequins blancs et noirs semblaient dormir. Ils ont disparu et l'écuyère est venue se coucher à leur place. Elle prenait leur raideur pendant que ses cheveux se déroulaient et remplissaient le lit. Les cheveux poussaient trop vite. J'ai dû fermer les yeux. Quand j'ai pu regarder, la chevelure de l'écuyère était changée en tulipes. Les tiges partaient de son crâne et leurs fleurs roulaient partout sur elle.

Dans le vestibule le vase était toujours sous la fenêtre

ronde : une longue chevelure sortait de son col et retombait d'un côté, comme un flot.

GABRIEL-LOUIS PRINGUÉ

Le dernier dandy. L'homme le plus invité de France, dont la vie glisse sur des matelas de cartes de visite. Il a invité à son tour tous ses amphitryons dans son tiroir Trente ans de dîners en ville, hérissé de cravates noires, de tourterelles de château et embaumé de Galantines de tourterelles à la gelée et de Timbales de laitances de carpes sensibiles.

Je me suis souvent demandé si les rêves, certains rêves en tout cas, n'étaient pas un retour momentané vers des existences antérieures expliquant ainsi le mystère de nos goûts, de nos tendances, de nos aptitudes, de nos souhaits, de nos désirs, de nos espoirs. L'idée de la réincarnation bien souvent m'a hanté à la suite des révélations de mes songes.

Dès ma jeunesse j'avais ressenti une attirance particulière, envers la période romantique anglaise, débutant avec le Régent, devenu Roi sous le nom de George IV, se terminant dans la première partie du règne de la Reine Victoria.

Cette époque m'ensorcelait, d'autant plus que dans mon enfance, ignorant encore l'Angleterre, mes rêves m'y transportaient, quasi par la main, dans un décor séduisant et plaisant. Par la suite j'y ai beaucoup vécu. J'ai été envoûté par son charme, m'y sentant dans le cadre correspondant à mes aspirations, aux suggestions de mes rêves.

En 1908, accomplissant un séjour dans le Bedfordshire chez des amis, je fis la connaissance d'un de leurs voisins, qui possédait une collection réputée de gravures de chasse. Je lui en parlais. Il me pria à déjeuner pour le lendemain afin de la venir admirer. J'en ressentis une joie dont l'intensité me surprit. Cette propriété, située à deux milles de celle où j'habitais momentanément, facilitait le déplacement que je fis à pied.

Ayant quitté la grand-route pour m'engager dans l'avenue, je trouvais aisément mon chemin. Cette avenue, je la connaissais ; je l'avais suivie dans mes rêves d'enfant. J'étais convaincu de découvrir à quelque distance un vaste étang où voguaient des cygnes, puis après avoir traversé une lande couverte de bruyères, de pénétrer dans un parc rempli de cèdres, au milieu duquel se dressait une demeure à colonnades dans le style des architectes Adams ou Nash. Tout cela se trouva exact.

J'avouais à mon hôte rencontré sur la terrasse mon étonnement. Je lui décrivis même l'agencement intérieur de la maison, suivant le détail de mon rêve. Il fut stupéfait. Il me déclara : *Tout ce décor n'existe plus, mais il était tel que vous le narrez, en 1822 ; mon grand-père ayant à ce moment transformé les appartements que vous relatez. J'en possède un ancien plan. Vous ne vous êtes pas trompé.*

En l'année 1900, alors âgé de 15 ans, passant un mois à Theale, village près de Reading, chez un professeur, je courais les routes de campa-



PRINGUÉ à vingt ans

gne sur ma bicyclette. A ma stupéfaction, j'aperçus, lors d'une de ces promenades, une demeure de l'époque Regency, perchée sur une colline. Je l'identifiai sur-le-champ. Je l'avais habitée dans mes rêves d'enfant. Durant mon stage d'un mois chez ce professeur, je me rendais régulièrement sur la route, contemplant cette résidence, sans jamais, malgré mes efforts, parvenir à y pénétrer.

En 1928, pendant mon séjour annuel à Londres, une charmante amie, la Générale Claude Hawker, mère de Lord Scarsdale, m'invita de la part d'un de ses amis, à venir passer un week-end dans sa maison, non loin de Reading. Ce projet m'enchantait. Je n'étais pas revenu dans cette contrée depuis 1900. Je contais à Mrs Claude Hawker l'histoire de mon songe ; qu'elle ne fut pas ma surprise assez émue, d'arriver dans la maison où j'avais, si jeune, rêvé d'habiter.

La sensation du déjà vu se montrait si intense que je me sentais envoûté par un passé reconquis. Cette demeure s'appelait Padworth-House. Mon séjour s'y prouva paradisiaque. Les parfums de cette maison, l'odeur des jardins m'étaient familiers ; j'y respirais allégrement et tendrement un autrefois retrouvé subitement.



BERNARD ZIMMER

Lieutenant en 1939, recevant un pif de son planton, Charpin

BERNARD ZIMMER

Le terrible joueteur du Veau Gras et des Zouaves. L'auteur sarcastique de la farce Le Coup du Deux Décembre. L'adaptateur endiable des Oiseaux d'Aristophane que nous allions acclamer chez Dullin quand j'étais étudiant. Le descendant le plus cru d'Alfred Jarry. Depuis 1932, il se voue au cinéma et à la conversation. Il secoue ces deux genres d'une verve égale.

Je suis réveillé (dans mon rêve) par un coup de téléphone. J'allume. Je me lève ; (toujours en rêve).

— Allô ?...

— Ici le bonhomme qui revient d'Angleterre...

— ...

— ... Joseph ! Celui qui met les sardines en boîte !...

Au-dessus du téléphone, il y a, chez moi, une glace. Dans son eau j'aperçois nettement Jovet, monté sur le cheval que j'avais à l'autre guerre. Il est chevalier de Dürer. Il ne

porte plus son maillot de l'Athénée (où je suis allé revoir « Ondine » la semaine d'avant) — mais une armure véritable, un casque à visière et chevauche, la lance basse, au pas, le long d'une voie de soixante, dans une forêt. A son côté, pieds nus, moulé dans une robe réforme beaucoup trop étroite, trottine Richard Wagner. C'est bien lui : les pattes, le profil en croûton de pain, l'aurole de velours sur l'oreille ; il siffle dans ses doigts le motif des filles du Rhin, il siffle à tout casser...

La suite ne m'est plus claire à l'esprit ; mais éveillé cette fois, je passe dernièrement qual de Conti. Dans une vitrine de librairie, je vois un livre à couverture blanche : « Fouquet : Ondine ». Je n'ai jamais lu ce livre. Je ne le possède pas. Je l'achète. Et le soir je lis ces lignes dans l'introduction : «... la veille de sa mort, la dernière lecture que Wagner fit aux siens fut celle de ce gracieux récit ; sous l'impression de sa fluide et nostalgique poésie il se mit au piano, pour la dernière fois de sa vie, et joua le thème du chant final de ses propres filles du Rhin... »

Rêves de compensation

MARCEL ACHARD

Des lunettes en hublot à travers lesquelles il fait briller doucement ses yeux en inclinant la tête. Une bouche tendre et railleuse, tranchée au fil du sabre pour que la malice puisse en couler à flots. L'air de toujours sortir du lit, avec des plumes d'ébédredon dans les cheveux et des pantoufles. L'auteur de Jean de la Lune est né à Lyon. Et l'on dira encore que la cité de la soie et du brouillard est la capitale des bussinessmen cadennassés !

Je n'ai jamais fait qu'un seul rêve dans ma vie.

Mais certainement plus de mille fois.

Un rêve qui n'est peut-être que la matérialisation d'un désir.

Voilà :

Je vole.

Je n'ai pas besoin d'appareils compliqués, d'avions, d'hélicoptères, d'ailes mécaniques.

Non, je vole tout simplement, tout naturellement.

Je n'ai qu'à le décider brusquement et je m'enlève dans les airs. Comme je n'ai jamais d'incidents mécaniques, c'est un rêve extrêmement monotone.

Mais que j'aime bien. Il me rassure sur ma vocation de poète comique.

Je suis mon propre Pégase.

Et comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même...



MARCEL s'envole...

D^r FRANÇOIS-AMAN-JEAN

Un chirurgien de Château-Thierry qui, entre deux coups de bistouri, aurait pu devenir un grand écrivain s'il avait voulu. La Comédie-Française vient de recevoir à l'unanimité son drame *Jeanne la Folle*. C'est aussi beau que « Le Cid », a déclaré Pierre-Aimé Touchard en sanglotant. Les sociétaires en larmes entouraient l'auteur et le félicitaient en épongeant leurs paupières. Mais Aman-Jean préfère les guerres. C'est sa marotte. Dès qu'on en déclare une, il y court : 14-18, 39-40, la Finlande et, à 51 ans, l'Indo-Chine. Les balles le contournent. Il les cajole.



D^r F. AMAN-JEAN
l'auteur de « Jeanne la Folle »

âme aux incitations de l'éveil et du sommeil, celle-ci oscille entre les exigences du réel et les besoins de l'irréel. Ce duel entre « l'existence » et « l'essence », cette alternance entre la sensation et la pensée, nous avons plusieurs manières de nous en rendre compte : la prière, la fugue, la création, les rêves.

Celui qui multiplie les rêves éveillés dormira bien — l'existence repue par l'essence. Cet autre qui néglige ses possibilités essentielles sentira son sommeil traversé par leurs insistances. Etats d'ailleurs réversibles et alternatifs, comme le balan de l'horloge. S'il s'arrête, la mesure du Temps s'arrête avec d'autres mesures : celle de la Vie, du Réel, de l'Irréel et de tout ce qui s'ensuit, Dieu et le diable.

C'est pourquoi, à mon avis, le rêve est un phénomène d'incitation et d'arrêt assez voisin de celui de la confusion du sommeil anesthésique et du désarroi de l'agonie. Durant lesquels l'âme est tapotée par les incidences du conscient et de l'inconscient comme si les mains de Dieu et du diable jouaient au furet avec le petit anneau qu'elle ferme sur le fil du temps.

D'ailleurs lorsque j'écoute mourir quelqu'un — cela m'arrive 2 à 3 fois par semaine, en temps de guerre bien plus — je suis souvent frappé par cette application qu'ont les mots à porter, maladroitement, des idées de rêve, tantôt essentiels, tantôt puérils, mais toujours messagers du désir et de la grâce de celui qui meurt.

Ainsi dans le rêve. Comme si à ces deux moments — mort et rêve — un état de libération décrochait les wagons de l'existence de la machine étincelante de l'âme. Simplement dans le rêve, l'éveil — cet homme d'équipe — a raccroché les wagons.

Personnellement je dois rêver éveillé, car, endormi, je rêve peu. Peut-être aussi — et c'est le mérite de l'école de Freud — portons-nous les disciplines et les négligences de l'enfance ? Mon père, en venant me border dans mon lit, me croisait mes mains sur la poitrine, me faisait joindre mes

Je pense que le rêve est moins le résultat du refoulement d'une obsession plus ou moins sexuelle, que celui de l'exutoire d'une négligence. A savoir que nous vivons avec une petite somme coutumière d'idées, de gestes, d'efforts et de faits. Nous serions capables d'agrandir cette somme si nous étions moins rapidement bridés par l'intelligence, la morale, la coutume, la paresse et le temps. Quelques velléités de réaction, suivies d'insuccès, nous engagent à ne point ainsi forcer notre talent d'exister.

Dans ce balan où la vie présente alternativement notre

pieds en me chuchotant à l'oreille : « *Dors, chéri, comme un chevalier !* » Obéissant, je dormais déjà quand maman m'embrassait. Ce baiser était si adorable qu'il remplaçait mes rêves.

De sorte que je n'ai commencé à rêver que lorsque j'ai réalisé qu'elle était malade et qu'elle pouvait mourir. Mais comme c'était la guerre et que j'avais 20 ans, je rêvais que je prenais des drapeaux à l'ennemi et que j'encrouais un 77 avec un marteau et un clou. Entre 1919 et 1928, époque de mes études et de mes échecs aux concours, je rêvais que j'étais reçu à l'Internat. Je voyais une affiche devant laquelle se pressaient des dos. On voyait écrit : « *Gloire et Bonheur* » et suivait, mille fois répété, mon nom.

Après la mort de mes parents, assez souvent, j'ai rêvé que j'étais dans une gare à tendre mon ticket à l'homme préposé aux billets. Il est de mauvaise humeur et il y a foule. Il dit parfois : « *Attendez ! Ne poussez pas ! Chacun son tour !* » Ma mère est déjà passée. Je vois, dans les trous de la foule, son visage qui me regarde, comme dans un portrait d'elle par mon père. Parfois, dans la foule, il y a ma femme, un ami, une jeune fille, un chien. Une fois, il y avait un nuage, ou le plafond que quelqu'un tenait par un fil, comme un ballon rouge.

Mais tout cela sont rêves de préoccupations qui sont courants et de peu d'intérêt. C'est pourquoi celui que je rêve actuellement de temps à autre m'intrigue plus. Corporellement je n'existe pas. Je me sens comme du silence dans le grand salon rococo d'un palais tyrolien. Je vois simplement une rale de soleil dans laquelle volent et dansent 3 à 4 mouches. Il y a des statues dans des niches ; quelqu'un frappe à la porte. Mais elle ne s'ouvre jamais. Ce n'est pas le moins du monde effrayant — mais je ne sais pas ce que cela veut dire.

HENRI CALET

De père parisien et de mère flamande, il tient, de celle-ci, par le canal de la lointaine conquête espagnole, l'aspect d'un *dodu d'Ibérie*. Ses joues sont parcourues de doux plis qui s'effilochent en stries près des yeux et se nouent en lavallière autour de la pomme d'Adam sous un menu menton circonflexe. Dans la littérature et le journalisme d'après la Libération il a créé le ton étonné. Prix de la Côte d'Amour pour son roman *Le Tout sur le Tout*, il est le *Candide du XIV^e arrondissement*, l'*Ingénu de la rue de la Sablière*.

Je ne sais pourquoi j'éprouve un peu de honte à confesser que je ne rêve pas la nuit (mais j'essais de me rattraper dans le jour). Il me semble que je ressentirais tout autant d'embarras à étaler des infirmités corporelles. Par exemple je n'avoue pas sans déplaisir que je ne sais pas monter à bicyclette ou, plus précisément, que je ne sais pas en descendre (je suis obligé de chercher un lieu isolé pour me laisser tomber à terre doucement). Mais je n'en finirai point d'énumérer mes imperfections.

Revenons aux songes. Il se pourrait, après tout, que j'en fasse et que je les oublie aussitôt, que j'en perde chaque fois la clef. Oui, il est possible que j'aie une vie nocturne agitée, trouble, mystérieuse, cependant que j'ai déjà l'air d'un mort. Je dois vaguer dans des villes inconnues, je dois suivre d'interminables corridors obscurs qui mènent sur les bords



HENRI CALET, par Dubuffet

de précipices sans fond, je dois voler peut-être, je dois faire mille bêtises. Car il ne se peut pas que je perde aussi mes uints, il ne se peut pas que je ne rejoigne pas des êtres monstrueux et que je n'ai pas ma part de leurs sabbats orgiaques, il ne se peut pas que je ne connaisse pas, à mon insu, une existence merveilleuse et secrète, comme tout le monde. Je ne suis pas une brute.

Et d'ailleurs, en mettant mes souvenirs sens dessus dessous, je viens de retrouver deux rêves que j'ai faits. Le premier remonte au temps où j'étais captif dans ce qu'on appelait alors un *Frontstalag*. J'ai reçu la visite fugitive, mais bien agréable, d'un succube qui avait l'apparence et l'élégance d'Elisabeth Bergner, une actrice de cinéma assez oubliée aujourd'hui. C'était aimable à elle d'accorder quelques faveurs à un pauvre soldat prisonnier.

Plus récemment, il y a eu le rêve du « *petit laitier* » dont je ne puis, malheureusement, pas dire grand-chose bien que j'aie l'impression qu'il s'agisse d'une histoire fort intéressante. Le garçon était vêtu d'une blouse bleue semblable à celle que portent les paysans normands sur les couvercles de boîtes de camembert. Il se tenait près d'un arbre et il me montrait un anneau qui était passé à la plus haute branche, comme une bague à un doigt. Qu'est-ce que cela signifiait ? J'ai gardé la certitude que le garçon était mal intentionné à mon égard, sans que je puisse lui reprocher un mot ou un geste déplacés. En somme, tout cela est confus. J'ai eu un rire strident inhabituel qui nous a réveillés et j'ai dit sur un ton naturel : « *C'est le petit laitier* », ce qui n'expliquait rien.

C'est tout ce que j'ai pu ramener des profondeurs ; je suis un mauvais pêcheur en haute-nuit.

PIERRE LABRACHERIE

« Nous transfretons la Sequane au dilucule et crépuscule, nous déambulons par les comptés et quadrivies de l'urbe », dit l'Écolier Limousin de Rabelais à Pantagruel. En un langage plus simple Pierre Labracherie a publié, sous le nom de *Pierre Bathille*, « *Le Sang des autres* » et, sous son nom, deux remarquables volumes sur Apollinaire. Mais il reste écolier limousin et il répondrait à Pantagruel : si je siège à l'Académie des écrivains de province, c'est sur une molle de terre, pour y représenter mon pays.

Je regrette vivement de n'avoir jamais eu en rêve de ces révélations spectaculaires ni de ces songes prophétiques en honneur dans le théâtre classique. A vrai

dire et jusqu'à ces derniers temps mes rêves ont été déplorablement déçus et ne me laissaient guère de souvenir au réveil. Il en est un pourtant qui s'est souvent répété après la guerre de 1914-1918. Cette guerre n'en finissait pas. Elle durait depuis quarante ou cinquante ans et il était naturel que j'en sois fatigué. Alors je quittais les tranchées et j'étais fusillé. J'enjambais mon cadavre et je jouais la fille de l'air !

Depuis un an ou deux, mes rêves me frappent beaucoup plus, car ils ont pris, dans la mesure peut-être où la réalité devient plus oppressive, un caractè-

re de fantaisie, de liberté, d'ironie qu'ils n'avaient pas auparavant. Je voyage beaucoup pendant le sommeil. Je visite des pays où je n'ai jamais mis les pieds et qui m'apparaissent avec beaucoup de précision et de poésie : une ville romantique en Europe centrale, des jardins en terrasse descendant sur la mer en Italie. J'ai même rêvé, il n'y a pas si longtemps, que j'étais dans le ciel. Ce séjour m'avait plutôt désillusionné, car l'azur était peuplé de bureaux et de services administratifs, comme sur la terre. On n'en sortira donc jamais !

Enfin, il m'est arrivé le mois dernier une singulière aventure, en songe et qui n'a été influencée ni par des lectures ou des conversations de la veille. J'avais décidé de mourir, sans raison du reste — c'était comme cela. Cette perspective me semblait tout à fait normale. En prévision de l'événement je m'étais installé dans une petite chambre de l'Hôtel Saint-Louis (où je n'ai jamais pénétré), boulevard Saint-Michel. Nous étions un lundi et je devais décéder le lundi suivant. J'ai vécu en rêve et cela n'a duré sans doute que quelques secondes tous les jours de la semaine et je les ai employés à prévenir mes amis et connaissances du jour et du lieu de mon enterrement que j'avais fixé avec modestie, place de l'Opéra ! Le lundi, jour fatidique, arrive. Je me couche dans un lit en fer et j'attends. Je ne suis pas angoissé mais tout de même je me demande *comment cela va se passer*. Tout à coup la « gratuité » de ce que je me prépare à faire m'apparaît. Par la fenêtre j'aperçois des gens qui se promènent sur le boulevard. « *Allons, tout cela est idiot* », me dis-je. Je me lève, je m'habille, je descends, me heurte sur le trottoir à un de mes oncles mort il y a plusieurs années. Il est en grand deuil et porte une couronne sous le bras. C'est alors qu'il me déclare d'une voix distincte que j'entends encore : « *Comment ? Tu n'es pas mort ? Mais cette couronne m'a coûté six cents francs !* » (Le défunt pourtant n'avait rien d'un grigou !) Je me rends alors place de l'Opéra mais dans mon rêve la place de l'Opéra n'est autre que la place de la Sorbonne. J'aperçois sur la façade de l'ancien café d'Harcourt un grand drap funèbre et devant, un groupe de gens qui attendent, vêtus de noir. « *Ah ! bon, c'est mon enterrement* », me dis-je. Je m'avance et l'une des personnes qui stationnaient (je ne la reconnais pas, mais je sais que c'est un ami) me tend la main et me dit : « *Ah ! c'est toi enfin ! Tu te fais tout de même attendre !* » Je lui réponds en riant : « *Tu en as de bonnes ! Je ne suis tout de même pas si pressé !* » Et je me suis réveillé.

Rêves professionnels

ANDRÉ BILLY

Le troglodyte de Barbizon. Un académicien Goncourt resté aussi simple qu'un débutant préposé aux chiens écrasés. Une carrure de forestier. Des yeux minuscules qui dardent la bienveillance, tandis qu'un haut le corps leur permet aussi l'inspection de l'interlocuteur. Romancier, chroniqueur, critique, essayiste, ami des vrais amis, parrain des arbres et des sites de la France.

JEAN PAULHAN avait organisé une exposition de peinture où des toiles très modernes voisinaient avec des œuvres, au contraire très *pompier*. L'une de celles-ci représentait un immense paysage de montagne, avec des alpinistes se livrant à une périlleuse ascension. « *Ce tableau me fait penser à Girodet* », dis-je à Paulhan. Il était en effet d'une inspiration hautement romantique, mais dans les tons clairs. A ce moment, les alpinistes qui le peuplaient s'animèrent et leurs cordes, leurs piolets, tous les appareils dont ils se servaient pour leur ascension sortirent avec eux de la toile et la salle fut occupée par leur petite troupe transformée en une troupe d'acrobates avec trapèzes, poulies, etc... « *Ce n'est plus un tableau*, dis-je sans beaucoup de surprise à Paulhan, *c'est un numéro de music-hall* ». Et Paulhan souriait toujours de son sourire énigmatique. « *Comment trouvez-vous mon exposition ?* » me demanda-t-il à l'instant d'après, en me versant un verre de pineau de la Charente.



PIERRE LABRACHERIE, en héros

— « Je suis pour, lui répondis-je. Je n'avais pas d'opinion. J'en ai tiré une à pile ou face et je me suis trompé. » Paulhan se récria d'aise, car il trouvait le mot drôle. Moi aussi d'ailleurs. Là-dessus je me réveillai tout fier d'avoir eu en rêve un mot d'esprit qui continuait à me paraître extrêmement fin. Je m'empressai de le répéter à ma femme et je fus déçu de l'entendre dire qu'elle ne comprenait pas ce que cela signifiait. Au bout de quelques minutes ce fut à mon tour de ne pas trouver le mot ni très clair, ni très spirituel. Il n'avait presque plus de saveur. Cependant je continue à lui trouver un sens qui est que je ne jugeais pas l'exposition de Paulhan intéressante, mais que, n'étant pas très sûr de mon opinion, et par politesse, j'avais pris le parti de la louer.

BREFFORT

La grande écossaise des calembours. La marmite auto-clave des contrepèteries. L'emboutisseuse des coq-à-l'âne. Le comme dirait Breffort est devenu célèbre au Canard Enchaîné. Chauffeur de taxi, puis vendeur de « batouze » (de linge) il a retrouvé, dans ses articles ou ses contes, le ton de Tabarin, père des camelots de la foire. Il n'en ressemble pas moins à Victor Hugo, en plus chanoine.



BREFFORT, par Pol Ferjac

Si je rêve ? Oui et pas qu'un peu. Mes familiers me reprochent d'être un gros dormeur. Pauvres familiers qui ne savent pas à quel point j'ai une vie horizontale, active. Presque chaque nuit, je fais des rêves. Et au matin, le petit déjeuner avalé, alors que je suis encore à demi dans l'inconscient, des rêves hachés menu, des bouts de rêve images rapides qui s'interpénètrent avec la réalité. Ai-je déjà rêvé en technicolor ? Peut-être. Mais je ne saurais l'affirmer. Je sais bien qu'une gradation allant du noir et blanc à la couleur est a priori absurde. Pourtant il me souvient de certain rêve

basé sur une sorte de compromis visuel. Un jour — ou plutôt une nuit — j'ai bu une mixture rose ; or je ne la voyais pas rose. Mais je la savais ainsi.

J'ai un rêve *leit-motiv* qui traverse mes nuits depuis l'enfance. Je tombe dans la rue de très haut, et ne me fais pas de mal. Parfois, à un mètre du sol, je reprends souffle et vole en raso-mottes. Etant gosse j'affirmais à mes petits camarades avoir sauté du troisième étage sans me faire de mal. Or je n'étais pas un enfant menteur.

Depuis j'ai fait des dizaines de milliers de rêves. Des rêves d'homme. Ainsi celui de la bande molletière qui fait 300 kms et dont je n'arrive pas à ligoter mon mollet (et le sous-off qui s'impatiente). J'ai souvent trouvé en rêve des idées de contes humoristiques. Voici deux ans, j'ai rêvé tout un spectacle burlesque, que j'ai ordonné et écrit le lendemain. Je l'ai présenté à des directeurs, espérant le faire jouer. Je n'ai jamais eu de réponse. C'était un beau rêve. Il y a trois jours de cela, j'ai rêvé que j'avais remis un autocar dans une salle à manger. Mauvais calcul : il entre peu à peu dans les murs comme s'il s'enlisait. Le plafond s'incurve dangereusement. Je devrais mettre le moteur en route, faire marche arrière. Mais j'ai peur. A ce moment je me suis réveillé (dans mon rêve) et j'ai pensé « Bah ! ce n'est qu'un rêve. Qu'est ce que je risque ? Je vais monter sur le siège et si par malheur le plafond me tombe sur la gueule je n'aurai qu'à me réveiller. »

Je n'ai jamais eu de pressentiments oniriques. Mes rêves (noirs ou roses) sont l'écume ou la fleur du passé. Je les dois, ce me semble, à des phobies, complexes, hantises, affections, espoirs. Mais aussi parfois à des reflets de projets qui me courent clandestinement dans les circonvolutions (avenir en incubation).

Je dois mentionner un cauchemar affreux que j'ai eu à l'époque où mon père agonisait lentement. Je le vis se rétrécir, se réduire, la tête devenir minuscule comme celle d'une victime des Jivaros réducteurs de têtes et le corps suivre. Je me suis réveillé le visage baigné de larmes.

Mes rêves sont donc en général le rappel inconscient de mes soucis ou de mes désirs. Quelques-uns par contre, baignés d'incohérence, sont tout à fait gratuits. Mais en est-il de vraiment gratuits ? La vérité est sans doute que je n'en ai pas su découvrir la justification psychique. Je suis, par contre, et très souvent, « la proie » extasiée de concepts psychologiques absolument insolites et que j'enrage de ne pouvoir recomposer le lendemain.

Il m'est arrivé de renouer, après réveil, un rêve obsédant. On dit que c'est une performance. Et j'ai rêvé cinq ou six fois que je montais à l'échafaud. Est-ce prémonition ? Qui vivra, verra.

Voilà donc un échantillonnage des rêves dont je suis visité. Tout ceci est sincère, exact, sans affabulation, sans le moindre coup de pouce littéraire.

HENRI DECOIN

Le metteur en scène du cinéma français qui ressemble le plus à un jeune premier. Quand on le voit tourner au studio, à l'aise dans un veston de haute coupe, le pied raffiné, le visage chargé des ombres de la Séduction, on se demande toujours si on ne s'est pas trompé de côté de camera. Il a écrit remarquablement sur le sport. Je me rappelle, en particulier, une course d'automobiles, d'une vérité à enfoncer ses ongles dans le bras du voisin et son talon dans un frein fictif.

Lm'arrive, comme tout le monde, de rêver mauve ou noir. Mais mes plus beaux rêves — et ils sont très rares — sont ceux qui ont un rapport direct avec mon métier de metteur en scène. Le plus beau, le plus optimiste, le plus mauve est celui qui me visita il y a quelques années...

Je mettais en scène une histoire admirable.

Mes décors étaient somptueux.

Dix mille figurants opéraient sous mes ordres.



A droite, de dos, HENRI DECOIN mettant au point une scène de « Les amoureux sont seuls au monde ». Sur le balcon, Henri Jeanson et le célèbre chansonnier Lucien Carol qui interprète le rôle du cabaretier.

Les plus grandes vedettes jouaient leur rôle avec talent simplicité, bonne humeur.

Mes producteurs ne cessaient de crier au génie de leur metteur en scène.

Bien plus, et c'est là que le merveilleux s'éleva en spirales euphoriques, mes producteurs trouvaient que j'allais trop vite, que je ne dépensais pas assez d'argent, que mes décors n'étaient pas assez beaux, et qu'en définitive, j'étais trop économe...

C'était le grand rêve, le rêve qui détend, le rêve qui vous donne de la personnalité, de la souplesse, du talent, du génie, le rêve unique, inédit, le rêve pas encore rêvé.

Et puis, d'un seul coup, brutalement parce que la locataire du dessus fit fonctionner la chasse d'eau, tout rede-vint normal... Réveil... Chasse d'eau... Novembre... Ciel bas... Chasse d'eau... Humidité... Sept heures du matin... Studio à neuf heures...

Et je compris, en me brossant les dents, que je tournais un film, un navet, une histoire imbécille d'un auteur imbécile, avec trois figurants fatigués, une vedette déjà vieille dans le rôle d'une jeune fille et un jeune premier avec râtelier dans le rôle d'un Roméo.

Et je ne parle pas du producteur.

Un type charmant, recordman du monde du chèque sans provisions. Pas méchant, sordide, illettré : il écrivait chaussette avec un 7...

M^e GABRIEL DELATTRE

Avocat, ex-député et sanglier des Ardennes. Un cœur de muguet sous la voix d'Hercule. Une conscience et un organe. Par contraste avec sa loyauté, sait Tartuffe par cœur. Quand, au dessert, vient l'heure de chanter L'Hirondelle du Faubourg. M^e Delattre module : Laurent, serrez ma haine avec ma discipline et les femmes, que ses charmes touchent, se pâment.

JEUNE avocat, j'avais assisté à une exécution capitale. Impressionné par ce spectacle quelque peu dégoûtant, j'ai rêvé.

Ce rêve, le voici :

A cinq heures je suis à la prison de la Santé : je dois assister un client dans ses derniers moments. Le réveil. L'avocat général demande au condamné s'il a une dernière volonté à exprimer. « Je voudrais que mon avocat soit exécuté à ma place », répond le criminel. — « Entendu », dit l'avocat général.

On m'attache, on me coupe les cheveux, la chemise, on me donne le verre de rhum, la cigarette et malgré une coupe de cheveux qui ne m'embellissait pas, malgré la perte d'une chemise, j'étais de bonne humeur, car je croyais à une plaisanterie, à un simulacre.

Mais voilà que les aides du bourreau, affreusement roux, m'empoignent par les épaules et me jettent dans la voiture qui doit m'amener boulevard Arago. Dans la voiture tirée par une haridelle je commence à m'effrayer. Solidement tenu par Deibler, je suis maintenant devant la « machine à Guillotin ». Cette fois, je comprends qu'on est bien décidé à me couper le cou. J'aperçois le Docteur Paul qui me crie : « Ne t'en fais pas ! »

Mon client souriant, au pied de la guillotine, d'un geste, m'encourage. Le bourreau me pousse sur la planche... et je me réveille.

Je baigne dans la sueur, mais que la vie m'apparaît belle !

YOLANDE LAFFON

Une chatte siamoise qui saurait conter en lançant des étincelles. Grande dame de la conversation, elle transforme les planches en un salon. Quand elle joue il semble qu'elle reçoit chez elle ses invités et qu'elle a chargé un décorateur de muer son appartement en un théâtre dont le directeur est son maître d'hôtel.

MES rêves influent sur mon humeur, mais non sur mes actes. Je rêve toutes les nuits et certains rêves me reviennent périodiquement. Mes rêves sont surtout ironiques, caricaturaux, souvent angossés.

Je rêve des morts mêlés aux vivants.

Je rêve en couleurs (beaucoup plus jolies que celles du « Technicolor »), je vois de ravissants poussins violets, par exemple.

Bien avant la crise du logement, je rêvais d'appartements à louer que je visitais interminablement et c'est très fatigant, même en rêve ; je fais aussi le rêve professionnel classique qui consiste à se trouver en scène jouant le premier acte d'une tragédie dont on a oublié d'apprendre le deuxième acte.

Enfin il m'est arrivé de faire souvent en rêvant des créations qui me semblaient géniales, j'étais poète ou inventeur et je souhaitais ardemment, car je me rendais compte qu'il s'agissait d'un rêve, de ne pas oublier à mon réveil l'œuvre poétique que je venais de composer ou l'invention qui devait révolutionner le cours des temps. Hélas ! lorsque mon souhait se réalisait, mes créations géniales examinées à l'état de veille se révélaient navrantes !



YOLANDE LAFFON dans le rêve du film
« Une vie perdue »

ANDRÉ LUGUET

Héritier d'une dynastie de comédiens qui recueillit autant d'applaudissements au cours du XIX^e siècle qu'il y a de gouttes dans une cuve de Bourgogne. André, leur descendant, excelle dans la distinction. Il a de la branche, murmurent les douairières. Il le prouva dans Le Mariage de Chiffon, où le képi du colonel seyait à ses cheveux gris. Dans Les Mains Sales, de Sartre, il émerveilla par sa puissance tranquille. Et aux Nouveautés, dans une pièce de lui qui triompha, il prouva qu'on ne se frotte pas impunément au rideau de velours pendant cent ans sans devenir un peu auteur.

JE rêve peu pendant la nuit. Mais il m'arrive souvent de m'endormir entre deux actes ou même au studio entre deux scènes. Et c'est pendant ce quart d'heure ou ces cinq minutes de profonde détente que je fais les rêves les plus longs et les plus compliqués.



ANDRÉ LUGUET dans sa loge

A gauche, son grand-oncle René Luguet du Palais-Royal caricaturé par Carjat; devant la glace, Luguet en colonel de dragons 1900 dans le film « Le Mariage de Chiffon »

Je n'échappe pas au cauchemar classique de l'acteur, cauchemar qui revient sans cesse avec des variantes. Voici la dernière version :

* Au moment d'entrer en scène, je m'aperçois que je ne sais pas mon rôle, que je n'ai pas eu le temps de le repasser ou même d'en apprendre une seule réplique ; bien mieux, j'ignore quelle pièce l'on joue. Derrière le décor j'entends les répliques qui précèdent le moment de mon entrée. Plus de dix répliques et c'est à moi ! Plus que cinq ! Plus que trois ! Plus qu'une ! Horreur ! Où est mon texte ? Qui vais-je trahir ? Qui vais-je assassiner ? Sartre ? Molière ? Montherlant ? C'est à vous ! Le régisseur me pousse en scène. Je trébuche dans un fleuve de lumière. Je vais me noyer. J'ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Suis-je enrôlé ? Non, c'est de l'impuissance. Je fais des efforts surhumains pour articuler n'importe quoi et un personnage affable et accueillant s'avance lentement et me serre la main. C'est George VI. Près de lui se tiennent la Reine Elisabeth et les Princesses, ses filles. Il n'y a plus de théâtre. Je suis dans un appartement privé de Buckingham Palace. On m'a invité à déjeuner dans l'intimité. L'aurais-je oublié ? Cependant, en même temps que l'on me sert le filet de sole, j'ai retrouvé un filet de voix. Et je parle sans attendre que l'on m'interroge. Je parle allemand. Cela fait très mauvais effet. Les Princesses se poussent du coude et je renverse la saucière sur la robe de la Reine Mère qui se déshabille illico pour la mettre à sécher. George VI sourit avec indulgence et me confie que tout se passe à la bonne franquette à la Cour d'Angleterre. Il enlève sa tunique d'Amiral suisse et apparaît en gilet de flanelle. Il est affreusement tatoué. Je me retourne et j'aperçois Margaret en tenue légère, telle qu'elle apparut en photo la semaine dernière sur certains journaux indiscrets. Mais le Major écossais avec qui elle danse n'a pas de slip sous sa chemise flottante. En revanche il porte un chapeau haut-de-forme et un « sporan » trop suggestif. Le maître d'hôtel joue du « bag-pipe » en soufflant dans un énorme jambon qui se gonfle comme mon orgueil. Alors je me déchausse et rafraîchis mes pieds dans un consommé madrilène froid. Mais je ne me suis pas coupé les

ongles qui deviennent comme dans « Intermezzo » des pinces de scarabées.

Je déchire le tapis de Perse et m'écroule sur le plancher qui s'effondre. Je tombe dans un abîme sans fond. Ma chute n'en finit pas. Je me mets en vrille. La terre se rapproche et je vais m'écraser. Une sonnerie bourdonne dans ma tête ! C'est la trompette du Jugement dernier ? Non, c'est la sonnette de la fin de l'entr'acte.

— Monsieur Luguet, c'est à vous.

— J'y vais. Mais pourquoi, diable, George VI avait-il invité Bourvil à déjeuner ?

SIMONE RENANT

Belle, fraîche. Un ruisseau de lait. Si belle, si fraîche, qu'elle en arrive à intimider des tombeurs de femmes, qui restent à côté d'elle, à table, bouche bée, confondant leur couteau et leur fourchette. Chaque fois qu'elle paraissait dans La Tentation de Barbizon, elle inondait l'écran de crème Chantilly.

J'AIME beaucoup rêver. Pourquoi ? Peut-être parce que j'aime le mystérieux et que le rêve m'emmène toujours dans ces contrées ; peut-être aussi parce que j'aime beaucoup les couleurs et que dans mes rêves j'en rencontre de magnifiques. Je n'ai jamais fait de rêves prémonitoires et je le regrette.

Je rêve très souvent et des rêves très différents, parfois inspirés par un fait de la journée ou une inquiétude, et parfois d'incompréhensibles et très compliqués. J'ai aussi le rêve que doivent faire tous les gens qui font mon métier : c'est-à-dire être obligé de jouer une pièce que l'on ne connaît pas, dont on ne sait rien des répliques, ni du caractère du personnage, devant une salle comble. L'angoisse est alors si forte qu'elle réveille. Je crois que c'est à cause de ces rêves que j'ai toujours un moment de panique quand je vais voir un spectacle et que l'on frappe les trois coups.

J'ai rêvé dernièrement qu'on me racontait une histoire drôle, très drôle, que je riais très fort. Mon rire m'a réveillé et c'était bien dommage car l'histoire n'était drôle que de l'autre côté.

DOMINIQUE ROLIN

Une tête Kalmouke, des pommettes couleur de brugnion, une bouche avancée sur des dents de sauvageonne, des yeux rapprochés qui virent du gris au vert comme la mer du Nord. Une Belge de Bruxelles qui est restée petite fille, qui écrit d'une écriture ronde pour cahier Le Studieux et qui a créé dans ses romans, Les Marais, Les Deux Sœurs, Moi, qui ne suis qu'amour, un monde de brumes, de maisons profondes, de lustres allumés, d'amoureux qui se gisent, de langueurs qui font mourir.

IL y a dix ans environ, j'ai rêvé d'un jardin désordonné dont les feuillages étincelants étaient agités par un vent d'une violence extraordinaire. Les arbres et les buissons, recourbant leurs branches au-dessus d'une pelouse, y ménageaient une sorte de luxuriant berceau. Au centre, était installée devant une table une fillette d'une grande beauté. Elle était pâle, le visage verdi par le reflet de la végétation. Ses cheveux longs et noirs, défaits par la tempête, évoquaient des serpents furieux. Elle seule demeurait immobile ; elle écrivait son nom dans un cahier d'écolière, avec une écriture lente, appliquée. Ce nom était Lunegarde.

C'était l'époque où je commençais mon premier roman : *Les Marais*. Et ce rêve dont je me rappelle aujourd'hui encore la couleur et l'éclat me semblait un message impossible à négliger. La Lunegarde du rêve est devenue aussitôt celle de mon roman.

Je ne pense pas que pour un romancier la psychologie des rêves — ou, si l'on préfère, la psychanalyse — joue selon ses lois habituelles. La création romanesque *libère* (c'est du moins vrai pour moi) les puissances troubles de l'inconscient.

Je ne fais pas de différence entre le rêve nocturne et cet autre rêve — diurne, celui-là — qui, quotidiennement, pendant les deux heures que j'écris, occupe ma vie propre pour me soumettre à celle de mes personnages. L'un et l'autre me sont donnés. C'est parce que je puis, par le moyen de l'écriture ou du dessin, les doter d'une existence communicable que, cessant d'être leur esclave, je suis libre et gai dans mon comportement de femme.

SENNEP

Le génie de la caricature, qui a transformé la cuve de la Chambre des Députés en un bestiaire, un herbier, un fablier, un vivier, où il pétrit des formes en une Iliade quotidienne. Le Picasso de la caricature, si Picasso est le Sennep de la peinture. Avec son Herriot-bœuf, son Reynaud-jrelon, son Queuille-Roi Henri, cet Olympien aux cheveux en brosse, au rire de Zeus, restera comme un des témoins-clefs de notre temps.



Dessin de SENNEP

les mêmes, mais ils sont poétisés. Très femme du monde, avec sa barbichette soignée, le Président m'accueille... Mais pourquoi, soudain, la jument « Mignarde » que je montai jadis au 25^{ème} dragons vient-elle se mêler à la conversation ?

(Je ne suis pas pédéraste.)

MICHEL SIMON

Il me rappelle Mirabeau. Un Mirabeau au ralenti qui ne se contenterait pas de sidérer et qui, entre ses tonnerres, saurait stupéfier encore plus que chatouiller la fibre hilarante. Le cinéma l'a illustré dans le célèbre « Cloco » de Jean de la Lune. Depuis, Michel Simon a consacré à des personnages à barbe, toujours un peu Landru, sa carrure de chasseur de bisons et son accent qui stagne dans la gomme.

Je ne rêve que très rarement. Un ami psychiatre prétend que je rêve plus que je ne le crois, mais que j'oublie mes rêves. Il me vient à l'esprit en ce moment un rêve prémonitoire que j'ai fait et qui s'est réalisé avec une précision extraordinaire. Je vais vous le décrire.

De 1918 à 1921, j'ai été à Leysin en tant que soldat malade. Un soir de congé je me rendis à Genève pour assister à une représentation d'*Hedda Gabler*. Durant cette soirée, l'art de Georges Pitoëff m'avait bouleversé. Il avait détruit la conception que je me faisais du théâtre et des comédiens. Comme le pauvre Lelian, il apportait un frisson nouveau. Entouré d'acteurs au sûr métier, rois du geste et reines de l'attitude, il donnait un débit monocorde, une articulation hachée qu'aggravait encore un invraisemblable accent armé-



MICHEL SIMON et son amie la guenon

nien. Il m'était difficile de le comprendre attendu que mon impécuniosité m'avait relégué au dernier rang des 3^e galeries. Cependant, après le spectacle, un seul personnage subsista : le sien. Au milieu de ce dynamisme tonitruant, Pitoëff, blafard, inconsistant, avait réussi à s'imposer. Je regagnai mon lit militaire, hanté par le souvenir de cette soirée. Cette nuit-là, je fis un rêve absurde, comme la plupart des rêves...

Je jouais dans le théâtre Pitoëff (premier point absurde, Pitoëff n'avait pas de théâtre, il jouait en tant qu'acteur à la Comédie de Genève) et j'avais invité, à l'occasion d'une représentation, mon voisin de lit de Leysin. Tout à coup, je quittai le plateau où je tenais le rôle d'un soldat français et j'allai rejoindre mon ami, au milieu de la pièce... en civil... Je m'assis près de lui en faisant grincer horriblement le strapontin et je lui demandai : « Alors, ça te plaît ? » Et pendant que je prononçais ces mots, la scène s'éloignait progressivement pour devenir finalement minuscule.

Mon rêve se réalisa en 1921 ou 1922. Mon voisin de lit de Leysin vint me voir à Genève lors d'un congé de 48 heures, où, à la suite de circonstances étranges, j'étais entré dans la troupe de Georges Pitoëff. Nous jouions *La Maison du Bon Dieu* d'Edmond Fleg. Comme dans mon rêve, je jouais le rôle d'un soldat français. Entre le premier et le second acte, j'avais le temps de faire une pause. Je me démaquillai et j'allai en civil rejoindre mon ami.

Je m'assis près de lui en faisant grincer le strapontin et je lui demandai : « Alors, ça te plaît ? » Et la scène se mit à fondre progressivement... à s'éloigner...

Rêve de contradiction

HENRI JEANSON

« Ah ! celui-là ! quel phénomène ! », ainsi est accueilli le nom d'Henri Jeanson. Un beau groin de Paris. Un grand Seigneur roué, fait pour les petits soupers du Régent, malgré son maillot au col roulé de coureur cycliste et ses évocations de Cambronne. Le triple menton de l'enfant gâté, bourré de sucre et d'injures, qui défonce les écrans à coups de gueule.

De Jouvet, son Raimu,

Jeanson est le Pagnol.

J'AVAIS naguère une maîtresse explosive, dynamique et spectaculaire qui pratiquait avec bonheur l'art de la scène de ménage.

Elle savait admirablement briser les assiettes et jeter les encriers contre les murs en accablant l'adversaire des injures les plus humiliantes.

Un soir, nous assistâmes à la répétition générale d'un médiocre ouvrage de M. Saint-Georges de Bouhélier, intitulé « Les Esclaves ».

Cela se passait au Théâtre des Arts.

C'était une pièce antimilitariste.

Charles Dullin y jouait le rôle d'un mauvais soldat. Je



JEANSON rêve...

crois bien qu'au deuxième acte, il embrochait d'une balonnette vengeresse son capitaine ou son adjudant.

Cette pièce, qui me ravissait, provoqua les sifflets d'une salle indignée...

Je pris, naturellement, le parti de l'auteur et criai à plusieurs reprises :

— *A bas l'armée ! A bas l'armée !*

Mes sentiments n'ont, d'ailleurs, pas tellement changé, surtout en

ce qui concerne l'armée russe.

J'avais compté sans l'ardent patriotisme de la chère enfant qui m'accompagnait.

— *Tais-toi, tu me fais honte*, hurla-t-elle.

Puis, interpellant des officiers qui péroraient dans une loge voisine, elle ajouta :

— *Qu'est-ce que vous attendez, bande de lâches, pour lui casser la gueule ?*

On peut dire que j'étais bien secondé...

Je voulus profiter de cette occasion pour en finir avec mon irascible compagne...

Elle me jura que ses mots, ce soir-là, avaient dépassé sa pensée et que, plus jamais, plus jamais, elle ne se laisserait aller à d'aussi regrettables mouvements d'humeur.

Elle tint parole...

Et je connus la douceur d'une vie paisible auprès d'une maîtresse tendre et docile.

C'est alors que je me mis à rêver...

Toutes les nuits, à peine avais-je fermé les yeux, que l'enfer recommençait. La vaisselle volait, on me cassait des œufs sur la tête, on me crachait au visage et les officiers du Théâtre des Arts me jetaient par la fenêtre, tandis que ma belle amie les encourageait de la voix...

Je me réveillais furieux.

— *Qu'est-ce que tu as à t'agiter comme ça ?* me demandait-elle.

— *Rien.*

— *Pourquoi me fais-tu cette tête-là ?*

— *Pour rien...*

— *Si ! tu as quelque chose à me reprocher.*

— *Mais non !*

— *Si, si... Je le vois bien sur ta figure... Qu'est-ce que je t'ai encore fait ?... Dis-le-moi ?... Je ne m'en rends pas compte...*

— *Je le jure que tu ne m'as absolument rien fait, là !*

Tout alla ainsi, tant bien que mal, pendant quelques temps.

Et puis, peu à peu, mes rêves s'aggravèrent.

Ils se firent de plus en plus dramatiques.

Bientôt j'en arrivais à redouter l'heure du sommeil...

Dormir m'était devenu un véritable tourment.

Ce n'était plus une existence !

Je savais que mon amie m'attendait quelque part dans un rêve — que machurait-elle encore, contre moi ? — Je savais qu'elle me guettait et que je ne pouvais faire aucun détour pour lui échapper.

Je buvais café sur café, je luttais contre le sommeil afin de retarder le moment fatal de l'inévitable rencontre.

Quelle obsession !

Au réveil, la seule vue de mon innocente tortionnaire m'inspirait des idées de meurtre.

Je la détestais pour les mille et un supplices qu'à son insu elle m'infligeait régulièrement aussitôt que j'avais les yeux fermés...

Je lui demandais compte de ces sourires.

— *Pourquoi souris-tu, comme ça ?... Qu'est-ce que tu me prépares encore ?*

Je dus me séparer d'elle...

Alors, mes cauchemars cessèrent.

Je ne l'ai jamais revue.

.

Je voulus dernièrement rendre visite à mon ami Dubois, le brillant Directeur de la revue « Adam »...

Je savais que ses bureaux se trouvent rue de la Paix dans un immeuble de belle apparence et remarquable par son hall : un hall bleu et or, garni de fauteuils rouges et orné de transparents Dufy.

Arrivé rue de la Paix, je me mis en quête de cette maison...

Longtemps j'errais d'un trottoir à l'autre.

Pas de hall bleu.

Pas de Dufy.

Pas de fauteuils rouges...

J'étais pourtant sûr qu'ils existaient ; je les avais vus de mes yeux vus, quelques jours avant alors que je me rendais place Vendôme...

Enfin, au bout d'une heure de vaines recherches, une modeste plaque attira mon attention :

« ADAM »

2^e COUR À GAUCHE

Pas plus de hall bleu et or, de fauteuils rouges et de transparents Dufy, que de justice dans un arrêt du Président Mornet !...

J'étais déconcerté.

Et c'est alors que me revint une conversation que j'avais eue, un mois plus tôt, avec Galtier-Boissière et Jean Oberlé...

Nous avions parlé d'« Adam » et Galtier m'avait dit :

— *Tu devrais aller dire bonjour à Dubois, rue de la Paix... Tu verras ses bureaux : il est admirablement installé... un luxe du tonnerre, mon cher !...*

La nuit qui suivit cet entretien, j'avais tout bonnement rêvé que je passais rue de la Paix devant l'immeuble d'« Adam », un immeuble de bel apparence et remarquable par son hall bleu et or, garni de fauteuils rouges et orné de transparents Dufy...

Ce qui prouve qu'on peut rêver en couleurs...

.

Avant la guerre, Robert Desnos, poète de tous les instants, avait créé au Poste Parisien une merveilleuse émission :

— *Racontez-moi vos rêves, demanda-t-il aux chers auditeurs, écrivez-les-moi, je choisirai les trois plus beaux rêves de la semaine et j'en tirerai une adaptation radiophonique... Qui veut écouter ses rêves les dise !...*

Il reçut des milliers de lettres.

Il en venait de partout : de Paris, de province, de l'étranger...

Tous les rêveurs mettaient leur rêve à la poste...

Et Desnos nous dit, un jour :

— *C'est curieux, quatre-vingt-quinze personnes sur cent font le même rêve !... Les Européens moyens rêvent tous sur le même thème... un thème qui sans doute leur est inspiré par la lecture des journaux, le cinéma, les chansons à la mode... que sais-je... C'est le rêve standard !... J'ai énormément de mal à découvrir chaque semaine trois songes originaux... Le plus souvent, il me faut les inventer... le moride est à cours de rêve !...*

.

La nuit dernière, j'ai rêvé de Desnos...

Il m'apportait ses cendres dans une urne qu'il posa sur mon balcon...

Il ouvrit l'urne :

— Écoute mon émission, me dit-il.

Et j'entendis la voix brisée de notre amie Yvonne George...

... De notre amie Yvonne George qui, comme Desnos, a été inclinée...

Conclusion

La plus extrême diversité régit les rêves que nous avons reçus. Marcel Achard n'a jamais fait qu'un seul rêve, Sophie Desmarets rêve toutes les nuits et avec des rêves très différents. Julien Blanc ne rêve jamais en couleurs et Yolande Laffon insiste sur le fait qu'elle rêve en couleurs. Bernard Zimmer, Odette Joyeux, René Fallet citent des rêves prémonitoires. Paul Léautaud estime que ses rêves n'ont aucun rapport avec la réalité, Alexandre Arnoux qu'ils ne sont jamais prémonitoires.

Je me suis efforcé de faire un tri, un classement dans ce que déversait le filet.

Certains rêves semblent construits directement avec les moellons de la réalité. Ce sont ceux des esprits précis, corsetés par la discipline d'une ou plusieurs techniques, des intellects rassis, philosophes, quasi renenus de tout. Ainsi Alexandre Arnoux fabriquant un rêve sur un gaz toxique à odeur de coing, en mélangeant ses conversations des jours précédents avec l'entrée dans sa chambre d'un camarade croquant un coing. Alexandre Arnoux cinéaste, auteur dramatique, traducteur, aiguisé par une haute culture et par un esprit critique très vif.

De même pour le docteur Besançon exercé au scepticisme par ses études médicales. Clouzot, qui sera plus tard sanglé dans la technique ultra-précise du cinéma, agence un couchemar d'enfance avec ses terreurs réelles de lycéen. Et Paul Léautaud, discipliné par son style classique, fait un rêve de mur mitoyen dans sa villa de Fontenay-aux-Roses.

Dans une autre famille de rêves, le dormeur transforme profondément le réel, et l'échafaud, en constructions fantastiques et angoissées. Tel Dignimont et son assassinat du Prince de Galles, où grimacent des personnages hallucinatoires, comme la chatte qui « rigole » dans le panier, mais où se retrouve aussi le goût que le grand Dig professe pour l'amitié. En effet, dans la salle peu éclairée où il entre, il trouve réunis plusieurs de ses amis, qu'il appelle par leur nom, évoquant ainsi ses réunions avec eux. Et ne pourrait-on pas distinguer dans leur silence l'angoisse que Dignimont éprouve à l'idée qu'il pourrait les perdre un jour ?

Sophie Desmarets, elle, représente (avec quelle dose exacte de sérieux ?) le rêve moteur, que l'on essaie de réaliser au réveil. D'ailleurs elle avoue qu'elle fait pression sur ses rêves, qu'elle s'applique. J'ai déjà dit qu'elle était du XVIII^e siècle, une contemporaine de M^{me} du Deffand et des analystes en robes à paniers.

Les rêves prémonitoires abondent, mais pas autant que je l'aurais cru. Ils appartiennent en effet à la plus ancienne dynastie des rêves. Ils réalisent ce que l'on attend en général des songes : un avertissement, venu, comme la fortune, en dormant, un message des puissances supérieures. Ils correspondent aux présages antiques, à l'état de grâce que nous espérons du sommeil et qui lui confère son caractère sacré, à cette échelle de Jacob que nous voudrions voir apparaître, dressée contre la nuit, et où circuleraient les anges.

Ainsi les rêves de châteaux, qui annoncent à Gabriel-Louis Pringué la demeure dans le style des architectes Adams ou Nash qu'il visitera un jour, le détail sur les derniers moments de Wagner que Bernard Zimmer trouvera confirmé dans l'Ondine de Fouqué qu'il achète, et la composition exacte de l'équipe de France révélée à René Fallet.

Une autre catégorie, que j'appellerais les rêves de compensation, fournit au dormeur ce qu'il ne peut atteindre, ou qu'insuffisamment, à l'état de veille. Marcel Achard voudrait voler comme ses pièces, héritières de Marivaux et de Musset, comme ses répliques aériennes, portées par des ailes. Le baiser de sa mère a remplacé les rêves d'Aman-Jean. Il n'a rêvé que lors-

qu'il en a été privé. Et aujourd'hui encore je me demande si ses rêves n'ont pas pour but d'essayer de retrouver sa présence. Ainsi quand elle le regarde, de l'autre côté du guichet de la gare, qui représente la mort. Et quand il entend frapper à la porte du palais tyrolien, n'est-ce pas encore elle qui l'appelle ?

Mais les rêves les plus fréquents, à une majorité écrasante, sont les rêves professionnels. Voilà qui témoigne d'un pays solide sur ses assises, où l'activité de chaque jour plonge ses soubassements à une telle profondeur dans le subconscient que là encore, dans les Padiracs de l'âme, on retrouve le métier.

André Billy ? Rêve professionnel. Il rêve à Paulhan et à son exposition de peinture, où des toiles très modernes voisinent avec des œuvres très pompier. En effet, André Billy, fort sceptique sur toutes les modes, est persuadé qu'elles tomberont vite en poussière et que le pompier n'est séparé de l'ultra-moderne que par la visière de mica du snob. Breffort et son autocar dans la salle à manger ? Rêve professionnel d'un humoriste qui cherche un gag.

Dominique Rolin et sa petite fille écrivant son nom Lune-garde, immobile, au milieu de la tempête ? Rêve professionnel d'une romancière en train de quêter un personnage pour ses Murais et lui donnant d'ailleurs son propre maintien de petite fille et son écriture d'écolière du certificat d'études.

Mais les rêves professionnels les plus marqués sont ceux du métier où se déclenche souvent l'angoisse la plus forte : le théâtre et son trac. Simone Renant, Luguet ne sachant pas leur rôle. Quant au rêve de Michel Simon, après une représentation de Pitoëff, il est à la fois prémonitoire et professionnel.

Je signalerai aussi que dans nos documents ce sont presque uniquement les femmes qui rêvent en couleurs : Sophie Desmarets, Yolande Laffon, Simone Renant. Faudrait-il voir là l'influence des modes d'été ?

Mystères du rêve dont les psychanalystes fournissent la clef mais dont le bon sens peut parfois donner une explication approximative, car les rêves recomposent notre portrait dans l'eau et, malgré leur apparente liberté, ils demeurent attachés à nous autant que Gulliver par ses câbles.

Paul GUTH.



Dessin de rêve
de DOMINIQUE ROLIN

LE RÊVE ET L'INCONSCIENT COLLECTIF

par ANIA TEILLARD

FREUD a tenu sa promesse, celle de remuer les ténèbres s'il ne lui était pas donné de mettre en mouvement les dieux : il a révélé tout ce que l'humain cache de noir, de criminel, d'infernal dans les replis de son âme. L'homme, pour lui, se trouve acculé entre les désirs égoïstes insatiables tendant vers le « plaisir » et une conscience morale rigide, son Sur-Moi menaçant, opposition déchirante que nous essayons en vain de réconcilier.

La pratique freudienne découvre à coup sûr les mécanismes cachés du refoulement, elle dénoue les complexes néfastes, détruit les illusions infantiles narcissistes, mais elle ne sort pas l'individu des griffes de son Moi personnel. Freud ne montre pas la voie de la reconstruction pour un psychisme mis à nu.

Certes, la psychanalyse de Freud entrevoit une « sublimation », par exemple la transformation des tendances cruelles sadiques d'un individu pour en faire un bon chirurgien ; pourtant, sa philosophie de la vie reste sombre et les tendances spirituelles et religieuses de l'humain sont pour lui douteuses et couvertes de la tare de la névrose.

Le génie de Freud, pionnier de la psychologie moderne, a redécouvert le rêve comme voie la plus directe vers l'inconscient, et cette découverte a bouleversé notre image du monde. Cependant, il y a des rêves inexplicables par les théories freudiennes : le rêve prémonitoire, le rêve inspirateur, le grand rêve prophétique.

Deux disciples de Freud, Alfred Adler et C. G. Jung se sont séparés du maître et ont cherché leur propre voie.

Alfred Adler (né à Vienne en 1870, mort en 1937 à Aberdeen en Ecosse) qui déploie une grande activité médicale et sociale en Autriche, devient le collaborateur de Freud. Mais bientôt, insatisfait de la théorie sexuelle des névroses du maître, il la remplace par sa théorie des compensations. En 1907, il publie son *Etude sur les Infériorités Organiques*, qui expose les bases de sa doctrine. Le sentiment d'infériorité, dû souvent à une déficience organique (myopie infantile, pied bot, être trop grand ou trop petit), est compensé par une réussite ou surcompensé par un orgueil morbide démesuré. Les symptômes d'une maladie, pour lui, poursuivent un but final (inconscient pour le sujet, bien entendu) : celui d'accaparer l'attention et l'amour de l'entourage, le fameux « arrangement » d'Adler.

Alfred Adler est en premier lieu praticien, animé d'un esprit social profond. Son œuvre est importante par l'application de sa « psychologie individuelle » à l'éducation et à la rééducation des jeunes déséquilibrés et délinquants, qui sont, pour lui, des « découragés ».

Le rêve joue un rôle de moindre importance pour lui. Il s'adresse surtout au conscient de l'individu et à ses possibilités d'être intégré dans un ensemble social. Il veut libérer l'être égocentrique isolé par sa névrose en le ramenant au « sentiment de la communauté ».

C. G. Jung, né en Suisse en 1875, fils de pasteur protestant, prend une voie toute différente. Si Adler pousse ses recherches dans le domaine extérieur social de la vie, Jung fouille dans les profondeurs intérieures de l'individu. Son ouvrage important *Métamorphoses et Symboles de la Libido* (1913) marque sa séparation d'avec Freud.

Chez Freud et ses disciples, le repliement sur la vie intérieure est facilement considéré comme morbide, comme une fuite devant la vie, ses difficultés et ses responsabilités. Jung, par contre, prouve dans ses Types psychologiques qu'il y a deux groupes d'individus, les extravertis et les introvertis, les uns tournés vers la vie extérieure, les autres vers la vie intérieure, et que ces deux attitudes ont

leur raison d'être, que les deux types humains fondamentaux sont nécessaires à l'équilibre du monde.

Les grands mystiques, comme Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, ne sont-ils vraiment rien que des névrosés ? Dans cet attachement passionné à l'invisible, dans cet élan irrésistible vers le non-rationnel, peut-être y a-t-il une valeur que l'esprit analytique devrait reconnaître et conserver ?

Le complexe de base, le choc traumatique de la petite enfance ne nous éclairent pas sur le coup de génie, la griffe du lion. Il y a autre chose dans l'âme humaine que ce Sur-Moi sévère, découvert par Freud, cet élément moral redoutable inculqué à l'enfant par les parents et les éducateurs, contre-partie aux instincts déchaînés. Jung nous dit que l'inconscient est non seulement le réceptacle d'éléments d'ordre personnel oubliés ou refoulés, mais il nous enseigne que nous portons en nous, enseveli sous notre Moi personnel, la mémoire du monde, l'inconscient collectif.

Le rêve, chez lui, prend une importance capitale. C'est lui qui nous conduit dans les profondeurs inconnues de notre être, c'est lui qui se révèle un guide souvent supérieur à notre conscient. Le vieux « Connais-toi toi-même » inscrit sur le temple de Delphes ne visait pas la connaissance du petit Moi personnel, il indiquait la voie de la haute connaissance qui commence par l'étude du Moi pour s'élargir et plonger dans le cosmique.

Il y a des petits rêves qui traitent de nos expériences de tous les jours, de nos troubles et de nos désirs, mais il existe également le grand rêve, messager d'une instance en nous qui dépasse notre entendement.

La théorie de Freud, basée sur la prédominance du principe du « plaisir », et celle d'Adler, sur la prédominance de la volonté de puissance, n'embrassent pas toutes les possibilités de l'âme humaine. Pour Jung, l'esprit se manifestant à travers l'inconscient, peut agir avec la force d'une pulsion instinctive.

Ces tendances ne sont pas des acquisitions de la culture, elles sont inhérentes à l'âme humaine. Nous les trouvons chez les peuples les plus primitifs aussi bien que dans les civilisations les plus anciennes. Les ethnologues nous apprennent que des tribus très sauvages ont leurs croyances dans un au-delà, leurs rites, leur culte des ancêtres, leurs initiations.

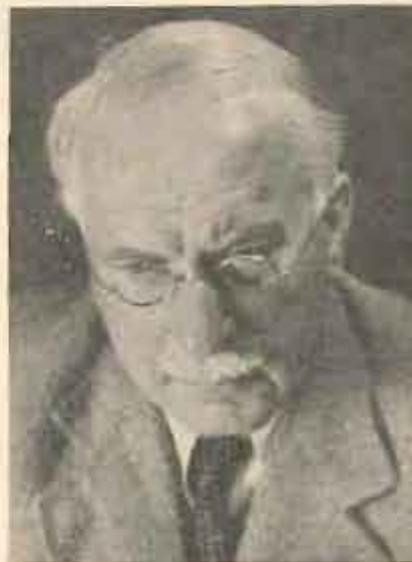
Si Adler a apporté à la psychanalyse un élargissement dans le sens de l'action sociale, Jung a rapproché de l'humanité inquiète la possibilité d'un élan spontané vers l'éternel.

Les théories jungiennes, aussi bien que celles de Freud et d'Adler, sont basées sur l'expérience. Ces expériences, tous les jours renouvelées, sont apportées à Jung par les rêves de ses clients. Il le dit et le redit : il n'est pas philosophe, il n'est pas métaphysicien, il est médecin et psychologue empirique.

Les rêves de ses sujets, qui d'ailleurs n'étaient pas toujours des malades, mais des personnes désemparées et inquiètes, qui cherchaient leur voie, l'étonnaient par la richesse de leurs images et la sagesse qu'ils révélaient.

D'où venait ce savoir, qui dépassait de loin la personne consciente du rêveur ? Comment la petite femme de chambre rêve-t-elle d'être emportée sur les cornes d'un taureau, dans des pays lointains, telle Europe dans l'Antiquité ? Une jeune alléguée, que le Dr Jung soignait, voyait un serpent noir qui remontait le long de sa colonne vertébrale, répétant ainsi l'image millénaire du serpent Kundalini, connu des sages des Indes dans la philosophie du Yoga.

Il y avait donc, sous la couche super-



Docteur C. G. JUNG

fielle de l'inconscient personnel, des éléments inconnus du sujet, des images de la plus grande ancienneté, images appartenant au monde entier et non à l'expérience personnelle réduite.

Cet inconscient universel et collectif est la terre féconde maternelle d'où naissent toutes les représentations universellement répandues, les grands mythes de l'humanité, ainsi que l'œuvre de l'artiste et l'inspiration mystique. Notre conscient individuel n'est qu'une petite section éclairée de ce domaine immense. Deux grandes expositions de



GRAVURE ALCHIMIQUE

Le Roi et la Reine, symbolisant le côté masculin conscient et le côté féminin inconscient de l'alchimiste, s'unissent par l'échange de deux branches fleuries, symboles de la Vie. Le Roi repose sur le disque solaire, symbole masculin créateur, la Reine sur le croissant de la lune, symbole féminin de fécondité. Une colombe (encore de nos jours, le symbole de l'union et de la paix) descend pour leur apporter le signe de l'accomplissement de l'Œuvre, la Fleur mystique (la Pierre philosophale).

L'inconscient collectif de l'homme moderne sont le Faust de Goethe et le Zarathoustra de Nietzsche. La *Divine Comédie*, de Dante, est la représentation de l'inconscient collectif de la Renaissance.

L'inconscient collectif contient des figurations que Jung appelle, d'après Platon, les « archétypes » et que Jakob Burckhardt nomme les « réminiscences ancestrales ».

Jung donne des archétypes la définition suivante : ce sont là, héréditairement inhérentes à notre cerveau, les possibilités humaines figurant ce qui a été de tout temps. Le fait de cette transmission héréditaire explique ce phénomène incroyable en somme, que certains sujets de légende et certains thèmes se répètent, sur toute la terre, en des formes identiques. Certaines représentations psychiques ne reposent plus sur des réminiscences personnelles acquises dans le courant de la vie ; il s'agit de la manifestation de couches plus profondes de l'inconscient, où sommeillent les images ancestrales appartenant à l'humanité entière. L'inconscient collectif ou archaïque est le précipité des pensées les plus générales, les plus reculées et les plus profondes de tout l'univers et de tous les temps.

Dans sa conception de l'inconscient collectif et des archétypes, Jung se base donc sur la théorie platonicienne des réminiscences : on n'apprend rien, on se souvient. Seule

l'âme capable de réminiscence est capable aussi d'évolution.

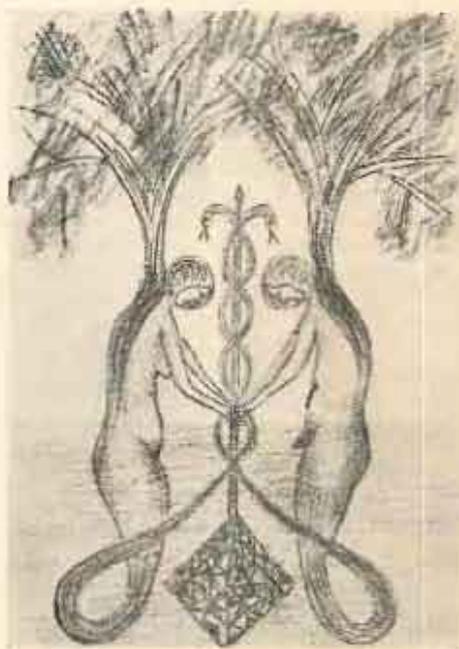
Cette idée d'évolution joue un grand rôle dans les conceptions jungiennes. Elle se fait, ou peut se faire, à travers les rêves, par la compréhension de leur sens symbolique. L'introspection poussée très loin nous conduit à la découverte des images ancestrales, anime leur activité et y puise des forces et des inspirations inconnues jusqu'ici. L'inconscient collectif n'a pas de limites ; c'est par lui que nous nous confondons avec l'Univers. En réalité, les données psychiques sont en dehors de l'espace et du temps et les archétypes sont aussi bien en nous qu'au dehors de nous.

Quelles sont ces images qui agissent en nous comme des champs magnétiques ?

Nous les rencontrons dans les grands mythes et, sous des formes plus enfantines et naïves, dans les contes de fées, que l'on peut appeler les petits enfants des grands mythes.

Les mythes reflètent les rêves de l'humanité, le rêve du retour au sein de la mère (Jonas dans la baleine), le rêve de s'élever au-dessus de la matière (Icare), le rêve de dépasser la condition humaine et d'arracher le feu au ciel (Prométhée).

Dans les mythes et les contes de fées, chez les peuples les plus éloignés, nous trouvons les mêmes symboles : le soleil et la lune, les dieux et les déesses, le roi et la reine, le héros, le Prince charmant, la princesse, le dragon (devenu l'Ogre dans le conte du Petit Poucet), le serpent, le joyau, le château de cristal, la rose, l'arbre de la Vie, la licorne (qu'on rencontre déjà dans les Védas, les livres saints des Hindous,



DESSIN DE RÊVE

Dessin fait par une jeune femme au cours d'un traitement, d'après la méthode synthétique du Docteur C. G. Jung. Cette représentation d'un état d'âme d'une femme moderne, qui ignorait le symbolisme alchimique, ressemble à la gravure médiévale d'une façon frappante. L'homme et la femme unissent leurs mains pour sortir des profondeurs de la mer (l'inconscient collectif), la pierre philosophale, la connaissance. Au-dessus d'eux s'élève le caducée de Mercure, qui joue un rôle important dans l'alchimie. Deux arbres, symboles de la Vie, poussent de leurs colonnes vertébrales et entremêlent leurs branches au-dessus de la tête des deux personnages. C'est l'union charnelle (exprimée par les queues d'ondines) et mystique du masculin et du féminin, pour aboutir à la plénitude. (Reproductions tirées du livre du Dr Jolan Jacobi « Die Psychologie von C. G. Jung » (Editions Rascher, Zurich).

aussi bien que dans les tapisseries du Moyen Age), et tant d'autres.

Ces figures des mythes et légendes se trouvent également dans les initiations des Anciens (en Égypte et en

Grèce) et des peuplades primitives de tous les continents, dans la philosophie millénaire orientale du Yoga, dans le symbolisme maçonnique, dans les cartes du Tarot.

C'est l'une des grandes découvertes de la psychanalyse que d'avoir trouvé l'existence des mêmes symboles dans l'inconscient de l'homme moderne. Et ce sont encore les rêves qui les montent à notre conscience.

Nous pouvons capter ces données fugitives en dehors du rêve, dans les visions des mystiques et les hallucinations de la folle.

C'est par leur voisinage dans l'inconscient collectif que la vision du génie d'un côté, et les hallucinations du malade de l'autre, sont si proches les unes des autres. Il y a cependant une différence fondamentale entre elles : l'artiste génial, ainsi que le poète, puise dans l'inconscient les images éternelles, mais son Moi conscient reste intact. Il sait qui il est, tandis que le fou se perd dans un labyrinthe et s'identifie avec un personnage de son inconscient : il se croit lui-même l'empereur, le Christ ou la Vierge Marie. Il faut insister sur la nécessité de conserver intact le complexe du Moi, pour ne pas se perdre dans l'océan de l'inconscient collectif, qui, sous ses vagues, peut nous submerger et enfin dissocier notre personnalité, ainsi que cela arrive dans la schizophrénie. Débordée par ses hallucinations et perdant le sens de la réalité, une jeune schizophrène voyait sa chambre envahie de serpents et démolissait tout le mobilier pour les chasser.

La folle se distingue d'ailleurs par son caractère asocial. L'aliéné vit dans un monde à part, concentré sur lui-même, tandis que l'exaltation mystique n'exclut nullement une communication avec le monde. Thérèse d'Avila, par exemple, déployait une grande activité sociale : elle fut une remarquable organisatrice.

Jung a été le premier à étudier les suites de rêves.

Quand on suit, au cours d'un traitement d'après sa méthode synthétique, les rêves d'un individu, on observe que le même symbole apparaît dans des rêves successifs, mais que ce symbole se transforme.

Je me souviens d'une suite de rêves d'un homme, très marqué par cinq ans de captivité. Il rêvait d'abord de gardiens sadiques d'un camp de mort : puis ces gardiens se transformèrent en agents de police bienveillants ; plus tard, ce furent des indigènes souriants et secourables ; plus tard encore, des camarades, et enfin dans le dernier rêve de cette suite, il se libéra, en s'évadant du camp.

Cet exemple un peu simpliste pourrait être appuyé par d'innombrables autres, plus nuancés. L'évolution d'un sujet se fait à travers les symboles du rêve, souvent archétypiques. Le but de cette évolution est la réorganisation des contenus psychiques dissociés autour d'un centre, et d'associer le conscient à l'inconscient en vue de trouver l'unité de la personnalité. Ce processus évolutif, qui s'engendre chez certaines personnes d'une façon spontanée et irrésistible, et qui utilise les mêmes symboles, et dans le même ordre, que les processus initiatiques, est appelé par Jung le processus d'individualisation.

Nous n'insisterons pas ici sur le symbolisme du Yoga hindou et chinois, qui est souvent reproduit dans la vie onirique d'un individu ignorant tout de cette imagerie orientale. Nous prendrons comme exemple d'identité des symboles de l'inconscient collectif d'un homme moderne et des symboles anciens, la découverte récente de Jung, exposée dans *Psychologie und Alchimie* (paru en 1944 à Zürich, non encore traduit en français).

Jung a consacré des années de travail à étudier l'alchimie dans toutes ses sources. D'autre part, il a étudié une suite



PORTRAIT DE PARACELSE

de mille rêves d'un jeune universitaire. Il ne s'agit pas d'un traitement fait par lui-même, où il y aurait la possibilité d'une influence de sa part sur son client, mais d'une cure faite par l'une de ses élèves qui ignorait les correspondances entre les symboles oniriques et ceux de l'alchimie. Jung a comparé aux symboles alchimiques quatre cents de ces mille rêves, et a constaté des parallèles exacts entre les suites de rêves d'un homme moderne et le processus symbolique décrit dans l'alchimie.

Ces expériences ont été, pendant de longues années, confirmées par d'autres observations.

Ces recherches ont également un intérêt général à l'égard de l'alchimie : elle se révèle comme une exploration de l'inconscient sous sa forme médiévale, une vraie psychanalyse faite par l'alchimiste sur lui-même.

L'alchimie (Albert le Grand, Kunrath, Paracelse, Jakob Boehme, Nicolas Flamel de Paris) a plusieurs aspects. Elle a occupé les esprits et parfois les meilleurs

pendant presque deux siècles. Elle contient, d'un côté, les débuts tâtonnants de la chimie scientifique moderne, et de l'autre, elle a un aspect psychologique et initiatique.

L'alchimiste qui voulait transformer le plomb en or, ou, à d'autres époques, le mercure en or, effectuait en même temps sa propre transformation d'homme profane en initié. Il projetait les archétypes de son inconscient collectif dans la matière qu'il maniait (le mécanisme de la projection se fait inconsciemment et chez tout le monde : nous voyons au dehors ce qui se passe en réalité dans notre for intérieur). L'œuvre que l'alchimiste voulait réaliser était le miroir de sa propre évolution.

Jamais les alchimistes n'ont transformé le plomb ou le mercure en or. Ils cherchaient « l'obscur dans le plus obscur » ; en réalité ils voyaient les figures de leur inconscient, chargées de symbolisme, se détacher du fond de leur âme. La fascination qui émanait de leurs recherches réside dans le fait qu'une autre transmutation se réalisait : leur propre évolution.

Cette transmutation alchimique intérieure se produit sous forme de symboles archétypiques : l'eau et le feu, le dieu Mercure, le soleil et la lune, le roi et la reine, l'arbre de la Vie, le phénix, le vase, le cercle, la licorne, la salamandre, la Colombe.

La pierre philosophale recherchée avec tant d'ardeur par les alchimistes n'était autre chose qu'une trouvaille psychologique : le centre de l'âme, l'unité de la personnalité, ce Moi supérieur et impersonnel que Jung appelle le Soi.

La *Prima materia*, la matière à l'état brut, que l'alchimiste voulait transformer, était sa propre nature, fruste et inconsciente ; le roi et la reine, qu'il représentait dans leurs étreintes, figuraient son esprit et son âme, vue sous sa forme féminine et de leur amour naissait le lapis, la pierre philosophale.

C'est l'union de deux côtés de notre nature, masculin-féminin, conscient-inconscient, qui fera de l'homme un être complet. La psychologie jungienne n'envisage pas une sublimation des instincts, qui serait une voie unilatérale susceptible de provoquer des révoltes dangereuses du côté de l'inconscient (telles les tentations des saints), mais une réconciliation des contrastes inhérents à l'âme humaine, avec comme but l'unité de la personnalité.

On ne saurait trop insister sur le rôle de l'inconscient et du rêve qui, lui seul, nous fait entrevoir le drame intérieur et le processus « alchimique » subtil qui se fait dans notre nature. Ces découvertes peuvent avoir des répercussions insoupçonnées sur notre vision de l'homme.

Nous portons donc en nous des trésors inconnus, qui

peuvent ressurgir, et nous enrichir, et même nous perfectionner. Ces inspirations ne nous viennent pas par la voie rationnelle de nos pensées, mais de l'âme inconsciente, qui se révèle à travers nos rêves.

L'inconscient collectif est la porte ouverte sur le Grand Tout ; son exploration peut nous conduire vers la Lumière, recherchée de tout temps par l'homme nostalgique. Nous

pouvons faire à travers nos rêves l'expérience primordiale, qui est la base commune des dogmes et rites des religions.

Le rêve nous donne un immense espoir : celui de trouver en nous-mêmes, spontanément, en dehors de toute foi et de toute confession, notre Moi profond, notre appartenance cosmique et, avec cela, la paix en nous-mêmes, seule et unique garantie de la paix du monde.



PORTRAIT DE LOUIS ALEXANDRE DE BAUPON de Mignard

BIBLIOTHÈQUE DU RÊVE



UNE HISTOIRE DU SOMNAMBULISME

UN des chefs-d'œuvre du romantisme onirique : *L'Histoire du somnambulisme*, d'Aubin Gauthier, publié en 1842. Dédié à Mesmer, homme de génie pour quelques-uns, charlatan pour la plupart, charlatan de génie plus probablement.

N'a rien apporté à la science du rêve, mais a une indéniable valeur historique. Parmi les plus anciennes définitions citées :

« Hippocrate, dans son *Livre des Vents*, décrit les effets du sommeil : « Le sang se refroidit, la circulation est plus lente, le corps s'appesantit, les yeux se referment, l'intelligence change et l'esprit se trouve lié à des idées nouvelles et inaccoutumées que l'on appelle justement les songes. »

Ces songes sont de deux sortes : naturels et divins. Parmi les anciens les plus illustres que passionnèrent ces problèmes, Cicéron leur consacra son traité *De la Divination*. Il cite un cas où un songe permit d'arrêter et de convaincre l'auteur d'un assassinat.

Citons encore saint Ambroise qui, en la cathédrale de Milan, s'endormit alors qu'il célébrait la Messe et eut en songe la révélation de la mort de saint Martin à Tours.

De tout temps les médecins ont essayé d'apprivoiser

le songe. Hippocrate conseille aux médecins d'observer : « 1° Ce que le malade voit en songe et ce qu'il fait dans le sommeil » (*Livre des humeurs*) ;

« 2° S'il ne survient pas quelque chose de divin dans les maladies (*Pronostics*). »

Le philosophe grec Aristide, qui vivait du temps de Marc-Aurèle, rapporte qu'étant malade, un songe lui indiqua le traitement à suivre. Il s'y conforma et, contre la logique et les médecins, ne tarda pas à guérir.

C'est encore à un songe, fait par Clovis, que remonte la tradition de la guérison des écrouelles par les rois de France, le jour de leur sacre.

Pour n'être pas en reste avec les civils, les militaires faisaient aussi appel à la science des spécialistes du songe.

« Dans la guerre des Phocéens contre les Thessaliens, Tellias d'Elée faisait les fonctions de devin dans l'armée. Il était en grande estime auprès des généraux et c'était surtout en lui que les Phocéens avaient mis leur confiance. »

Et cela n'allait pas plus mal, bien au contraire.

Au Moyen Age et jusqu'à la moitié du xviii^e siècle, le monde des songes appartient sans partage aux sorciers, possédés et autres gibiers de bûcher.

Un des premiers, le philosophe Gassendi établit la responsabilité du rêve dans les élucubrations délirantes de ceux qui prétendaient assister assidûment au sabbat.

Il cite le cas d'un berger qui, s'étant endormi à ses côtés, après avoir absorbé une drogue spéciale, le félicita, au réveil, d'avoir, dès le premier jour, été reçu par le bouc (le diable).

Aubin Gauthier expose ensuite un grand nombre de cas de somnambulisme, dont celui de Vigneul de Marville qu'on ne pouvait tirer de cet état « qu'en lui chatouillant la plante des pieds ou en donnant du cor à ses oreilles. »

Et il en arrive à l'essentiel : Mesmer et la théorie du magnétisme, qui ne convainquit d'ailleurs jamais complètement les gens soi-disant « sérieux ».

Il s'arrête longuement sur le cas de M. de Puysegur, sorte de Docteur Miracle sans parchemin, qui, après avoir endormi ses malades, leur suggérait à la fois le diagnostic et la thérapeutique de leur mal. Comme il arrive encore aujourd'hui, il s'attira l'animosité du corps médical diplômé et impuissant.

LE PREMIER TECHNICIEN DU RÊVE (1)

OBSERVATEUR méticuleux, expérimentateur glacé, Maury, aux yeux de la légende qui fait, en général, bon marché de la science, est un homme qui a eu la chance, un beau matin, d'être réveillé par le ciel de son lit, lui tombant sur la nuque. Il venait de rêver qu'il avait été guillotiné sous la Terreur. Le baldaquin de son lit était en quelque sorte sa pomme de Newton.

En réalité, les choses ne sont pas aussi simples que cela.

« Je note exactement, dit Maury, dans quelles dispositions je me trouvais avant de m'endormir, et je prie la personne qui est près de moi de m'éveiller, à des instants plus ou moins éloignés du moment où je me suis assoupi. Il m'est alors facile de rapprocher les détails de mon rêve des circonstances où je m'étais placé pour m'endormir. Je consigne sur un cahier ces observations... »

Maury a été un témoin consciencieux, sinon génial, des manifestations antiques. Pour ceux qui l'ont suivi, ses observations sont restées, comme des références sûres.

Il a fait les travaux les plus précis sur les analogies entre le rêve et les images confuses suscitées par l'alcool ainsi que sur les rapports du rêve et de la folie.

« Une vieille dame atteinte d'un commencement de démence sénile s'imaginait être morte et cependant elle comprenait fort bien qu'elle prenait tous les matins son chocolat. Que l'on pût manger étant morte, l'étonnait. Son jugement subsistait assez pour apprécier l'étrangeté d'un pareil fait, mais il n'avait pas assez gardé son intégrité pour qu'elle pût reconnaître qu'elle était dupe d'une idée délirante ; elle se bornait à déclarer la chose étrange, et ajoutait qu'on avait depuis peu fait tant de découvertes, qu'il n'était pas impossible qu'on eût trouvé le moyen de faire déjeuner les morts. »

Rêve parallèle :

« Une semaine s'était écoulée depuis le décès de M.L. quand je le vis très distinctement en rêve. Sa présence me surprit beaucoup et je lui demandai comment, ayant été enterré, il avait pu revenir en ce monde. M.L. m'en donna une explication qui, on le devine, n'avait pas le sens commun. Tout ce qu'il me dit me parut cependant d'un haut intérêt. Comme chez la vieille dame, la raison gardait encore chez moi assez d'intégrité pour que je comprisse l'étrangeté de l'idée dont j'étais le jouet ; mais ce reste de bon sens ne suffisait pas à me faire comprendre l'absurdité de l'explication que mon rêve me suggérait. »

Sur le somnambulisme, Maury a également fait des recherches approfondies, mettant au point le théorème de l'inverse proportionnalité entre l'agitation (mouvements musculaires et loquacité) pendant le rêve et la mémoire au réveil. Il en donne l'explication :

« L'oubli au réveil tient, chez le somnambule, à la fatigue extrême éprouvée par les fibres encéphaliques, violemment surexcitées et dont les mouvements répercutés produisent la mémoire. »

(1) Alfred Maury : *Le Sommeil et les rêves*. 1878.

A rapprocher de l'extraordinaire observation de Caldwell citée également dans le livre de Maury :

« Caldwell ayant observé le cerveau d'un homme atteint d'une plaie à la tête avec perte de substance des os du crâne, reconnu que lorsque le malade dormait d'un sommeil calme et paisible, le cerveau était presque immobile dans son enveloppe : faisait-il au contraire quelque rêve assez lucide pour qu'il en pût garder le souvenir au réveil, l'enveloppe cérébrale venait faire saillie au niveau de la perforation. »



LE RÊVE de Puy de Chavannes

ALBERT, GLOBE-TROTTER DU RÊVE

LE Docteur Tissié, dans son ouvrage : *Les Rêves, physiologie et pathologie*, paru en 1890, achève de dégager le rêve des dernières croyances plus ou moins magiques qui lui étaient attachées.

Dans l'état de rêve :

« On ne découvre, on n'invente, on ne résout que d'après les habitudes de son esprit. Coleridge compose un poème, mais il ne résout pas des problèmes d'algèbre. Tartini achève sa sonate, mais il n'invente pas une combinaison financière. »

Le rêve n'est plus autre chose qu'un prolongement de la veille. Déception peut-être pour les « surnaturalistes » qui trouvent d'ailleurs de larges dédommagements dans certaines hypothèses hardies et séduisantes. Ainsi la douleur ressentie par un malade au membre qui a été amputé serait-elle un phénomène du même ordre que la facilité avec laquelle les somnambules se dirigent pendant la nuit ?

« Les maladies débutent généralement par un travail pathologique lent, quelquefois inconscient à l'état de veille, mais qui peut devenir très sensible à l'état de sommeil et provoquer des rêves qui ont un rapport (...) avec l'organe lésé. »

Il cite le cas :

« de Conrad Gesner qui rêva d'une piqûre de serpent et qui vit survenir un anthrax à l'endroit même où il avait ressenti la douleur. »

De même, dans un cas de folie :

« une dame de Lyon, qui, dans la nuit qui précéda l'alléation mentale dont elle fut atteinte, avait fait un rêve dans lequel elle avait cru voir sa belle-mère s'approcher d'elle dans l'intention de la tuer. Cette impression fut suivie d'un état mélancolique et de tous les caractères de la folie. »

« J'ai eu la rare fortune, dit le docteur Tissié, de découvrir un sujet excellent : Albert... Je dois à la vérité de dire que c'est lui qui a attiré mon attention sur les rêves. »

Somnambule voyageur, cet extraordinaire personnage est un cas à peu près unique dans l'histoire du rêve. Tissié consacre la plus grande partie de son livre aux observations faites sur ce sujet.

« Ce malade entend parler à l'état de veille d'un pays ou d'une ville à voir ; il en rêve pendant la nuit, et le lendemain il part pour ce pays ou pour cette ville (...) Il est alors dans un état de somnambulisme diurne qui dure de un à huit et dix jours et même plus. Il a visité à pied la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Russie où il a failli être pendu comme nihiliste, la Turquie et l'Algérie. »

Tissé est parvenu à obtenir de bons résultats sur le malade en l'endormant et en le suggestionnant à l'état de sommeil :

« Ayant observé que les fugues d'Albert sont toujours précédées d'un état congestif de la tête, je veux essayer de la suggestion pour déplacer cet état, je l'endors et je lui suggère d'avoir le sang aux pieds et d'y avoir bien chaud. Révell : Albert a chaud aux pieds. Plus de congestion céphalique, plus de somnolence comme auparavant. »

Un mieux durable est constaté chez le sujet.

D'autres expériences effectuées sur le même Albert ont permis à Tissé de faire des découvertes capitales sur le somnambulisme. Calcul précis, en particulier, de l'amplification des objets par rapport à la réalité.



LE RÊVE du douanier Rousseau (1910)

LA RÉACTION ANTIFREUDIENNE

Le Docteur Schatzmann qui publia en 1925 *Rêves et hallucinations*, avait rêvé 20.000 fois lorsqu'il entreprit d'écrire ce livre, où il commenta 128 de ses songes les plus caractéristiques.

Première classification : Beaux rêves, mauvais rêves.

Rêves roses, rêves noirs, il les décrit dans leurs moindres détails, et les fait suivre de commentaires dans lesquels il en note scrupuleusement les circonstances : état physiologique et pathologique, menu absorbé la veille au soir, etc... et même les conditions atmosphériques.

Contre Freud, le docteur Schatzmann peut passer pour un porte-parole d'une école réactionnaire du rêve.

Citant un rêve dont les éléments essentiels sont un immeuble (deux cours, un passage, deux chambres obscures, une concierge), des blanchisseuses et un chemin de fer, il ironise sur la représentation symbolique qu'en donnerait un freudien comme Stekel :

« Les deux cours : bisexualité ; le paysage : vagin, anus, rectum ; les deux chambres obscures : cercueils ; la concierge, la nourrice, les blanchisseuses : hétaires ; le chemin de fer : désir de mort. »

Il conclut :

« N'est-ce pas plus simple et moins — comment dirais-je — moins Madame de Thèbes de penser que ce rêve singulier n'est qu'un assemblage de souvenirs ? »

Et il explique son rêve par une série de réminiscences, et surtout par « sa tournure d'esprit professionnelle, encline à diriger la pensée onirique dans ses eaux ». Il attache en

effet une grande importance à l'influence de la profession, c'est-à-dire de l'activité principale sur la vie onirique. Cela le met une fois de plus en contradiction avec la théorie freudienne du refoulement.

De même, explique-t-il, les rêves des enfants par leurs jeux, principale préoccupation du jeune âge. Citons-en un, rythmé comme un dessin animé :

« Un cheveu se promène dans une forêt sombre et est bientôt attaqué et ligoté par des brigands. »

Pourquoi cette promenade du cheveu ne peut-elle être que saccadée comme les gestes des acteurs du cinéma muet ?

Les rapports du rêve et du cinéma, alors toute récente invention, ont d'ailleurs frappé le Docteur Schatzmann :

« Disons qu'il m'est arrivé d'apercevoir les foules rapides et colorées en bistre des cinématographes en hallucination. »

Jamais en rêve, il est vrai.

En conclusion de son livre, le Docteur Schatzmann fait appel à ce témoin impartial, la statistique. Il a posé sept questions sur leurs rêves à 21 personnes.

Neuf d'entre elles rêvent toujours, six souvent, six jamais. Aucune femme, aucune artiste parmi ces dernières.

Sept font des rêves colorés (des femmes pour la plupart). Dix font des cauchemars. Huit ont des hallucinations hypnagogiques (images perçues entre la veille et le sommeil).

Rêves et commentaires donnés à propos de cette enquête sont encore prétextes à quelques coups de pattes donnés à Freud. C'est décidément une forme de refoulement caractérisé.

UNE PROPHYLAXIE DU CAUCHEMAR

Le *Rêve, étude psychologique, philosophique et littéraire*, d'Yves Delage, paru en 1919, est un des monuments de la bibliographie du rêve. Il est à la fois une Somme, un point (au sens de faire le point) et un apport. Bornons-nous à ce dernier aspect.

« Il y a quelques années, je perdis une personne qui m'était extrêmement chère. Ma douleur fut très profonde et se manifesta par une véritable obsession de mon esprit. Je pensais à elle sans cesse au point de ne pouvoir me livrer à aucun travail intellectuel suivi... Eh bien ! pendant cette phase de mon existence qui dura plusieurs mois, je n'ai pas rêvé d'elle une seule fois. »

Ce n'est que plus tard, lorsque le souvenir de cette personne commença à se dissiper, qu'il lui arriva de rêver d'elle.

Et cette autre remarque assez déconcertante :

« Les gens mariés fournissent une série de cas remarquables. S'ils ont été fortement épris, presque jamais ils n'ont rêvé l'un de l'autre avant le mariage ou pendant la lune de miel. Quand de jeunes époux commencent à se rencontrer en rêve, c'est que leur ardeur est déjà quelque peu refroidie et que, dans le jour, leur pensée n'est plus désormais exclusivement occupée de l'objet aimé. C'est là un criterium subtil et fort exact. »

D'après Delage, le rêve s'empare d'événements passés inaperçus, enregistrés pour ainsi dire mécaniquement pendant le jour. Ainsi rêve-t-il d'une boule d'escalier posée la veille dans l'immeuble habité par lui et qu'il ne se souvenait pas avoir remarquée.

Un certain nombre d'observations le conduisent à jeter les bases d'une théorie originale du rêve qui se résume ainsi :

« Une impression a d'autant plus de chance de provoquer un rêve qu'elle a été moins consciente et plus vive (rapide) ou qu'elle a été moins retenue dans l'esprit, ou plus énergiquement refoulée par un acte de volonté ; elle a d'autant moins de chance de se reproduire qu'elle a été plus longuement et plus laborieusement retenue par l'esprit. »

Il en déduit une très ingénieuse thérapeutique du cauchemar :

« Pour éviter le cauchemar, il vous faut le soir rappeler son objet et y appliquer votre esprit, le dépouiller autant que possible du sentiment de peur qui l'accompagne, mais le retenir. »

A noter encore des idées particulièrement intéressantes sur l'imagination (théorie de la localisation des reliquats

des vibrations synchrones) : « l'imagination n'existe pas. L'esprit se met en état d'attente expectante, il attend, il guette (les souvenirs) » ; et surtout, sur la suggestion exercée par les rêves sur la réalité (jusqu'à, seul le contraire avait été étudié) :

« L'être se voit dans des songes impressionnants accomplissant un crime. A la longue, une invincible force d'imitation... se développe en lui. »

Il explique ainsi certaines formes de vampirisme (viol de cadavre) effectué dans un état semi-somnambulique et y voit la clef de certains rêves étrangement prémonitoires qui, au lieu de prévoir l'acte, l'auraient tout simplement suggéré.

RÊVES CONCENTRATIONNAIRES...

« Les camps de concentration se sont révélés autant dans les jours du prisonnier que dans ses nuits : les rêves devenaient un moyen de sauvegarde, une sorte de « maquis » du monde réel », note Jean Cayrol (1).

Parmi les rêves concentrationnaires : « Les rêves-paysages étaient les plus fréquents ; c'était surtout d'immenses panoramas avec des lointains à l'infini. »

Les tableaux, la nourriture, l'architecture jouaient également un grand rôle dans les rêves des déportés.

Le rêve le plus atroce : « Des camarades rêvaient qu'ils étaient enfermés dans un camp de concentration. »

Très peu d'exemples de rêves érotiques en revanche.

...ET PRÉMONITOIRES

Nous en arrivons au chapitre le plus extraordinaire de l'article de Jean Cayrol qui fut déporté à Mauthausen : les rêves prémonitoires, rêves de salut ou rêves de condamnation. Les rêves de couleur annonçaient, d'après lui, la certitude du retour. Le déporté qui au contraire se mettait à faire des projets d'avenir, dans ses rêves, était condamné :

« Peu à peu nous comprîmes, et cela peut être confirmé par tous les concentrationnaires, que ceux qui s'adonnaient à cette hantise du retour mouraient. »

Des exemples saisissants viennent illustrer cette thèse, qui semble, à première vue, en contradiction avec les théories modernes du rêve. Mais cette nuit immobile et silencieuse, au sein d'un univers atroce et inhumain, dont Jean Cayrol nous livre une des clefs, n'échappe-t-elle pas à toutes les règles de nos nuits ?

(1) N° de septembre 1948 de la revue : *Les Temps modernes*.

... Et par Pierre LABRACHERIE

LES MÉDECINS DEVANT LE RÊVE

Pour les Docteurs Paul Meunier et René Masselon, auteurs d'un livre curieux : *Les Rêves et leur interprétation* (1910), ces derniers sont souvent le symptôme d'affections bien déterminées. Exemples : les rêves qui accompagnent les maladies du cœur et des gros vaisseaux sont très courts, promptement suivis d'un réveil en sursaut. Ils s'accompagnent en général d'une terreur intense et presque inexplicable. Les maladies de l'appareil respiratoire entraînent des cauchemars avec sensation d'étouffement. Les rêves voluptueux traduisent l'état de besoin de l'appareil génital. Ils ont fait naître la croyance aux incubes et aux succubes qui apparaissent pendant le rêve aux chastes, aux moines et aux ascètes. L'alcoolisme, les névrosés, les vésanies inspirent au sujet des rêves particuliers. Dans la pathologie mentale, chez les paranoïaques, les délirants, les mystiques, les songes atteignent à la valeur d'une révélation prophétique envoyée par Dieu ou la Providence à son élu, si bien que le malade considère ses visions nocturnes comme une réalité ou un symbole qui lui dictera sa conduite. A ce degré, certains rêves, comme celui que les auteurs empruntent à un cas observé par M. Magnan, ont de quoi faire pâlir de jalousie nos plus notoires poètes surréalistes.

Le sujet entend souvent en rêve des voix lui annoncer qu'il sera pape et il fait part de cette surprenante révélation aux Chefs d'Etat.

Voici comment il explique l'un deux à Guillaume II :

« Sire, que Votre Majesté nous permette, en attendant le conclave, de lui déclarer une vision que nous avons eue. Nous l'intitulons : Croissance des socialistes, la République à la broche. Dès le matin, assis sur notre couche, nous fûmes transporté en esprit sur les bords d'un canal... Sur la rive opposée nous remarquâmes à la façade d'un bâtiment très élevé des ouvriers occupés à dépeçer un gros poisson pour le mettre à la broche... Pendant que nous contemplions le superbe trochet, nous entendîmes partir des étages les plus élevés du bâtiment une voix formidable... Nous vîmes que la façade entière était garnie d'ouvriers entassés sur des balcons étroits et le corps penché vers le canal... Nous entrâmes dans un hall plein de consommateurs. C'étaient les ouvriers que nous avions vus sur les bords du canal... Voilà qu'un gosse arrive, à la figure intéressante ; soudain arrive un autre gosse plus grand que le premier de la tête ; puis en survient un troisième dépassant le deuxième de la tête. Nous admirions ces trois adolescents lorsque derrière eux arrive une demoiselle ayant trois yeux. L'œil du milieu était recouvert d'une petite plaque de lustrine en satin noir. L'orbite de l'œil droit était de beaucoup plus grand, plus arrondi que l'orbite des deux autres yeux.

« Retenu à la réalité de la vie et des sens, ayant l'entendement de cette vision, nous comprîmes que rien n'était encore perdu pour rejeter promptement dans le canal les socialistes ; que le poisson à la broche représentait la République dont il était l'image ; que par l'œil du milieu fermé, le parti centre gauche et gouvernemental était impuissant à atteindre ce résultat ; mais que l'œil démesurément ouvert enfin par la droite monarchique et romaine on pouvait empêcher une quatrième tête de surpasser la troisième. A l'œuvre, Sire, et que cette journée marque dans les fastes de l'Europe. »

LES RÊVES DU HASCHISCH

DANS son livre *Le Monde des rêves*, publié en 1888, le docteur P. Max Simon, médecin aliéniste, estime que le souvenir, l'imagination, le rêve, l'hallucination procèdent du même mécanisme et qu'il n'existe entre ces divers phénomènes qu'une différence de degrés. L'auteur nous promène donc de l'hallucination au mirage, du somnambulisme à l'hypnotisme et aux paradis artificiels.

A ce sujet il fait une curieuse remarque sur les procédés employés par le despote oriental, connu sous le nom de « Vieux de la Montagne » et qui falsait pénétrer ses séides dans de merveilleux jardins où des houris les gavaient de délices. Illusion due sans doute au haschisch dont le maître les régalaient.



MARC CHAGALL : Anniversaire (1915)



Illustration de VALENTINE HUGO
pour « Les Chants de Maldoror » de Lautréamont

« Il y a lieu de croire, ajoute le Docteur Simon, qu'en même temps que le haschisch donnait aux séides du Vieux de la Montagne la faculté de transformer et d'idéaliser les formes humaines qu'ils avaient sous les yeux, quelque autre substance engendrait en eux les désirs sensuels qui étaient aux images créées par le haschisch la pureté idéale que les esprits grossiers n'auraient nullement goûtée. Nous savons du reste que dans les préparations du haschisch dont usent aujourd'hui les Orientaux, entrent fréquemment des substances aphrodisiaques. »

LE GRAMOPHONE DU DOCTEUR VASCHIDE

Publié en 1911 par le Docteur Vaschide, dans la collection scientifique Flammarion, *Le Sommeil et les Rêves* rendait hommage aux travaux de Freud, peu connus en France à l'époque. Tout en refusant de systématiser à outrance la fameuse théorie, l'auteur était d'avis que le rêve engageait notre « moi profond ». « Il y a dans le rêve, écrit-il, plus d'automatisme, plus de nous-même. La Conscience éveillée, cet attirant flambeau n'attire plus le développement intégral de nos images motrices, de nos évolutions mentales, de nos intuitions, de nos désirs. » Le docteur Vaschide estime même que la pensée ne s'éteint jamais d'une manière absolue. Pas de sommeil sans rêves ! Il cite à l'appui l'exemple d'Hervey de Saint-Denis qui se fit réveiller, dit-il, cent soixante fois pendant son premier sommeil à diverses reprises et à différentes époques de sa vie, notamment durant trente-quatre nuits consécutives et qui a toujours constaté que sa pensée était fixée sur une image onirique quelconque. Ainsi nous ne cessons de rêver pendant la nuit. Ceux qui

ont nié le fait ont été trompés par les amnésies momentanées du sujet au réveil. Le docteur Vaschide apporte à l'appui de sa thèse des observations personnelles faites sur un dormeur :

« Après une heure et demie de sommeil (sommeil profond) nous faisons chanter un gramophone dans la pièce où dort le sujet. Un tampon placé dans le pavillon de l'instrument amortit considérablement le son. En même temps, nous réveillons brusquement le sujet en projetant sur ses paupières une forte lumière. Il saute sur son lit en disant : « Tu me fais mal ». Et à notre question : « As-tu rêvé ? » après un mot peu courtois que les expérimentateurs du rêve peuvent toujours attendre de la part des sujets, il répond négativement et commence à se rendormir. Nous l'en empêchons et il se réveille doucement et complètement. Tout en se frottant les yeux, il cherche vaguement dans sa mémoire et, comme il est lui-même psychologue, il s'efforce de fournir une observation aussi complète que possible. Quatre minutes se passent sans aucun souvenir. Nous lui parlons alors d'une expression de béatitude qu'avait prise son visage peu avant le réveil et nous lui disons textuellement : « Il semblait que tu prêtas l'oreille à une musique agréable. » Concentrant son attention il répond alors : « Oui, c'est vrai, je me souviens à présent d'avoir entendu une musique lointaine ; et chose assez bizarre, j'ai présent devant moi le rêve suivant qui revient plus intense à mesure que je parle et le voici : il me semblait que j'étais avec toi au laboratoire et que nous dansions avec des femmes sous un clair de lune ; je me souviens aussi d'un état de calme si grand que je m'assoupissais comme dans un sommeil délicieux au rythme sifflé par des centaines de personnes. C'est très curieux que je me souviens de tout cela. Et je me souviens aussi d'odeurs pénétrantes, d'images nombreuses et vagues, dont je ne comprends ni le sens, ni la forme, ni le contenu. Elles forment comme des cycles dans ma pensée, mais dans chaque cycle il y a de la musique. On dirait que j'ai fait des rêves parallèles... puis bêtement tu m'as réveillé avec ton jet de lumière. » (1)

LA CLÉ DES SONGES DE JEAN BRULLER

UN des documents les plus curieux sur le rêve est la *Nouvelle Clé des Songes* de Jean Bruller (2) accompagnée de vingt aquarelles de l'auteur ; chaque gravure représente un rêve typique escorté d'un commentaire donnant la traduction possible de ces derniers. Le procédé qui s'appuie sur les données modernes concernant le rêve est curieux et suggestif.

DORMIR C'EST SE DÉSINTÉRESSER...

DANS son petit livre *Le Rêve* publié en 1924 dans la collection *La Culture Moderne* (3) P. Brunet a bâti lui aussi une théorie scientifique du rêve en s'appuyant sur Bergson et Freud.

Il retient la conception du premier, à savoir que le mécanisme cérébral est fait pour n'introduire dans la conscience que ce qui est de nature à éclairer la situation présente. Le cerveau est « l'organe d'attention de la vie » ; notre passé pourra franchir le seuil de la conscience lorsque nous nous désintéressons de l'action efficace et le sommeil provoque le détachement de ce genre.

« Dormir, dit encore Bergson, c'est se désintéresser. On dort dans la mesure où l'on se désintéresse. Alors apparaissent les images, les désirs, les tendances réprimées. »

Le sommeil, conclut P. Brunet, « rejette dans l'inconscient certaines pensées qui occupaient pendant la veille le champ de la conscience ; il en attire d'autres de l'inconscient ». Nous sommes donc autorisés à rechercher sous les divagations manifestes le sens latent qui ne saurait disparaître qu'avec la finalité.

Ainsi l'auteur du *Rêve* occupe une position intermédiaire entre les tenants de la crédulité populaire et les négateurs pour qui le rêve n'est que désordre et incohérence. Son livre est une bonne mise au point, entre tant de doctrines contradictoires.

(1) *Le Sommeil et les Rêves*, pages 275 à 277.

(2) Creuzevault, 1923.

(3) Stock.

LES EXPÉRIENCES DE HAVELOCK ELLIS

La méthode employée par Havelock Ellis a consisté à prendre des notes sur ses rêves et sur ceux de ses amis. C'est ainsi qu'il a réuni en un volume (*Rêves érotiques* — Mercure de France, 1934) les rêves d'une Française habitant l'Angleterre. Les rêves érotiques y occupent une place relativement importante car le sujet, écrit l'auteur, « éprouvait un degré considérable de privation sexuelle alors que son organisme sain et vigoureux comportait une forte impulsion sexuelle ».

Havelock Ellis soutient que les phénomènes observés pendant le sommeil appartiennent à un autre monde, le « monde des rêves », qui est le titre d'un de ses livres paru au Mercure de France en 1912. Parmi ces phénomènes, l'un des plus curieux est celui de la mémoire. Nous pouvons, lorsque nous dormons, nous rappeler des choses qui ont disparu entièrement de notre conscience, et à l'appui de ses affirmations, Havelock Ellis donne cet étonnant exemple :

« Je m'éveillai en me rappelant les points principaux d'un rêve plutôt net. Je m'étais figuré être dans une vieille et vaste maison où le mobilier, quoique de bonne qualité, était ancien et les chaises prêtes à s'érouler si l'on s'asseyait dessus. La maison appartenait à un certain Sir Peter Bryan, un robuste vieux gentleman, qui était accompagné de son fils et de son petit-fils. Il était question que je la lui achetais et je faisais des amabilités au vieillard sur son apparence de jeunesse, affectant absurdement de ne pas savoir quel était le grand-père et le petit-fils. En me réveillant, je me dis que c'était un rêve purement imaginaire, sans relation aucune avec des impressions définites. Mais quand je commençai à me rappeler les menus incidents du jour précédent, ce que j'avais vu et lu, je me rendis compte du contraire. Bien loin que mon rêve eût été un pur effet d'imagination je trouvais que chaque menu détail pouvait être rattaché à un point de départ séparé, quoique rien ne rappelât, dans l'origine, le rêve dans son ensemble. Seul le nom de Sir Peter Bryan me déroulait complètement. Je ne pouvais même pas me rappeler avoir jamais entendu parler de personnes qui s'appelaient Bryan. J'abandonnai la recherche et pris les notes concernant le rêve et ses sources. Je venais à peine de terminer lorsque je tombai sur un volume de biographies de personnages excentriques où j'avais jeté un coup d'œil distraité le jour précédent. Je trouvais qu'il contenait, entre autres, les vies de Lord Peterbourg et de George Bryan Brummel. J'avais certainement vu ces noms, la veille. Mais avant de reprendre le livre, il m'eût été impossible de me rappeler le nom exact du Beau Brummel. Le souvenir oublié qui, dans ce cas, revint à la surface de la conscience endormie n'avait aucune importance ni pour moi ni pour personne autre. Mais il fournit la clef de maints rêves qui ont pu avoir pour les rêveurs une signification plus sérieuse.

Depuis il m'a été donné d'observer chez mes amis plusieurs exemples de rêves contenant des circonstances véridiques quoique souvent banales, inconnus du rêveur à l'état de veille, bien qu'à la réflexion on pût trouver qu'il était au plus haut degré probable qu'elles avaient été à sa connaissance, puis avaient été oubliées ou pas observées par la conscience. Ainsi un correspondant musical me dit qu'il rêva une fois qu'il jouait une pièce de Rubinstein en présence d'un ami qui lui dit qu'il avait commis une erreur en répétant une croche. Le matin il se rendit compte que l'observation était juste. Mais, jusqu'alors, il avait toujours fait la même faute. D'ordinaire quand la circonstance oubliée ou pas observée est banale, elle est tout à fait de date récente. Il n'en est pas cependant toujours ainsi, comme le montre un de mes rêves. Je rêvai que j'étais en Espagne et que j'avais à rejoindre quelques amis à un endroit qui s'appelait, croyais-je, Daraus, mais en arrivant au guichet je ne pus plus me rappeler si c'était Daraus, Varaus ou Zaraus, toutes localités qui, d'ailleurs, croyais-je, existaient. Au réveil, je notai mon rêve, exactement comme je viens de le dire, mais fus incapable de me rappeler aucune localité, en Espagne ou ailleurs, correspondant à un de ces noms. Le rêve semblait simplement un exemple de la manière dont une image de rêve se modifie insensiblement et perpétuellement au foyer de la conscience endormie. Je mis la note de côté et la repris quelques mois après. Il me fut encore également impossible de me rappeler aucun nom réel correspondant aux noms du rêve. Mais en consultant les guides et les indicateurs des chemins de fer espagnols, je trouvais que, sur la ligne entre San-Sébastien et Bilbao, il y avait réellement une petite station balnéaire, bien située, appelée Zaraus, et je me rendis compte, en outre, que j'avais passé à cette station, en chemin de fer, deux cent cinq jours avant la date de mon rêve. Je n'avais

aucune association d'idées avec cette localité, bien que je l'eusse admirée dans le temps. Dans tous les cas, son souvenir disparut d'une façon permanente de ma mémoire consciente, peut-être à cause de la fatigue d'un long voyage de nuit avant d'entrer en Espagne. Même la mémoire du rêve, je puis le remarquer, ne retrouva le souvenir qu'avec un effort, car il est intéressant d'observer que je m'approchai du nom par trois efforts successifs (1).

UN MANUEL DE CONVERSATION
POUR LE PAYS DES SONGES

Les Rêves expliqués du docteur Allendy (2) constituent selon sa propre définition un manuel de conversation pour qui veut se familiariser avec une langue étrangère. Il nous fait suivre le travail d'assemblage du rêve qui s'ordonne non selon la logique mais d'après la nuance de sentiment qui lui est attaché et les désirs instinctifs du dormeur.

C'est ainsi qu'un jeune protestant vit pendant le sommeil un gros bonhomme en caleçon bleu ciel et on lui disait : « Voilà Dieu ! » Ici le désir pourrait être ainsi traduit : « Dieu n'est peut-être pas si terrible que cela. » Si le rêve renseigne sur les conflits profonds qui agitent l'individu, il fait remonter à la surface les souvenirs disparus du champ de la conscience. On retrouve même, dit Allendy, dans certains rêves d'adultes l'image de la mamelle maternelle ou du lait qui n'éveillent que plus d'appétits conscients chez l'homme. Ainsi le rêve peut regarder jusqu'au plus lointain passé et même fouiller l'avenir. Témoin ce cas cité par l'auteur : une femme voit en songe la façade de sa maison s'érouler. Elle était vêtue légèrement et une petite pluie froide lui collait les vêtements à la peau. Dans la nuit un quartier de Lyon s'écroule et les habitants doivent fuir sous la pluie sans avoir soin de se vêtir.

Pourquoi la rêveuse a-t-elle capté cette image ?

(1) *Le Monde des rêves*, pages 273 à 277.

(2) Gallimard.



Aquarelle d'un schizophrène (reproduite d'après
IMAGES DU MONDE, n° 15 mars 1949)

« Je n'ai trouvé réponse à cette question que plus tard, dit Allendy, la rêveuse étant morte d'un cancer du sein: le symbolisme de la façade écroulée se rapportait à l'opération et en considérant le fait clinique singulier qu'elle avait eu dans les derniers temps de sa vie, les sudations d'une intensité vraiment exceptionnelle au point d'égarer les diagnostics des médecins, j'ai découvert à ces vêtements mouillés du rêve une signification troublante. » Écrit avec clarté, rempli de faits typique, ce livre est un guide parfait pour tous ceux qui s'embarquent pour le pays des rêves.



UNE SCÈNE DU FILM « KING-KONG »

LE CHEVAL AUX PLUMES D'AUTRUCHE

CETTE conception que le rêve est une autre vie, accompagnant notre vie de la veille, a été soutenue assez récemment par Ania Teillard dans son *Symbolisme du Rêve* paru en 1944 (1). Cette autre vie, parallèle à notre vie éveillée, passe, déclare l'auteur, par les mêmes étapes. Il y a les rêves touchant à l'enfance de l'homme et par conséquent à la mère, avec tout le symbolisme qui l'entoure, il y a ensuite les rêves concernant le père et le symbolisme du principe paternel, puis ceux qui accompagnent l'adolescence, enfin les visions qui expriment les expériences spirituelles de la vie, rêves philosophiques, pourrait-on dire, qui touchent au problème de la mort et de l'évolution de l'âme.

Les symboles de la mère sont aussi nombreux que variés. Ania Teillard en énumère quelques-uns : la grotte, la caverne, l'arbre, la forêt, la source, le lac, la mer, « tout ce qui étroit, donne naissance, nourrit et protège ». Le Triangle, attribut de l'Athéna grecque, est un symbole du sein cosmique maternel. Les récipients et les ventres d'animaux expriment la maternité qui étroit et dévore tout.

Pour la femme, la mère représente le type de sa vie consciente puisqu'elle a consciemment le sexe féminin. Pour l'homme au contraire la mère est un être étranger dont le caractère symbolique est fortement accentué. Et c'est la raison, ajoute l'auteur, de la forte tendance qu'a l'homme à idéaliser la mère.

Cette tendance est poussée si loin chez certains jeunes gens qu'elle aboutit à la création d'un « complexe maternel » décelé par la psychanalyse. Une des suites les plus fréquentes de l'attachement exagéré à la mère est l'homosexualité masculine qui peut être décelée par le rêve suivant, cité par l'auteur :

« Un jeune homme ayant des penchants homosexuels voit un cheval dont la queue est composée de plumes d'autruches. Il associe à cette image un chapeau que portait sa mère lorsqu'il était enfant. Ce chapeau était garni de plumes magnifiques qui tombaient dans le dos. Les plumes sont mythologiquement des rayons solaires, la queue représente le phallus. Par conséquent le cheval dans le rêve signifie la mère et la partie postérieure de celle-ci, qui jouissent d'une attraction magique.

(1) Stock.

C'est ici que repose le centre psychologique de son homosexualité.

Il est d'ailleurs intéressant de savoir qu'au Soudan, lors des grandes fêtes, les femmes exécutent une danse orgiaque pour laquelle elles portent une sorte de queue en crins de cheval ou en plumes d'autruche.

Nous voici devant un des grands symboles classiques de la mère, le cheval. Ce symbole est extrêmement riche de signification et est en relation avec toutes les forces cosmiques : avec le principe féminin terrestre et le principe masculin spirituel. Il est à la fois un symbole de la vie et un symbole de la mort. Du fait même qu'il appartient à la fois à la sphère terrestre som-

bre et à la sphère lumineuse du ciel, est caractérisé en tant que symbole universel de la Libido.

A la fin du processus tous les symboles du Soi apparaissent : « la croix isocèle, la rose, la roue, l'étoile, l'œuf, le soleil, l'enfant ». Ainsi, conclut Ania Teillard, les rêves contiennent un espoir, celui de l'évolution. Dans notre inconscient, les forces se trouvent à l'état primordial et il est en notre pouvoir de les libérer des ténèbres et de les livrer à la lumière du conscient. Le destin extérieur ne fait pas exception. Nous le saisissons en rêve avant qu'il soit matérialisé et en cet état latent. Notre propre attitude peut encore le transformer (1). »

SONGE N'EST PAS MENSONGE

Luc Durtain, romancier et grand voyageur, a aussi exploré le domaine du songe.

Occupez-vous de vos rêves ! dit-il dans son livre : *Les Secrets du rêve* (2) ; transcrivez-les au réveil et efforcez-vous de les interpréter. Et peut-être distinguerez-vous en vous-même certaines formes profondes que vous ignoriez. L'auteur prêche d'exemple puisque ses théories sont fondées sur ses propres rêves soigneusement enregistrés depuis de longues années. Exemples à l'appui, Luc Durtain prouve que « songe » n'égale pas « mensonge », bien au contraire. Le rêve est véridique, il reste le scrupuleux témoin, prêt au noble et au sublime, comme au sale ou au médiocre.

« Notre inconscient, déclare-t-il, est dominé par des lois étrangement anciennes... qui y retracent le portrait de l'homme primitif. Aussi la distance apparaît-elle de plus en plus grande, entre ce tréfonds immuable et notre vie de civilisés. Le songe peut se revêtir des formes les plus modernes, apporter des images de chemin de fer, de radiophonie, de buildings : il continue l'âme de l'homme quaternaire qui comptait des milliers de siècles avant la civilisation. Il garde en nous l'épouvante, l'illogisme, le désir bestial, au sein de la société qui nous surveille et nous restreint. Il préserve dans la forme bridée, châliée, qu'est l'homme civilisé, la permanence de l'homme de jadis, illogique, fougueux et complet. Caractères qui appartiennent aussi, nous l'avons vu, à la première enfance. Les rapports entre l'enfance et le rêve, si souvent démontrés par les auteurs, sont, dans bien des cas, des faits de ressemblance, plutôt que de causalité.

(1) *Le Symbolisme du rêve*, pages 119 à 123.

(2) Flammarion 1944.

Cet inconscient, qui à mi-chemin de l'âme et du corps révèle les antiques habitudes du système nerveux, immédiatement contiguës à celles de l'esprit, offre chez tous les êtres des traits pareils exactement comme nos anatomies. De même que les différents nerfs de la sensibilité se partagent de même façon les districts de l'épiderme chez l'homme de génie et chez les spécimens les plus médiocres (apparemment médiocres) de l'humanité ; de même, les principaux traits du rêve apparaissent, d'un individu à l'autre, généreux et immuables.

Et ceci nous conduit à une vérité très puissante et qui, fait assez rare parmi les vérités, se montre tantôt et consolante. Tout homme — le premier passant venu — possède en lui-même deux démiurges dignes de plus de respect qu'aucun des grands esprits qui guidèrent l'humanité à travers les siècles. L'un, le Suprême Savant inclus dans le corps ; l'autre, le Génie de l'Inconscient, dont le rêve est l'immédiat témoignage. »

« Nous sommes tels qu'en rêve », conclut Luc Durtain, et non point tels que nous nous figurons être d'après les grossières approximations de la conscience diurne. Le sommeil prétend interrompre notre existence : non ! l'âme résiste (1). »

Thèse originale, brillamment soutenue par l'auteur qui n'a nul besoin de s'excuser de préférer le langage clair au charabia hermétique utilisé trop souvent par les tenants du vocabulaire dit philosophique et scientifique qui transforme trop d'ouvrages du même ordre en grimoires illisibles et parfaitement ennuyeux.

UN GUIDE PRATIQUE DU PAYS DES SONGES

LE Guide moderne pour l'interprétation de vos rêves de Georges Vouloir, préfacé par le Docteur J. Regnault (2) procède à la classification et à l'analyse des rêves. Rêves angoissants, rêves lascifs, rêves macabres, rêves prophétiques, etc... S'inspirant de Freud, l'auteur étudie le symbolisme du corps humain, du règne animal et minéral des quatre éléments.

Il note en passant l'intérêt qu'offre le monde des songes pour la médecine. Les Homéopathes en effet tiennent compte des rêves du malade pour la recherche du remède qui leur convient.

Voici un exemple cité par Georges Vouloir : « Une femme d'âge mûr se plaint d'avoir de gênantes et fréquentes bouffées de chaleur... Si en interrogeant la patiente le médecin homéopathe apprend que celle-ci fait des rêves angoissants, de spectres, d'enterrements, de mort, de sa propre mort, alors plus de doute c'est LACHESIS qui est le remède propre, le simillimum « LACHESIS » (venin de serpent) qui, chez un homme sain, provoque à hautes doses des rêves angoissants de cette sorte. »

L'EXPLICATION FONDAMENTALE DE RENÉ DAUMAL

LES « Cahiers de la Pléiade » ont publié dans leur numéro d'avril 1946 un document posthume tout à fait extraordinaire de René Daumal qui dirigea la revue *Le Grand Jeu*, avec Robert-Gilbert Lecomte.

Il s'agit d'une expérience particulièrement dangereuse à la faveur de laquelle René Daumal, sous l'influence d'un stupéfiant, est allé au-delà du rêve et a entrevu l'autre côté, un autre côté qui ne rappelle en rien les constructions anthropomorphistes que l'on nous sert journellement sous forme de voyances et de révélations supra-normales.

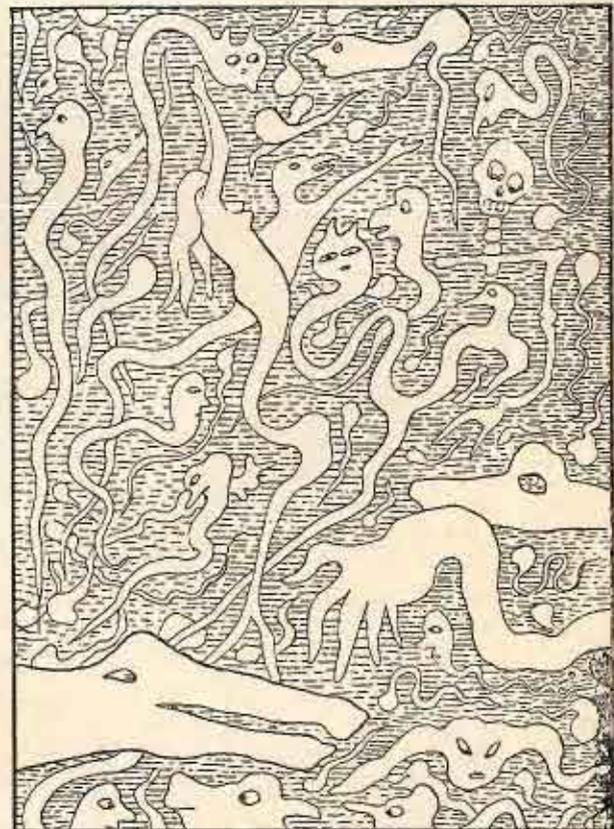
L'auteur raconte que, dès l'âge de quinze ou seize ans, il commença ses recherches expérimentales vers le problème de la mort. Il essaya d'abord d'étudier son sommeil, supposant une analogie entre celui-ci et celle-là, mais il dut y renoncer car sa santé était en péril. Il décida alors de mettre son corps dans un état aussi voisin que possible de la mort physiologique, mais en employant toute son attention à rester éveillé et à enregistrer tout ce qui se présenterait à lui. « J'avais, dit-il, sous la main, du tétrachlorure de carbone dont je me servais pour tuer des coléoptères que je collectionnais. Sachant que ce produit est absolument de la même série que

le chloroforme — plus toxique que lui — je pensais pouvoir en régler l'action d'une façon assez commode : au moment où la syncope se produirait, ma main retomberait avec le mouchoir que j'aurais maintenu sous mes narines, imbibé du liquide volatil. Par la suite, je répétais l'expérience en présence de camarades qui auraient pu me prêter secours au besoin. Le résultat fut toujours le même, c'est-à-dire qu'il dépassa et bouleversa mon attente, en faisant éclater les limites du possible et en me jetant brutalement dans un autre monde. »

René Daumal note qu'il subit d'abord les effets de l'asphyxie : battement des artères, bourdonnements, bruits de pompe dans les tempes, disparition de l'usage de la parole, puis sensation d'entrer dans un autre monde « intensément plus réel, brasier ardent de réalité et d'évidence. » A ce moment, ajoute-t-il, « ce fut la certitude ». Cette certitude était celle « d'autre chose », d'un au-delà, d'un autre monde ou d'une autre source de connaissance.

L'expérimentateur note que, dans ce nouvel état, il percevait très bien l'état ordinaire, « celui-ci étant contenu dans celui-là, comme la veille comprend les rêves, et non inversement. » Il pensait nettement : « tout à l'heure, je serai revenu à ce qu'on appelle l'état normal et peut-être le souvenir de cette épouvantable révélation s'assombriera, mais c'est en ce moment que je vois la vérité. »

« Je pensais cela sans mots, poursuit-il, et en accompagnement d'une pensée supérieure qui me traversait, qui se pensait pour ainsi dire dans ma substance même, avec une vitesse tendant à l'instantané. J'étais pris au piège de toute éternité, précipité vers un anéantissement toujours imminent avec une vitesse accélérée à travers le mécanisme terrifiant de la loi qui me niait : « C'est donc cela, c'est donc cela » : tel était le cri de ma pensée. Je devais, sous peine du pire, suivre le mouvement ; c'était un effort terrible et toujours plus difficile, mais j'étais forcé de faire cet effort ; jusqu'au moment où, lâchant prise, je tombais sans doute dans un très bref état de syncope ; ma main lâchait le tampon, j'aspirais de l'air, et je



PLAN ASTRAL

Ces formes fantastiques qui peuplent les espaces invisibles nous seraient parfois perceptibles dans le rêve (reprod. d'après « l'Empire du Mystère », Chacordac, éd.)

(1) *Les Secrets du rêve*, pages 202 à 203.

(2) Éditions Médiocis, 1948.

étais pour le restant de la journée ahuri, abruti, avec un violent mal de tête. »

René Daumal tente alors de décrire ses visions autant qu'il est possible de définir avec des mots, des images et des concepts, présents au moment de l'expérience, un niveau de réalité intermédiaire entre l'apparence du monde extérieur quotidien et la certitude elle-même.

L'image qui joue le principal rôle dans les visions du narrateur est celle d'un cercle « mi-parti rouge et noir inscrit dans un triangle, mi-parti de même, le dernier cercle rouge étant dans le demi-triangle noir et inversement ; et l'espace entier étant divisé indéfiniment en cercles et triangles inscrits les uns dans les autres, s'agencant et se mouvant et devenant les uns les autres d'une manière géométriquement impossible, c'est-à-dire non représentables dans l'état ordinaire. »

A cette image visuelle se mêlent des images sonores. Au moment où il entend ce son, René Daumal s'aperçoit que c'est lui-même qui produit ce son, qu'il entretient son existence en émettant ce son. Celui-ci s'exprimait, dit-il, « par une formule que je devais répéter de plus en plus vite pour suivre le mouvement ; cette formule (je raconte les faits sans essayer de déguster leur absurdité) se prononçait à peu près « tem gwef tem gwef dr rr rr », avec un accent tonique sur le deuxième gwef ; et la dernière syllabe se confondant avec la première donnait une impulsion perpétuelle au rythme, qui était, je le répète, celui de ma propre existence. Je savais que dès que cela trait trop vite pour que je puisse suivre, la chose innommable et épouvantable se produirait. Elle était en effet toujours infiniment près de se réaliser et à la limite... je ne puis en rien dire de plus. »

Les mêmes représentations se meuvent sur le plan de l'espace, du temps et du nombre. Dans l'espace, c'est un cercle immense, projeté à l'infini sans un point qui s'élargit en un cercle et ainsi de suite perpétuellement. Le schéma est le même sous le rapport du temps et du nombre ; c'est une multiplication infinie des moments, des points, des cercles, des triangles qui aboutit instantanément à l'unité régénérée et l'angoisse du sujet provient de ce que le cercle immense du Tout l'annule à chaque instant en reconquérant son intégrité qu'il n'a jamais perdue. « C'est moi, s'écrie René Daumal, qui suis toujours perdu ! » « Car, ajoute-t-il, c'est de moi qu'il s'agit. Je voyais mon néant face à face,

ou plutôt mon anéantissement perpétuel dans chaque instant, anéantissement total mais non absolu : les mathématiciens me comprendront si je dis « asymptotique ».

René Daumal insiste à plusieurs reprises sur le caractère de certitude de sa vision. Aux psychologues et psychiatres qui ne voudraient voir là qu'une manifestation psychique intéressante à étudier, il répond qu'il ne s'agit nullement ici d'un vague sentiment de l'au-delà mais d'un phénomène qui peut être renouvelé lorsque les conditions de l'expérience sont réunies. Roger-Gilbert Lecomte connut la même réalité que lui et les grands mystiques eurent une révélation identique.

« Peu à peu, je découvris dans mes lectures des témoignages de la même expérience, car j'avais eu la clef de ces récits et de ces descriptions dont je ne pouvais, auparavant, soupçonner le rapport avec une même et unique réalité. William James parle de la chose. O. V. de L. Milosz, dans son *Épître à Storge*, en fait un récit qui bouleversa par les termes qu'il emploie et que je retrouvais dans ma bouche. Le fameux cercle dont parla un moine du Moyen Age et que vit Pascal (mais qui le vit et en parla le premier ?) cessa d'être pour moi une froide allégorie, mais je sus qu'il était une vision dévorante de ce que j'aurais vu aussi. »

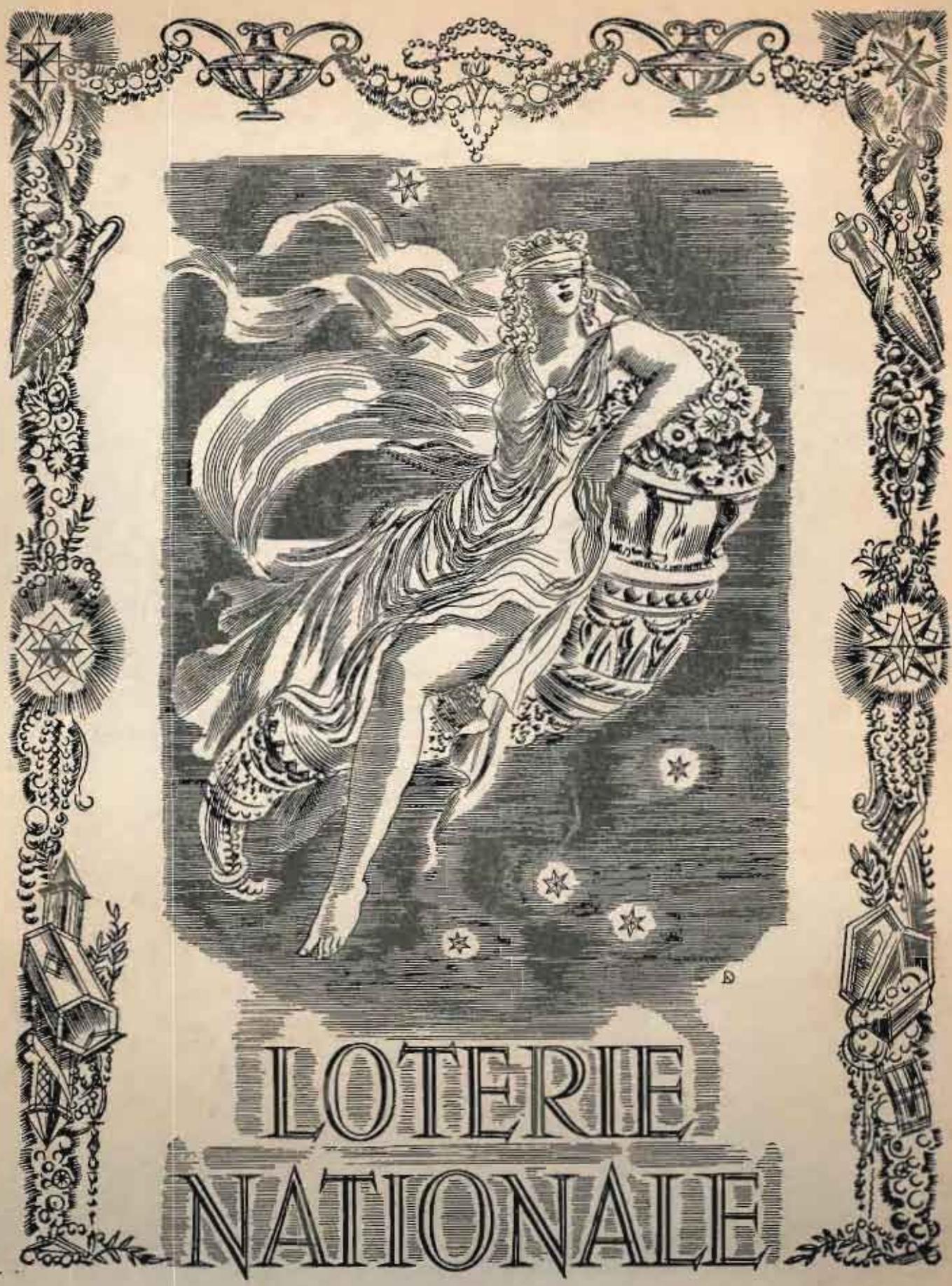
Il se trouvera sans doute des curieux pour tenter de refaire l'expérience de René Daumal et de regarder l'infini par le trou de la serrure, mais l'auteur de ce singulier témoignage les met loyalement en garde contre les dangers qui les menacent : dangers psychologiques, graves maladies ou infirmités, risques de folie ou d'abrutissement définitif ; ouvrir la porte du cabinet défendu, déclare-t-il, c'est renouveler l'histoire de la femme de Barbe-Bleue qui, ouvrant la porte du cabinet défendu, fut marquée comme au fer rouge par le spectacle d'horreur qui la frappa.

René Daumal dit avoir renouvelé l'épreuve avec exactement le même résultat. Il dut s'arrêter après avoir vu le danger.

Son témoignage en tout cas, par son étrangeté aussi bien que par sa rigueur scientifique, dépasse de bien loin les descriptions de l'au-delà faites par les voyantes extralucides, les amateurs de tables tournantes et les prophètes vaticinants de Saint-Germain-des-Prés et autres lieux inspirés du globe terrestre.



LE RÊVE DU BONHEUR de P. Prud'hon
Dessin pour le tableau de Constance Mayer (Collection Ferté)



LOTTERIE NATIONALE